

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

24

Année 1909

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 10 novembre 1909, à 1 heure

Par Gaston PASQUIER

Né à Tours le 12 octobre 1882

LES

ENNEMIS DE LA PROFESSION MÉDICALE

Président : M. RECLUS, professeur.

*Juges : } MM. KIRMISSON, professeur.
RIEFFEL et PIERRE DUVAL, agrégés.*

PARIS

IMPRIMERIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

10, Rue de Vaugirard, 10 (près l'Odéon)
(Anciennement : 26, rue Monsieur-le-Prince)

1909

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Doyen		M. LANDOUZY
Professeurs		MM.
Anatomie.		NICOLAS.
Physiologie		CH. RICHET.
Physique médicale.		GARIEL.
Chimie organique et chimie générale.		GAUTIER.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.		BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.		BOUCHARD.
Pathologie médicale	}	BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale		DEJERINE.
Anatomie pathologique		LANNELONGUE
Histologie.		PIERRE MARIE.
Opérations et appareils		PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.		HARTMANN.
Thérapeutique		POUCHET.
Hygiène		GILBERT
Médecine légale.		CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie.		THOINOT.
Pathologie expérimentale et comparée.		CHAUFFARD.
Clinique médicale.	}	ROGER.
Maladies des enfants		HAYEM.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.		DIEULAFOY
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		DEBOVE.
Clinique des maladies du système nerveux.		LANDOUZY.
Clinique chirurgicale.	}	HUTINEL.
Clinique ophtalmologique.		GILBERT BALLET
Clinique des maladies des voies urinaires.		GAUCHER.
Clinique d'accouchements	}	RAYMOND.
Clinique gynécologique		PIERRE DELBET.
Clinique chirurgicale infantile		QUENU.
Clinique thérapeutique		RECLUS.
		SEGOND.
		DE LAPERSONNE
		ALBARRAN.
		PINARD.
		BAR.
		RIBEMONT-DES-
		SAIGNES.
		POZZI.
		KIRMISSON.
		A. ROBIN.
Agrégés en exercice.		
MM.		
AUVRAY	CUNEO	LAUNOIS
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE
BRANCA	DESGREZ	LEGREY
BESANCON (FERN.)	DUVAL (PIERRE)	LENORMANT
BRINDEAU	GOSSET	LEPER
BROCA (ANDRÉ)	GOUGET	MACAIGNE
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD
CARNOT	JEANSELME	MARION
CASTAIGNE	JOUSSET (ANDRÉ)	MORESTIN
CLAUDE	LABBE (MARGEL)	MULON
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX
		NOBÉCOURT
		OMBREDANNE
		POTOCKI
		PROUST
		RENON
		RICHAUD
		RIEFFEL
		SICARD
		ZIMMERN

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA GRAND' MÈRE

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MON FRÈRE

A MA TANTE

A MES AMIS

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE TOURS

A MES MAITRES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR RECLUS

PROFESSEUR DE CLINIQUE CHIRURGICALE
CHIRURGIEN DE L'HOTEL-DIEU
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

AVANT-PROPOS

Sur le point de terminer par ce travail nos études médicales, nous croyons devoir exposer, en quelques mots, quelle a été notre intention en choisissant ce sujet, et en le traitant comme nous l'avons fait.

Peut-être nous reprochera-t-on de n'avoir point fixé notre choix sur un sujet scientifique : nous avouons humblement que nous ne nous en sentions point les capacités, et ne voulions point fournir, par une thèse insignifiante et impersonnelle, une arme de plus à la malignité de ceux que nous avons entrepris de combattre ici.

Peut-être, n'avons-nous point mieux réussi en traitant ce sujet ; mais du moins avons-nous conscience de l'avoir traité avec notre cœur, d'avoir exprimé des idées qui nous sont chères, d'y avoir mis, en un mot, un peu de nous-même ! Ce n'est pas en effet sans une pro-

fonde tristesse que nous avons constaté maintes fois combien la profession médicale était en train de perdre de son antique prestige ; il serait puéril de le nier, l'estime dont jouissaient les médecins fait place peu à peu à la défiance, et cela, dans toutes les classes de la société. Nous avons voulu rechercher quelles étaient les causes de cet état d'esprit, mesurer la profondeur des haines accumulées, connaître enfin quels sont les ennemis contre lesquels doit lutter le corps médical pour reconquérir et conserver dans l'avenir l'estime et l'admiration même auxquels, plus que jamais, il a droit.

Mais lorsque, M. le professeur Reclus ayant bien voulu accorder à ce projet sa précieuse approbation, nous commençâmes à rechercher des documents, à classer les idées que nous voulions énoncer, nous eûmes un moment de découragement, et nous répétâmes tristement le mot de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard... ! »

Pourtant, fort de l'approbation de notre maître, et stimulé par la violence même de l'assaut contre lequel nous avions à lutter, nous n'avons point voulu abandonner la tâche que nous nous étions tracée. Oh ! nous n'aurons point l'orgueil de croire que nous avons, en ces quelques pages, porté un coup dangereux aux ennemis de la médecine. Ces ennemis, hélas, sont innombrables, et puissants ! Mais nous serons fier et satisfait de notre tâche si nous avons pu, en ce modeste ouvrage, apporter une pierre de plus au Donjon de la Défense Professionnelle.

Lorsque Cyrano de Bergerac (1), en son délire agonique, voyait accourir au-devant de sa rapière désormais impuissante l'essaim grouillant des passions qu'il avait flétries naguère, le héros d'Edmond Rostand n'évoquait que quelques-uns des spectres contre lesquels nous-même nous avons à lutter, lorsque, franchissant le seuil de l'école, nous nous lançons dans la grande mêlée de la vie : les *Lâchetés*, les *Compromis* qui soufflent au praticien, déjà vaincu dans cette lutte, le mépris de la dignité professionnelle et de la confraternité ; le *Mensonge*, les *Préjugés*, qui, tapis dans l'ombre des officines louches ou des antres de somnambules, mettent leur emprise sur l'esprit du client crédule ; la *Sottise* enfin, la sottise surtout qui semble sans cesse grandir pour tenir tête à la science, au fur et à mesure que celle-ci croît hors des brouillards de l'ignorance ; la sottise par qui est aiguisée la plus redoutable des armes : la *Calomnie*.

Avant de commencer cette étude il nous reste une tâche fort agréable à remplir : c'est d'exprimer notre profonde gratitude à nos Maîtres de l'École de Tours et de la Faculté de Médecine de Paris, qui, par leurs conseils et leurs enseignements éclairés, et aussi par leurs précieux exemples, ont contribué à notre instruction médicale.

1. Lui-même d'ailleurs, détracteur de la profession médicale : Voir *Le Mal qu'on a dit des Médecins*, par le Dr Witkowski, 2^e partie.

Qu'il nous soit permis surtout de rendre hommage à M. le professeur RECLUS dont la conscience et la valeur professionnelles désarment les détracteurs, mais qui surtout, par sa grande douceur et sa bonté près des malades, sait inspirer à ses élèves non seulement le respect et l'admiration les plus sincères, mais mieux encore, une profonde affection.

M. le professeur RECLUS en nous faisant le grand honneur de vouloir bien présider cette thèse, a comblé notre plus cher désir, et nous lui en exprimons ici notre extrême reconnaissance.

Nous ne faisons enfin que nous acquitter d'un devoir en présentant ici nos remerciements à tous ceux qui ont bien voulu nous éclairer de leurs compétences, ou nous apporter le précieux concours de leurs opinions.

CHAPITRE PREMIER

AVERTISSEMENT. — QUELQUES NOTES HISTORIQUES

Lorsque nous avons conçu le plan de ce travail, notre intention primitive était de réserver cette place à un court chapitre historique. Mais nous avons été amené en rédigeant les différentes parties de notre étude, à y intercaler les quelques documents que nous avons pu réunir, soit dans le texte lui-même, soit sous forme de notes. Nous pensons que cette façon de faire permet sur chaque point des comparaisons, et donne ainsi plus d'intérêt au sujet.

Néanmoins nous résumerons ci-dessous en quelques phrases, les quelques documents qui n'ont point trouvé place dans les autres chapitres, au point de vue plus spécialement du *prestige du médecin* aux différentes époques.

Mais auparavant, nous nous permettons d'attirer l'attention sur quelques points particuliers de la rédaction de ce travail.

Tout d'abord, présentant la défense de la profession médicale, nous avons été obligé d'attaquer un certain nombre d'adversaires, appartenant à des professions multiples. — Nous tenons à déclarer ici que nulle part nous n'avons eu l'intention d'incriminer aucun groupement professionnel, politique, ou social, ni de froisser aucune conviction: nous n'avons envisagé que des cas particuliers, et désirons que nulle fausse interprétation ne soit possible.

Dans le même ordre d'idées, on nous reprochera peut-être d'avoir combattu avec trop de violence les imperfections inhérentes à l'espèce humaine. Nous croyons pourtant que nous devons agir ainsi, car il est préférable de juger avec une juste sévérité les défauts de ceux auxquels nous nous intéressons. Il est ainsi plus facile d'étudier les moyens de reformer, par la douceur et la persuasion, ces travers, si préjudiciables au public lui-même.

Les origines réelles de la médecine remontent plus loin que les plus anciens documents par lesquels l'homme laissa, aux générations successives, les preuves de son industrie. Il est probable, en effet, que dès son apparition sur la croûte terrestre refroidie, l'homme connut la souffrance, et s'efforça de la soulager. Y eut-il aux âges préhistoriques des vieillards qui, trop faibles pour pouvoir encore poursuivre les bêtes sauvages, utilisaient leur expérience personnelle pour tâcher de calmer les douleurs d'autrui? Cela est fort vraisemblable; les crânes trépanés datant de ces époques lointaines nous ap-

portent la preuve d'une certaine expérience pratique.

Mais on ne peut tirer aucun argument de ces découvertes au point de vue spécial qui nous intéresse, et pour commencer à trouver des documents à ce sujet, il nous faut arriver à Esculape. Esculape ou Asclépias, divinisé, nous montre en quelle haute estime la Grèce antique tenait ceux qui faisaient profession de guérir.

Nous verrons quelque part, au cours de ce travail, que certains peuples anciens ignoraient cette profession, chacun ayant le devoir de donner son avis sur les cas qui se présentaient. Mais à Athènes au contraire, bien qu'il n'y eût pas à proprement parler de garanties légales de capacité, il y eût pourtant des Écoles, des cliniques mêmes (1). Les Asclépiades formaient une corporation en quelque sorte sacrée, dont chaque membre possédait de nombreux élèves.

Le Privat-Doctisme remonte donc, comme on le voit, à la plus haute antiquité. Chacun de ces élèves, ses études terminées, n'était point investi d'un diplôme, mais devait, pour exercer, exposer publiquement sur l'Agora

1. « Il résulte d'une communication faite par M. Pottier à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que les anciens avaient aussi des cliniques organisées comme les nôtres. Sur un très joli vase à fleurs rouges de la collection Peypel, en effet, on a découvert une peinture, de v^e siècle, qui représente un médecin grec au milieu de ses malades. Il examine avec soin ces derniers, qui portent des bandelettes de pansement sur leurs blessures, et l'on peut discerner des formes d'instruments qui serviront tout à l'heure à des opérations. (*L'Éclair*, 25 mai 1907.)

dans quelles conditions et sous quelle direction il avait acquis sa science.

Rome ne connut longtemps que ces médecins grecs : ceux-ci étaient des esclaves ou des affranchis, attachés à la maison des patriciens. L'estime publique en conséquence n'était certes pas attachée à leur personne. Pourtant, vers la fin de la République, les capacités d'un certain nombre finirent par être reconnues. Beaucoup avaient été affranchis, les plus habiles acquirent le titre de citoyens romains.

Rome eut enfin des médecins, de race latine, et, au 1^{er} siècle avant notre ère, la guérison de l'empereur Auguste par Antonius Musa, affranchi de la famille Pomponia, vint placer la profession médicale au faite des honneurs. Sa statue fut érigée dans le temple d'Esculape, et les médecins exemptés de tout impôt. Il est vrai que plus tard le Peuple Romain, aussi versatile que pourrait l'être la clientèle actuelle, lui imputa la mort de Claudius Marcellus, neveu d'Auguste, et la statue fut brisée.

L'Avenir médical du mois de juillet 1909 publie un curieux document, qui nous fait franchir cinq siècles ; c'est un certificat médical qui nous montre que, si la décision du médecin faisait autorité, sa signature néanmoins devait être accompagnée de celles de plusieurs témoins.

« L'année après le Consulat de Pluviustius et de Studius, les très illustres, le 19 méchéor de la huitième indiction, Amélius Hypatius, antiscribes d'Apollonopolis à Aurélia d'Antinoë...

Aujourd'hui savoir le 19 méchéor de la huitième, j'ai franchi ton seuil en compagnie d'Ammonius Brekou et de Besa et de Collathus et d'Apollon, et je t'ai vue te trouvant alitée et incapable de quitter le lit à cause de ton mal, et, pour qu'on ne t'inquiète pas, je t'ai donné le certificat ci-dessus. Signé Aurélius Hypatius antiscribe d'Apollonopolis Micra, je témoigne (de la vérité) du certificat ci-dessus... »

Pendant le Moyen âge, la Profession médicale, comme les Sciences et les Lettres, subit le contre-coup de l'oppression religieuse, et traversa une phase de profonde obscurité ; elle n'est plus exercée que par les moines, ou des juifs, à l'aide d'antiques recettes empiriques.

Enfin, peu à peu, on vit s'instituer de nouveau un enseignement médical ; mais cet enseignement est un mélange de médecine, de philosophie, de chimie, de théologie, d'astrologie, etc... Son principal représentant fut Paracelse.

Les Sciences Médicales proprement dites se dégagèrent lentement de tout ce fatras ; mais les pédants en prolongèrent l'usage, et nous verrons dans la suite de ce travail que la réputation acquise par les docteurs de cette époque n'est pas étrangère aux légendes qui circulent actuellement, après trois siècles, sur le compte de notre profession.

Nous terminerons donc ici ce bien court résumé ; on trouvera au cours de cet ouvrage un certain nombre de notes le complétant, dans la période comprise entre le xvii^e siècle et l'époque moderne.

CHAPITRE II

LES ENNEMIS INTÉRIEURS

Entrant avec ce chapitre dans le cœur de notre question, nous étudierons tout d'abord quels sont les plus sérieux adversaires de la profession médicale ; ceux qui, par leurs discours et leurs actes, inconsciemment d'ailleurs le plus souvent, ont le plus nui à son bon renom. Il nous est pénible de constater que ces principaux adversaires sont des ennemis intérieurs : ce sont les médecins eux-mêmes ou plutôt certains médecins.

Nous serons obligé de traiter assez brièvement cette partie de notre ouvrage, ne pouvant, avec un aussi vaste sujet, nous appesantir trop longuement sur les questions de déontologie. Des travaux trop nombreux et trop complets ont déjà été faits sur ce sujet : particulièrement citons le livre de M. le professeur Brouardel et les conférences de déontologie de MM. les D^{rs} P. Le Gendre et G. Lepage auxquels nous sommes redevable de larges emprunts.

Voyons d'abord quels sont les torts que peuvent, par

leurs propos, causer à la corporation tout entière certains confrères, soit par imprudence, soit par intention coupable.

Le praticien doit se méfier sans cesse des oreilles indiscreètes toujours prêtes à recueillir ses paroles; souvent une plaisanterie, qu'il jugeait innocente, une boutade sans méchanceté touchant l'art d'Esculape, échappée à un médecin trop expansif et trop bavard, est devenue le germe d'une nouvelle fable anti-médicale. Il faut toujours compter avec la malignité et la sottise propres à l'espèce humaine, trop heureuse de pouvoir colporter une nouvelle calomnie.

Estienne Henri (1528-1598) ayant recueilli de la bouche d'un médecin l'histoire du mauvais tour que celui-ci joua à un abbé, en fait sans scrupule le récit dans son *Apologie pour Hérodote*; «... Voilà, ajoute-t-il, le conte quasi mot pour mot comm'il fut faict par un médecin: qui ne pensoit par iceluy faire si grand tort à sa réputation, comme depuis il s'aperceut l'avoir faict: voire si grand qu'il eust voulu s'estre mors cinquante fois la langue plustost qu'il luy en fust eschappé un mot (1). »

Telle est la bienveillance sur laquelle de tout temps, (et à notre époque, nous le verrons, plus que jamais), le médecin doit compter.

Les inconséquences de langage, donc, si fréquentes dans les réunions mondaines, où beaucoup de docteurs croient devoir afficher un scepticisme railleur, portent ainsi des fruits redoutables.

1. *Le malqu'on a dit des medecins*, 2^e série, par le Dr Vitkowski

Évitons donc non seulement toute ironie de mauvais goût sur un art qui est le nôtre, mais encore toute conversation professionnelle avec des profanes, l'incompréhension étant mère de la calomnie.

Bien que nous ne puissions que réprover les termes pompeux et les pratiques de charlatanisme des médecins du xvi^e siècle, nous devons néanmoins citer ici l'opinion de Montaigne :

« Au demourant si j'eusse esté de leur conseil, j'eusse rendue ma discipline plus sacrée et mystérieuse : ils avoient assez bien commencé ; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict des dieux et des daimons aucteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une écriture à part...

« C'estoit une bonne règle en leur art, et qui accompaigne toutes les arts fantastiques, vaines et supérieures, qu'il fault que la foy du patient préoccupe, par bonne espérance et assurance, leur effect et opérations... Mais ils ont failly, veulx-je dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adjousté ceey, de rendre leurs assemblées et consultations plus religieuses et secrètes : Aucun homme profane n'y debvoit avoir accès, non plus qu'aux secrètes cerimonies d'Æsculape ; car il advient de cette faulte, que leur irrésolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations, pleines de haine, de jalousie, et de considération particulière, venant à estre découvertes à un chascun, il fault estre merveilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. »

Combien plus graves que ces inconséquences de langage est l'insinuation perfide faite contre un confrère concurrent, avec intention de nuire ; nous devons ajouter d'ailleurs, à l'honneur de notre corporation, que ces faits sont beaucoup plus rares que les précédents. Et pourtant il est malheureusement encore trop fréquent, dans les petites villes surtout (où l'encombrement médical crée des rivalités, que viennent encore exacerber la petitesse de l'esprit provincial et les passions politiques), de voir des confrères se faire sournoisement par des allusions malveillantes, par mille petites perfidies, une guerre sans merci.

Ils ne se doutent pas, hélas ! que le public leur applique (à leur détriment) cette loi de solidarité professionnelle qu'eux-mêmes n'ont point respectée, et que chacune de ces imputations est étendue par la malignité populaire à la corporation tout entière. « Où trouverrez-vous, disait Guillaume Bouchet, sieur de Brocourt, dans ses *Serées*, gens d'un mesme estat de profession honorable, qui se portent plus d'envie, dont est venu le proverbe, *Invidia Medicorum*, et qui détractent plus les uns des autres que les médecins ? Où prendrez-vous des personnes de mesme vocation qui s'accordent moins ensemble ?... Comment fera-ce que le peuple les estimera experts et sçavants, veu qu'eux-mesmes s'entr'appellent ignorans et asniers ? » (1)

Quels que soient les torts apparents que puissent avoir vos confrères vis-à-vis de vous, n'usez jamais de

1. *Le Mal qu'on a dit des Médecins*, du Dr Witkowski.

représailles ; recherchez autant que possible une explication franche et loyale, qui très souvent suffira à éviter un malentendu regrettable et définitif (1).

Il est d'ailleurs beaucoup plus facile qu'on ne le croit de vivre entre confrères sur un pied, non seulement d'absolue correction, mais nous dirons plus, d'alliance professionnelle.

A V..., par exemple, où cinq praticiens exercent dans une agglomération de moins de 10.000 habitants, nous avons pu constater la parfaite entente de ceux-ci pour la défense de leurs intérêts professionnels.

Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, et il est pénible de voir que parfois un médecin voit diminuer son crédit, sa clientèle l'abandonner, grâce aux appréciations malveillantes d'un confrère.

Mais la faute devient encore bien plus grave, à notre avis, lorsqu'elle est commise par un docteur à qui son âge ou ses titres donnent une autorité incontestable, envers un jeune confrère qui eût dû au contraire trouver auprès de lui un appui bienveillant ; souvent alors l'amour-propre personnel intervient mal à propos, là où la dignité professionnelle seule devrait être à considérer. En médecine peut-être plus que partout ailleurs, toute opinion sincère reposant sur des bases solides, est respectable, et la courtoisie devrait y être de rigueur.

Que dirons-nous des cas, heureusement exceptionnels, où chacun, s'entêtant dans son opinion première, abandonne toute prudence et toute réserve, et croit devoir

1. Le GENDRE et LEPAGE.

prendre à témoin de l'excellence de ses arguments la foule ignorante des profanes, en empruntant la voix de la presse. Quelle ample matière s'offre alors aux débordements de la malveillance populaire ! Le vulgaire prend parti, se passionne et s'indigne (sans d'ailleurs souvent connaître la raison qui le fait opter pour l'un, plutôt que pour l'autre) ; et si le public lettré sourit, ce sourire ironique évoque sans nul doute la querelle fameuse de Vadius et Trissotin. Répétons-le, toute discussion professionnelle ne doit se passer qu'entre initiés ; il arrive souvent en effet que chacun des partis ait raison sur le fond, mais toujours, pour le public, tous les deux au contraire ont tort.

Les paroles que Molière, dans l'*Amour Médecin*, place dans la bouche de M. Fillerin, sont des plus sensées, et résument élégamment les lignes précédentes.

«...N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde ? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi, je ne comprends rien à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens ; et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. »

Il est certains cas où il n'est plus seulement question pour le médecin de bavardages futiles, ni de discussions basées sur des intérêts personnels : il est même des cas où sa parole fait en quelque sorte force de loi, et où pour cette raison il doit plus que jamais mesurer tous ses termes. Nous citerons sans insister le rôle pénible que jouèrent les docteurs N... et D... dans un procès récent, plaidé à Rouen, et dans lequel un honorable praticien était en butte aux machinations perfides d'une compagnie d'assurances. La plus extrême prudence sera toujours une loi absolue pour le médecin appelé à apporter, dans une cause *quelconque*, son témoignage à la justice (1).

Ayant étudié les torts que peuvent, par leurs propos, causer au corps médical ses propres membres, nous allons aborder maintenant les différents cas où leurs actions peuvent porter atteinte à son bon renom.

Le reproche qui a été le plus souvent fait au corps médical et qui est encore le plus courant, est l'accusation de charlatanisme. Nul autre peut-être ne blesse plus cruellement la conscience de tout honnête praticien, car c'est sans doute le plus immérité. Nous avons vu en effet dans notre chapitre I^{er} les pratiques mystérieuses, les médications étranges, les consultations en latin, qui jadis étaient de pratique courante dans notre profession ; nous avons vu aussi que, grâce peut-

1. Cf. dans la *Revue internationale de Médecine et de Chirurgie* du 10 septembre 1909 : « Les médecins experts et les stigmates d'irresponsabilité », par M. le médecin-major G. Saint-Paul, de la Section technique du service de santé.

être aux critiques qui leur furent décochées par quelques esprits mordants (1), grâce aux progrès des sciences naturelles surtout, la médecine, depuis longtemps, abandonna ces errements. Le médecin, plus sûr de lui, n'eut plus besoin de cacher, par l'incompréhensibilité de ses ordonnances, le peu de science dont il disposait : « C'est, dit La Bruyère, la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. »

Et pourtant, si à cette époque les lettrés blâmaient ces pratiques, le vulgaire au contraire sentait s'en accroître sa confiance. Aujourd'hui où le médecin exerce suivant sa conscience un art précis et reposant sur des données sérieuses, le public est devenu à tort défiant et sceptique. Nous verrons ultérieurement quelles peuvent être les causes de cet état d'esprit.

Nous tenons à affirmer ici que le médecin qui s'adonne aux pratiques du charlatanisme, cesse, par le fait même, de ressortir de la profession médicale, et ne saurait en rien en faire soupçonner l'honorabilité absolue. Pétrarque, qui pourtant fut un de nos grands détracteurs, l'avait fort bien compris : « Pour moi, disait-il, j'ai censuré, non le métier de médecin, mais ceux qui l'exercent, et non tous, mais les imprudents et ceux qui diffèrent toujours d'avis avec les autres... »

«..... Pourquoi donc, étant dans ces dispositions,

1. Si, dit judicieusement Perrault, Molière ne dessilla pas les yeux aux malades, il ne fut pas étranger aux améliorations que subit l'exercice de cette profession : ses sarcasmes, plus efficaces que beaucoup d'ordonnances, guérèrent les médecins de quelques-uns de leurs ridicules pédantesques (Witkowsky).

détesterais-je la médecine et les médecins ? Je les aime au contraire, mais je déteste les farceurs qui, enveloppés plutôt qu'armés d'une mince dialectique, font un grand bruit de paroles, sans nous guérir, et n'assomment pas seulement les gens bien portants, mais assassinent les malades. »

M. le professeur Brouardel commence, en ces termes, la sixième partie de son ouvrage sur *l'Exercice de la Médecine et le Charlatanisme* : « Avant d'aborder l'étude de l'exercice illégal de la médecine proprement dit, je dois vous parler d'une variété de charlatanisme qui, malheureusement, a tendance à s'implanter en France. Je sais bien que le procureur général Dupin disait en 1835 : « Que les médecins se rassurent, l'exercice de leur art n'est pas mis en péril, la gloire et la réputation de ceux qui l'exercent avec tant d'avantages pour l'humanité ne seront pas compromises par la faute d'un homme qui aura failli sous le titre de docteur. On ne conclut pas, ou on conclurait mal, du particulier au général, et d'un fait isolé à des cas qui n'offrent rien de semblable. Chaque profession renferme dans son sein des hommes dont elle s'enorgueillit et d'autres qu'elle désavoue. » Cela est parfaitement exact ; mais quoi qu'en dise Dupin, le public a trop de facilité à tirer des déductions du particulier au général, et le charlatanisme médical contribue, pour une large part, au discrédit dans lequel tend à tomber la corporation médicale.

Nous nous en tenons à l'opinion ci-dessus énoncée :
a Faculté en effet ne crée des docteurs que pour sui-

vre les enseignements qu'elle leur donna : quiconque abandonne ses voies et ses doctrines pour lancer des médications nouvelles peut être, il est vrai, un précurseur (1), mais il peut être aussi un malhonnête homme, qui, sur une doctrine de fantaisie, tente de s'échafauder une gloire et une fortune usurpées. Quand un des membres de notre profession s'engage dans cette voie, celle-ci doit proclamer hautement qu'elle ne le reconnaît plus pour un des siens. Nous verrons au chapitre VI de cette étude si cette excommunication ne saurait être effective.

Il s'agirait d'abord de savoir exactement ce que l'on doit entendre par le mot charlatanisme : N'est pas charlatan quiconque s'efforce de frapper l'esprit du malade dans un but thérapeutique, soit en agissant directement sur sa volonté, soit en en obtenant une obéissance plus grande.

C'est ainsi que, voici quelques années, un chirurgien des plus estimés guérit par persuasion une femme neurasthénique qui attribuait à un reptile parasite de son estomac les douleurs qu'elle éprouvait. La guérison eût d'ailleurs été certainement définitive si la Presse, cette excellente Presse qui « *dit tout* »... et surtout

1. « Quant à leurs opinions (des médecins), elles sont encore plus différentes que leurs pratiques. Les uns disent que la cause des maux est dans les humeurs ; les autres dans le sang. Quelques-uns, par un pompeux galimatias, l'imputent aux atomes invisibles, qui entrent par les pores. » (Marcoureaux de Brécourt.) — Ces derniers auraient-ils prévu les grandes découvertes de Pasteur ?

ce qu'elle devrait taire, n'était venue divulguer l'opération, rendre la pauvre femme à ses tourments et relancer contre le corps médical les flèches de la calomnie (1).

1. Nous trouvons dans un ouvrage du plus haut intérêt que nous avons sous les yeux, un cas du même genre de suggestion :

« Je donne en ce moment des soins à une femme de 33 ans qui est entrée à l'asile des aliénés de Blois, pour y être traitée de mélancolie hypocondriaque avec idées de suicide ; c'est une femme intelligente et assez lucide, malgré un délire intense.

« Un jour elle se plaint d'avoir avalé deux sous, elle gémit, pleure, pousse des cris, réclamant qu'on lui ouvre l'estomac ; elle ne dort plus et refuse les aliments, disant : « Je sens là les deux sous. »

« En pratiquant le cathétérisme de l'œsophage, nous avons pu nous assurer que là où les pièces de monnaie ingurgitées devaient être dans l'estomac, et ne gênaient en rien l'ingestion des aliments. Au bout de plusieurs jours, la malade refusant toujours de s'alimenter se plaignait sans cesse et se roulait à terre en poussant des cris atroces, nous nous décidâmes à agir sur son esprit en faisant des tentatives d'extraction à l'aide d'une pince de 0 m. 45 de longueur, utilisée d'ailleurs pour l'extraction des corps étrangers de l'œsophage.

« La pseudo-opération fut entourée d'un certain cérémonial avec préparatifs multiples, table d'opération, flacons en évidence, trousse ouverte et grande exhibition d'instruments. Cette première mise en scène eut rapidement pour résultat de donner à la malade une sorte de stupefaction et de passivité dont nous profitâmes pour introduire à plusieurs reprises la pince dans l'œsophage, feignant parfois de rencontrer les deux sous sans pouvoir les saisir. J'y arrivai enfin, en le déclarant à haute voix, profitant de la surprise de la malade pour introduire entre les mors de la pince une pièce de 10 centimes mouillée à l'avance et placée dans la main gauche. Mais, et nous devons nous y attendre, pendant que nous nous réjouissions du résultat, la malade por-

Citons encore dans cet ordre d'idées les succès qu'obtenait, dans la seconde moitié du xix^e siècle, David Gruby dans la cure de la constipation. Les ordonnances de Gruby étaient souvent fort étranges : par exemple il était prescrit à certains malades, à parois abdominales distendues, de ne point faire usage de water-closets, mais d'user pour leurs besoins du plateau de sciure généralement réservé aux chats dans les appartements. Résultat : le mécanisme de l'effort dans cette position accroupie trouvait pour s'accomplir des points d'appui plus solides, et certaines constipations par atonie se trouvaient ainsi vaincues d'une façon qui semblait sans doute mystérieuse au client. D'autres fois, Gruby pres-

tait la main à sa gorge en disant : « Ce n'est pas tout, j'en ai avalé deux, il en reste encore un. Je le sens toujours là. »

« Sur l'heure nous reprîmes nos premières tentatives, d'abord infructueuses, puis nous ne tardâmes pas à dire que nous touchions la pièce, à la saisir et enfin à l'extraire comme nous l'avions fait pour la première.

« Peindre alors l'étonnement de notre malade, sa véritable stupefaction est chose impossible ! Subitement elle se sentait calmée localement et consentait à boire un bol de lait qui passait sans difficulté.

« Trois mois après cette expérience de suggestion à l'état de veille, notre malade était encore sous l'influence de l'amélioration rapide qui en avait été le premier résultat immédiat, et si elle n'est pas encore guérie complètement, elle n'a plus d'idées de suicide, elle se nourrit bien, engraisse et marche sûrement vers la guérison. »

(Extrait de *40 Années de pratique médicale et administratives* par le Dr Doutrebente, directeur-médecin honoraire des asiles publics d'aliénés, administrateur de l'Hospice Général de Tours.
— Librairie Péricat, Tours, 1909.)

crivait une promenade faite à heure fixe, à un pas relevé rappelant le pas de parade allemand. Résultat : La contraction des parois abdominales, le massage produit par cette allure cadencée, faisaient que le malade obtenait chaque jour un résultat satisfaisant et, la régularité de l'heure aidant, arrivait à guérir radicalement sa constipation à la fois par l'action physique et la rééducation. Certainement de semblables traitements durent sembler fort étranges, et empreints de charlatanisme, même parmi ses confrères ; pourtant il faut convenir qu'ils étaient fort logiques et que si le malade eût connu la simplicité des causes pour lesquelles la cure réussissait, il eût peut-être négligé de la suivre.

Dans ces cas l'ingéniosité du praticien doit être alliée à une conscience absolue, et à un tact tout particulier ; s'il ne réunit pas ces qualités, il fera mieux d'éviter ce genre de traitements qui expose, malgré les plus louables intentions, aux médisances des confrères et aux interprétations fâcheuses de la foule.

Le public, d'ailleurs, reconnaît fort mal où commence le charlatanisme, et, quand il existe, ne sait point en distinguer les différentes espèces dont les unes sont moins dangereuses et moins coupables que les autres.

S'il est vrai, en effet, que l'intrigant, l'arriviste, celui qui, pour atteindre la renommée et les richesses, a plus souvent recours aux influences mondaines ou politiques qu'au travail, celui qui, pour réussir, compte autant sur sa faconde que sur son savoir, celui qui simule pour déterminer la confiance des malades une agita-

tion factice (1), celui qui distribue d'un geste apparemment modeste des brochures et des ouvrages où son éloge se cache sous des louanges adressées à l'ascience, s'il est vrai que ce sont bien là des charlatans, il faut aussi convenir que leur charlatanisme est très atténué et constitue, comme on l'a dit, un charlatanisme privé, presque anodin, plus ridicule que dangereux. Il n'est pourtant en somme qu'une forme d'indélicatesse quelquefois perfide, mais contre laquelle les pouvoirs publics n'ont rien cru pouvoir faire (2).

Toutefois la plupart des praticiens qui cherchent ainsi à se singulariser par un point quelconque, à fixer l'attention, oublient souvent la dignité professionnelle.

Nous ne pourrions citer un cas plus extraordinaire que celui de ce médecin (aujourd'hui décédé) qui exer-

1. Nous recueillons dans une curieuse petite brochure les lignes suivantes, qui montrent que ce genre de charlatanisme n'est pas nouveau :

« Je connais, par exemple, un médecin qui a un commissionnaire spécialement attaché à sa personne. Tous les matins, il fait venir son Auvergnat :

— Pierre, lui dit-il, voici l'ordre du jour : A deux heures, rue Bleue, n° 54, pendant que je serai auprès du malade, vous viendrez me chercher pour un cas extrêmement pressé. A trois heures, rue Monthabor, vous ferez dire qu'on me demande pour un cas non moins urgent. A six heures, je dîne rue Montmartre; vous accourrez au coup de sept heures me prier de passer chez le comte de Blagueville. Pour cette course vous endosserez la livrée. » (*Paris-Médecin*, par les auteurs des mémoires de Bilboquet, Paris, 1854.)

2. *Condition juridique des Médecins*, Thèse de doctorat en droit, Dr Pierre Prunier, 1904.

çait dans une petite ville du Nord-Ouest l'étrange spécialité de *médecin-ivrogne*. Ses jours de consultation voyaient la salle d'attente se remplir de paysans venus de tous les environs ; avant d'entrer on demandait seulement en confidence au domestique : « Le docteur est-il bien saoul ? » Si la réponse était affirmative, l'on rentrait en confiance, sinon un petit tour sur le marché occupait le temps avant que le docteur fût bien à point. Le plus curieux est que ce praticien, rendant ses ordonnances au milieu des vapeurs éthyliques comme la Pythie parmi les vapeurs sacrées, injuriant et battant parfois ses clients, a laissé dans la région une réputation absolument intacte au point de vue professionnel : aucune faute, paraît-il, n'a jamais pu lui être reprochée, et les statistiques des succès de ses cures, s'il en eût fait, eussent délié toute critique.

Peut-être, en somme, n'y avait-il point là de charlatanisme, et s'agissait-il d'une névrose analogue à celle de Verlaine et d'Edgar Poë. Il n'en est pas moins vrai que ce genre de spécialité sera, espérons-le, peu suivi, pour le bon renom de notre corporation.

Citons encore ci-dessous un exemple de charlatanisme vrai, caractérisé par la singularité des traitements prescrits, singularité d'ailleurs inexcusable, comme on pourra en juger.

Le docteur E... qui se fait appeler le mage P... et exerce dans une ville du Centre, appelé un jour chez une névropathe, laisse à la famille un papier couvert de signes cabalistiques, lequel, épinglé à la porte de la chambre, « empêchera les mauvais esprits de rentrer ». Peu

de jours après, l'état de la malade ne s'étant pas amélioré, le docteur est consulté de nouveau, et se déclare fort surpris tout d'abord que la guérison n'ait pas suivi son premier « traitement ». Mais tout à coup, se ravisant : « L'esprit, déclara le mage, entre par la cheminée ! Comme nous ne pouvons boucher la cheminée, voici un nouveau talisman qu'il faudra coudre à la chemise de la malade ! » Naturellement peu après les trop naïfs clients allaient consulter un confrère consciencieux, la magie s'étant montrée impuissante. C'est cet estimable docteur qui nous a rapporté le fait, en nous en garantissant l'authenticité.

Il nous conta en même temps un autre fait inqualifiable, imputable au même D^r E... : celui-ci prescrivit, paraît-il, dans un cas de méningite tuberculeuse :

« Chaque jour, une séance de magnétisme par M. D... »

Or le M. D... en question est un rebouteur connu de la ville. De pareils faits se passent de tout commentaire.

Dans cet ordre d'idées de l'alliance de charlatans diplômés avec les empiriques, rappelons ces cas déplorables où un docteur ne craint pas de trafiquer de son titre pour couvrir les turpitudes d'un magnétiseur.

Nous connaissons également, dans la région du Centre-Ouest, un praticien qui, connu sous le joli titre du « Docteur-Guérisseur H... » voyage dans les petites villes et les campagnes, où son passage est annoncé, et délivre des ordonnances dont voici un exemple copié textuellement :

CABINET

DU DOCTEUR

P...

(Vienne.)

TRAITEMENT VÉGÉTAL

DU DOCTEUR H.,

Monsieur D... (nom du client).

2 Antirhumatismales.

100 gr. pastilles peperminthe.

250 gr. adjuvant n° 23.

100 gr. baume nerval.

3 thé SC.

12 cachets SC.

19 décembre 1908.

Signé: Dr H...

Cette ordonnance, bien entendu, ne peut être délivrée que par un pharmacien compère. Quand le Dr H... est en tournée, son père, rebouteur, reçoit les clients qui se présentent.

Un genre bien caractérisé du charlatanisme médical est celui des annonces de vespasiennes. Voici dans quels termes le *Cri de Paris* du 31 août 1907 résume le commerce de ces peu scrupuleux personnages : « Dans l'intérieur de la vespasienne, tout ce que Paris compte de médecins marrons, a tendu ses filets. Le praticien qui annonce ici son art, suppute les mobiles qui attirent les malades chez lui. A merveille il sait spéculer sur les craintes du patient. Il en tire de confortables revenus. De connivence, le plus souvent avec un pharmacien complice, il ne prescrit que certaines spécialités

dont les deux compères connaissent seuls la formule et qui se désignent par des termes conventionnels. Le « docteur » opère-t-il seul? le pauvre diable égaré dans la caverne est invité à y revenir tous les jours et doit payer double, parce qu'il a bénéficié de l'intervention personnelle du médecin. »

Que dirons-nous des annonces qui s'étaient impunément à la sixième page des journaux, et par lesquelles certains charlatans diplômés, aussi bien que les diverses sortes d'empiriques osent aller recruter dans toutes les régions et dans toutes les classes de la société, de nouvelles dupes. M. le D^r Saint-Aurens (1) a fait sur ce sujet un trop remarquable ouvrage (que nous aurons d'ailleurs souvent à citer) pour qu'il reste beaucoup à dire sur ce point. Nous avons pourtant voulu faire, nous aussi, une courte enquête au sujet de ces annonces et avons obtenu des résultats édifiants. Nous les publions ci-dessous, sans altérer par des commentaires inutiles, leur saveur toute particulière.

Pourtant le premier que nous citerons ne fut passans nous occasionner une déception... au point de vue de l'enquête.

D'après l'annonce reproduite ci-dessous, nous écrivîmes une lettre accusant différents troubles fonctionnels, au D^r D... Nous reçûmes peu après différentes brochures : *Traité des maladies, Avis au peuple*, etc... Mais, nous devons avouer que nous ne lûmes pas là de ces extravagances auxquelles nous nous attendions un peu.

1. *Les Charlatans de la Médecine*, par le D^r SAINT-AURENS
Paris, 1904.

Évidemment le docteur en question « bat la grosse caisse et fait la parade » ; tous les remèdes qu'il pres-

« FORMES IGNORÉES DE LA SYPHILIS »

C'est le titre de la sensationnelle brochure que vient de publier le D^r D... comme suite à son traité de la SYPHILIS. Il y prouve, faits en mains, que toutes les maladies de la peau, du sang, de l'estomac, de l'intestin, du foie, du cœur, des veines, des artères, du rein, du poumon, de la vessie, des yeux, de la gorge, des oreilles, du système nerveux, les ulcères variqueux, les paraly-sies, les rhumatismes, les névralgies et, en gé-né-ral, toutes les maladies rebelles aux traitements ordinaires et réputées incurables, sont, le plus souvent, causés par de la Syphilis héréditaire ou acquise. Il envoie ses deux ouvrages gratis ou franco ; il suffit de lui en faire la demande à son cabinet, 5, . . . 5. Paris. Consultations gra-tuites à son cabinet et par correspondance.

crit sont des remèdes secrets (il s'agit d'un médecin-pharmacien). Mais nous constatons que la syphilis est soignée par lui non par un « traitement végétal et dépu-ratif » mais bien par le mercure (ou par un médicament, pour mieux dire, annoncé comme mercuriel).

Ayant lu dans un journal l'annonce suivante :

VESSIE

PROSTATE, URÈTRE et toutes Maladies **URINAIRES**

de toute origine: chroniques, récentes ou invété-rées : à tout âge, sont guéries radicalement, **sans opération** par le nouveau et puissant traitement du **Laboratoire Urologique** complètement **op-posé** aux traitements inefficaces employés et préconisés partout actuellement. Absolument **inoffensif**. Facilement applicable par le **malade** lui-même. Consulter ou **Ecrire** avec détails pour recevoir **gratuitement** une consultation particu-lière claire et précise. Discretion absolue.

Laboratoire Urologique de Paris

. . . Rue.

nous eûmes la curiosité de connaître le merveilleux,

traitement en question ; nous écrivîmes donc pour demander une consultation, nous plaignant d'une cystite incurable.

Deux jours après, nous reçûmes la lettre suivante où le style si cher à M..Purgon s'étale en phrases redondantes.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE

UROLOGIQUES de PARIS

8 — Rue. — 8

TRAITEMENT SPÉCIAL

DES

MALADIES DE LA PROSTATE,
DE L'URÈTRE ET DE LA VESSIE

— MÉTHODE —

URO-DÉCONGESTIVE (*)

INTENSIVE

61.462

Paris, le 22 sept. 1909

Monsieur Jean Mevel,

(tel était le nom sous lequel
nous avions écrit)

Tours

Monsieur,

Les renseignements précis et complets que vous nous donnez, nous permettent de vous affirmer avec certitude absolue que vous êtes atteint de :

Congestion inflammatoire de la *prostate et du col vésical* (1).

La feuille d'observation ci-jointe, concernant spécialement votre cas, vous permet de voir très clairement le *siège exact* et la *seule et véritable cause profonde* de votre maladie, par con-

(*) Mention apposée sur la lettre au moyen d'un timbre humide.

1. Les passages reproduits en italiques, sont, dans tous les originaux de ces lettres, soulignés à l'encre rouge.

séquent de comprendre le *vrai et seul* moyen de la *détruire radicalement*.

Votre prostate et votre col vésical intimement soudés l'un à l'autre sont *très rouges, congestionnés, enflammés, criblés* de vaisseaux sanguins *gonflés, gorgés, obstrués* par le sang qui n'y circule plus ou très mal.

Cet état congestif par engorgement de la circulation du sang dans votre prostate et votre col vésical est la seule et véritable cause profonde des symptômes gênants et douloureux que vous ressentez.

Votre prostate étant congestionnée est forcément gonflée, elle rétrécit le canal et provoque la difficulté pour uriner.

Votre col vésical étant enflammé, l'urine qui est par elle-même un liquide irritant, arrivant même en petite quantité à son contact, provoque les besoins fréquents.

La congestion prostatato-vésicale entraîne l'inflammation de la muqueuse urétrale, seule cause des douleurs au passage de l'urine.

Dans ces conditions, soyez absolument convaincu que *seul* un traitement *décongestif curatif cicatrisant*, agissant énergiquement et spécialement sur votre prostate et votre col vésical, en chassera le sang qui y est accumulé, détruira l'engorgement sanguin, décongestionnera, dégonflera et cicatrisera complètement ces organes et par suite tous les symptômes de cet état congestif disparaîtront infailliblement du moment où le foyer profond qui les causait et les entretenait est détruit.

Telles sont justement la base énergique et l'action puissante de notre nouveau traitement qui en agissant à la fois par *voie interne* et par *voie rectale* concentre toute son énergie *décongestive curative* sur la prostate et le col vésical, en chasse activement le sang, les décongestionne, les dégonfle, les cicatrise

et supprime radicalement les besoins fréquents, la difficulté et les douleurs en urinant.

Aucun des traitements que vous avez suivis jusqu'à présent pas plus que les traitements, partout préconisés (lavages, injections, santal, etc., etc.) ne peuvent vous guérir pour la *raison capitale* qu'aucun n'agit sur la véritable cause profonde de votre mal (congestion, engorgement, mauvaise circulation du sang) pour la détruire.

Notre puissant traitement au contraire *agit tout à l'opposé*, il s'attaque directement et spécialement à la congestion, à l'engorgement, à la mauvaise circulation du sang, autrement dit *aux racines profondes* de la maladie, pour les *détruire radicalement*.

Comprenez bien cette énorme différence et pourquoi tout ce que vous avez fait jusqu'à présent est resté inutile.

De plus, nous vous affirmons que malgré sa puissance curative notre traitement est *absolument inoffensif* pour l'estomac et l'organisme entier.

La grande supériorité et l'efficacité curative certaine de notre nouveau traitement sont pleinement prouvées et confirmées par les heureux résultats que nous obtenons journellement dans les cas comme le vôtre et bien plus avancés et compliqués encore, depuis que nous appliquons cette puissante méthode curative à nos nombreux malades vésico-prostatiques que nous traitons tous avec le succès le plus complet.

Nous vous engageons donc très consciencieusement et très sincèrement à ne pas laisser traîner, aggraver et compliquer davantage votre affection, mais bien à la détruire radicalement et définitivement jusque dans ses racines les plus profondes par notre puissant traitement qui, *nous vous le garantissons*, vous donnera sûrement *pleine et entière satisfaction et guérison complète*.

Vous appliquerez le traitement tel qu'il vous est indiqué sur la prescription ci-jointe, rédigée spécialement pour votre cas.

En attendant, agréez, Monsieur, l'assurance de nos dévoués sentiments.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE (*)

Urologiques de Paris

D^r G...

Médecin spécialiste de la Faculté de Paris

MALADIES DES VOIES URINAIRES (*)

Ancien Médecin Inspecteur

Ex-membre du Conseil Sanitaire

Médaillé des Hôpitaux

JOINDRE UN TIMBRE (*)

à toute lettre demandant une réponse

A cette lettre étaient jointes plusieurs feuilles d'observation, avec schémas, une ordonnance que nous reproduisons également :

61.462

Paris, le 22 sept. 1909

Monsieur Jean Mevel,

Congestion Inflammatoire de la *Prostate et du Col vésical*

Traitement Interne

Fluide uro-prostatique : 2 cuill. café par jour, une avant le repas de midi ; une avant le repas du soir, dans 1/4 de verre d'eau (sucrée ou non).

Globules urogéniques : 4 par jour, 2 le matin à jeun, 2 le soir au coucher.

(*) Mention apposée sur la lettre au moyen d'un timbre humide.

Traitement Rectal

Prostatocones fondants : Introduire 1 prostatococone dans le rectum (anus) le soir au coucher.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE (*)
Urologiques de Paris

Dr G.

Médecin Spécialiste de la Faculté de Paris

MALADIES DES VOIES URINAIRES (*)

Ancien Médecin Inspecteur

Ex-membre du Conseil Sanitaire

Médaille des Hôpitaux

JOINDRE UN TIMBRE (*)
à toute lettre demandant une réponse

Enfin un imprimé indiquait les prix suivants :

Extrait Fluide Uro-Prostatique : le flacon . 10 fr.

Globules Urogéniques : le flacon. . 6 fr.

Prostatocônes fondants aux extraits concentrés : la boîte. . 6 fr.

Soit au total 22 francs que nous nous empressâmes, bien entendu, de ne point envoyer. Quinze jours après une nouvelle lettre, encore plus pressante, vint nous affirmer de nouveau quel était notre intérêt... que nous ne voulûmes point comprendre.

(*) Mention apposée sur la lettre au moyen d'un timbre humide.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE

UROLOGIQUES de PARIS

8 — Rue. — 8

TRAITEMENT SPÉCIAL

Paris, le 6 oct. 1909

DES

MALADIES DE LA PROSTATE,
DE L'URÈTRE ET DE LA VESSIE

Monsieur Jean Mevel,

— MÉTHODE —

URO-DÉCONGESTIVE (*)

Tours

INTENSIVE

61.462

Monsieur,

Il est vraiment regrettable dans votre propre intérêt, que vous ne vous soyez pas encore décidé à appliquer notre *puissant, énergique et sûr traitement décongestif curatif*.

Soyez fermement convaincu que *seul* notre traitement vous débarrassera *radicalement et pour toujours* de votre affection et de toutes ses conséquences.

Par ce procédé *seul* vous guérirez, tout ce que vous pourrez faire autrement ne sera que peine inutile et argent perdu.

Donc, cher Monsieur Mevel, n'hésitez donc pas à appliquer notre puissant, énergique et sûr traitement, qu'il ne faut pas confondre avec certains traitements préconisés par des Charlatans qui n'ont qu'un *seul but* facile à deviner : *tromper honteusement* le malade. Croyez-nous, débarrassez-vous de votre affection et de toutes ses conséquences qui à la longue ne fera que s'aggraver et vous conduire *aux complications les plus fâcheuses*.

(*) Mention apposée sur la lettre au moyen d'un timbre humide.

Suivez nos judicieux et éclairés conseils et nous sommes absolument certains que vous n'aurez que des remerciements à nous adresser pour vous avoir conduit dans *cette voie*, la *seule bonne*, la *seule* qui vous conduira à la *guérison complète et définitive*.

En attendant, agréez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE (*)

Urologiques de Paris

Dr G...

Médecin spécialiste de la Faculté de Paris

MALADIES DES VOIES URINAIRES (*)

Ancien Médecin Inspecteur

Ex-membre du Conseil Sanitaire

Médaillé des Hôpitaux

Nous voulûmes alors voir quelle conduite tiendraient ces spécialistes en présence d'un cas chirurgical. Un de nos amis se chargea d'écrire une nouvelle lettre, en accusant cette fois-ci, aussi exactement qu'eût pu les indiquer une cliente peu instruite, des symptômes de rein flottant, avec hydronéphrose. La réponse arriva aussi promptement que la première fois, et nous la citerons *in extenso* comme la précédente.

(*) Mention apposée sur la lettre au moyen d'un timbre humide.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE

UROLOGIQUES de PARIS

8 — Rue. — 8

TRAITEMENT SPÉCIAL

Paris, le 24 sept. 1909

DES

MALADIES DE LA PROSTATE,
DE L'URÈTRE ET DE LA VESSIE

Madame David,

— MÉTHODE —

URO-DÉCONGESTIVE (*)

Tours

INTENSIVE

61.469

Madame,

Les renseignements précis et complets que vous nous donnez nous permettent de vous affirmer avec certitude absolue que vous êtes atteinte de :

Congestion Inflammatoire des Reins et de la Vessie

La feuille d'observation ci-jointe, concernant spécialement votre cas, vous permet de voir très clairement le *siège exact* et la *seule et véritable cause profonde* de votre maladie, par conséquent de comprendre le *vrai et seul* moyen de la *détruire radicalement*.

Votre vessie et vos reins reliés l'un à l'autre par l'uretère sont *très rouges, congestionnés, enflammés, criblés* de vaisseaux sanguins *gonflés, gorgés, obstrués* par le sang qui n'y circule plus ou très mal.

Les douleurs de reins n'ont d'autres causes que la congestion, l'engorgement et la mauvaise circulation du sang dans ces organes.

Par suite de l'inflammation de la vessie les urines fermentent, seule cause de leur trouble.

(*) Mention apposée sur la lettre à l'aide d'un timbre humide.

A deux reprises différentes les vaisseaux des reins et de la vessie étaient tellement congestionnés et gorgés par le sang qu'ils éclataient, seule cause à ces moments de la présence du sang.

Dans ces conditions, soyez absolument convaincue que *seul* un traitement *décongestif curatif, cicatrisant* agissant énergiquement et spécialement sur votre vessie et les reins congestionnés, enflammés, en chassera le sang qui y est accumulé, détruira l'engorgement sanguin et l'inflammation, décongestionnera et cicatrisera complètement ces organes et par suite tous les symptômes de cet état congestif disparaîtront infailliblement au moment où le foyer profond qui les causait et les entretenait est détruit.

Telles sont justement la base énergique et l'action puissante de notre nouveau traitement qui en agissant à la fois par *voie interne* et par *voie urétrale* concentre toute son énergie décongestive curative sur la vessie et les reins en chasse activement le sang, y rétablit la bonne circulation du sang, les décongestionne, les cicatrise et supprime radicalement toute gêne et douleur.

Aucun des traitements que vous avez suivis jusqu'à présent, pas plus que les traitements partout préconisés (lavage, instillation, etc., etc.) ne peuvent vous guérir pour la *raison capitale* qu'aucun n'agit sur la véritable cause profonde de votre maladie (congestion, engorgement, mauvaise circulation du sang) pour la détruire.

Notre puissant traitement au contraire *agit tout à l'opposé*, il s'attaque directement et spécialement à la congestion, à l'engorgement, à la mauvaise circulation du sang, autrement dit *aux racines profondes* de la maladie pour les *détruire radicalement*.

Comprenez bien cette énorme différence et pourquoi tout ce que vous avez fait jusqu'à présent est resté inutile.

De plus nous vous affirmons que malgré sa puissance curative notre traitement est *absolument inoffensif* pour l'estomac et l'organisme entier.

La grande supériorité et l'efficacité curative certaine de notre puissant traitement sont pleinement prouvées et confirmées par les heureux résultats que nous obtenons journellement dans les cas comme le vôtre et bien plus avancés et compliqués encore, depuis que nous appliquons cette puissante méthode curative à nos nombreuses malades atteintes de congestion inflammatoire de la vessie et des reins que nous traitons toutes avec le succès le plus complet.

Nous vous engageons donc très consciencieusement et très sincèrement à ne pas laisser trainer, aggraver et compliquer davantage votre affection, mais bien à la détruire radicalement jusque dans ses racines les plus profondes par notre puissant traitement décongestif, curatif, cicatrisant qui, *nous vous le garantissons*, vous donnera sûrement *pleine et entière satisfaction* et *guérison complète*.

Vous appliquerez le traitement tel qu'il vous est indiqué sur la prescription ci-jointe, rédigée spécialement pour votre cas.

En attendant, agréez, Madame, l'assurance de nos dévoués sentiments.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE (*)

Urologiques de Paris

D^r G...

Médecin Spécialiste de la Faculté de Paris

MALADIES DES VOIES URINAIRES (*)

Ancien Médecin Inspecteur

Ex-Membre du Conseil Sanitaire

Médaillé des Hôpitaux

(JOINDRE UN TIMBRE *)
à toute lettre demandant une réponse

(*) Mention apposée sur la lettre à l'aide d'un timbre humide.

Un schéma y était aussi joint, ainsi que l'ordonnance ci-dessous :

61.469

Paris, le 24 sept. 1909

Madame David, .

Congestion Inflammatoire des Reins *et de la Vessie*

Traitement Interne

Fluide urogénique : 2 cuill. café par jour, une avant le repas de midi ; une avant le repas du soir dans 1/4 de verre d'eau (sucrée ou non).

Globules urogéniques : 4 par jour, 2 le matin à jeun, 2 le soir au coucher.

Traitement Urétral

Vasocones : Introduire 1 vasocone dans le canal urétral le soir au coucher.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE (*)

Urologiques de Paris

Dr G.

Médecin spécialiste de la Faculté de Paris

MALADIES DES VOIES URINAIRES (*)

Ancien Médecin Inspecteur

Ex-membre du Conseil Sanitaire

Médaillé des Hôpitaux

JOINDRE UN TIMBRE (*)

à toute lettre demandant une réponse

Le prix du traitement était encore de 22 francs ainsi répartis :

(*) Mention apposée sur la lettre à l'aide d'un timbre humide.

Fluide urogénique.	10 fr.
Globules urogéniques	6 fr.
Vasocônes	6 fr.

Pas plus que précédemment nous n'eûmes envie de faire venir ces produits, et nous livrons sans commentaires ce traitement à l'appréciation des praticiens(1).

TUMEUR **CANCER** du **SEIN**, du
Ventre, de la Matrice et du
Corps, Glande, Kyste, Loupe,
Polype, Ulcère, Fistule, Hémorroïdes, Cancroïde,
Fibrome, Métrite, **Guérison sans Opération.**
A. . . . Médecin-Spécialiste . . . **Rue** . . .
. . . **PARIS.** Consult. de 1 à 5 h. et par corres-
pondance. Envoi Notice gratis.

Cette annonce, dans sa modeste brièveté, frappa pourtant notre attention. Voilà, pensâmes-nous, un fort habile homme ! Et aussitôt le papier à lettres reçut la confiance des inquiétudes éprouvées par nous, transformé en une vieille femme atteinte d'une tumeur de sein. Cette lettre envoyée à l'adresse indiquée, la réponse ne se fit pas attendre.

Pas de lettre, mais une petite brochure dont nous reproduisons ci-dessous les premières pages :

1. Voir aux Addenda.

A LIRE ET A CONSERVER

NOUVELLE NOTICE

SUR LES

TUMEURS ET CANCERS

DE L'HOMME ET DE LA FEMME

DE LEUR TRAITEMENT

ET DE LEUR GUÉRISON SANS OPÉRATION

PAR LA VÉRITABLE

MÉTHODE PERFECTIONNÉE

DU

Docteur J.-B. A...

Fondée en 1698, appliquée avec succès

PARIS — Rue. — PARIS

MÉTROPOLITAIN (Stations :)

Consultations tous les jours de 1 h. à 5 heures

(Dimanches de 9 h. à 11 h. du matin)

Consultations par Correspondance

VISITES A DOMICILE

CETTE NOTICE EST ENVOYÉE FRANCO SUR DEMANDE

Méthode du D^r J.-B. A...

GUÉRISON

certaine, rapide et radicale

(SANS LA MOINDRE OPÉRATION CHIRURGICALE

PAR MA

MÉTHODE SPÉCIALE

DES

TUMEURS ET CANCERS

des seins, du ventre,

de la Matrice, de la Face, des Yeux, du Nez, des Lèvres,
de la Bouche, de la Langue, de la Gorge, des Oreilles, de la Peau
du Cuir chevelu et de tous les Organes internes et externes ;

Chancres rongeants, Ulcères et Plaies invétérées,
Polypes, Kystes, Loupes, Lipomes, Glandes, Végétations,
Excroissances de chair, Fistules, Hémorroïdes, Fissures,
Tumeurs du rectum, Voies urinaires, Rétrécissements,
Vices du sang, etc.,

DES

MALADIES DES DAMES

DES

FIBROMES DE LA MATRICE

ET DES

AFFECTIONS SECRÉTES

ORIGINE DE MA MÉTHODE

Ma méthode n'est pas née d'hier, car elle date de **deux siècles**. En effet, elle a été créée de toutes pièces en 1698 par mon illustre aïeul le **D^r J.-B. A...**, conseiller du Roi Louis XIV, médecin ordinaire de Sa Majesté et de la Bastille. Elle m'a été transmise par voie d'hérédité. Je suis donc, à l'heure actuelle le seul continuateur autorisé de la méthode qui est ma propriété. Par mes travaux personnels, par mes recherches dans les hôpitaux de Paris pendant mes quatre années d'externat, je l'ai mise au niveau des derniers progrès de la science médicale. Je l'ai enrichie des trois plus belles découvertes de la fin du siècle dernier : **l'électrolyse**, **l'antisepsie** et les **rayons X**. Grâce à cette quadruple alliance, j'obtiens chaque jour, dans le traitement des tumeurs et cancers, des résultats inespérés qui étonnent le monde médical.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire ma dernière série de certificats authentiques de guérisons publiées à la fin de cette nouvelle notice.

Ces éloquentes attestations, qui m'ont été adressées par des personnes honorables guéries par moi, sont des preuves éclatantes du succès et de l'infailibilité de mon excellente méthode. Elles mettent au grand jour la haute compétence que j'ai acquise par une longue pratique dans l'art de guérir **sans aucune opération chirurgicale** cette terrible maladie qu'on appelle : **cancer**.

D^r A...

Méthode du D^r J.-B. A..

DU TRAITEMENT GÉNÉRAL DES TUMEURS ET CANCERS par ma Méthode

Couper n'est pas guérir, car presque toutes les tumeurs opérées par le couteau repoussent sur place avec une rapidité effrayante.

Il est évident que si tous les malades, une heure avant d'être opérés, pouvaient connaître et méditer ces paroles-là, ils repousseraient avec effroi le **chloroforme**, le **scalpel** et les **pincés hémostatiques** des chirurgiens.

Au point de vue du choix du traitement à suivre, les malades se divisent en trois groupes bien distincts :

Le premier groupe comprend cette immense majorité des malades qui ont une sainte horreur de l'opération sanglante et qui viennent chercher **chez moi**. . . **rue**. . . la guérison que leur donne toujours ma méthode.

Le deuxième groupe est représenté par cette infime minorité des malades qui se soumettent aveuglément au **chloroforme** et au **couteau** du chirurgien.

Au dernier groupe se rattachent ces quelques malades isolés qui préfèrent mourir avec leur mal plutôt que d'y laisser toucher.

Si la chirurgie a accompli quelques progrès ces temps derniers, il en est de même de ma méthode qui, depuis **deux siècles**, obtient chaque jour des guérisons aussi merveilleuses qu'inattendues.

Les chirurgiens les plus célèbres de ce siècle ont déclaré au bout de leur carrière qu'ils n'avaient obtenu que quelques guérisons définitives sur plusieurs milliers de tumeurs opérées. Cela est bien vrai !

Car, dans le plus grand nombre des cas, l'instrument tranchant du chirurgien n'enlève pas les racines du cancer opéré ; il ne fait que les couper ! Et c'est avec horreur que, quelques mois après l'opération, le malade voit renaître sa tumeur à la même place, et cela avec une rapidité effrayante ! C'est la récidive qui éclate avec son cortège de **graves complications**.

Que mes lecteurs sachent bien que, dans l'opération par le bistouri, trois causes principales peuvent déterminer la mort :

1° Le **chloroforme** ou l'**éther** par syncope mortelle, instantanée et imprévue ;

2° L'**hémorrhagie** par division de vaisseaux importants ;

3° Une **réaction inflammatoire** violente, compliquée de vomissements, de fièvre et de **tétanos**.

Avec ma méthode :

1° Le **chloroforme** se trouve banni de l'usage ;

2° Le malade évite les **hémorrhagies foudroyantes**, car il ne perd pas une goutte de sang ;

3° Les **complications traumatiques** ne sont pas à redouter.

En outre, comme les malades ne sont pas affaiblis par des pertes de sang, ils n'ont pas de convalescence.

Les chirurgiens hésitent à opérer les sujets faibles en leur déclarant qu'ils ne peuvent plus rien pour eux. Eh bien, à ces déshérités du sort, je m'empresse de leur annoncer que tout espoir de guérison n'est pas perdu et que ma méthode leur offre une porte de salut.

Pour mettre les malades à l'abri des récidives, il ne suffit pas de guérir leur état local, non certainement, mais encore faut-il modifier leur état général prédisposant, en purifiant le sang par des dépuratifs appropriés et inoffensifs.

C'est ainsi que, pendant que mes pansements spéciaux agissent localement, je soumetts mes malades à une médication interne. Ce double traitement amène toujours une guérison solide et radicale.

Aussi, avons-nous des malades guéris depuis plus de **20 ans**.

Méthode du D^r J.-B. A...

AVIS. — Les malades qui n'ont ni parent, ni ami, ni connaissance à Paris pour les recevoir, je leur indique des hôtels et des restaurants situés à proximité de chez moi où ils peuvent trouver le nécessaire pendant leur cure.

Du Traitement par correspondance

Dans un but humanitaire, et pour faire profiter les petites bourses de ma méthode, le prix de mes honoraires pour une consultation écrite ou verbale est de **10 francs**.

Le malade qui ne peut venir recevoir mes soins directs, et qui désire suivre mon traitement par correspondance, est prié de me dépeindre par lettre les symptômes, le siège, l'origine et la nature de son mal ; je lui adresserai aussitôt les instructions nécessaires pour le mettre clairement au courant de la médication à faire.

En même temps que le malade m'enverra la description de sa maladie, accompagnée d'un mandat postal de **10 francs**, il aura l'obligeance de me dire s'il désire que je lui fasse adresser, contre remboursement, par un pharmacien de Paris, les médicaments prescrits dans ma consultation écrite.

Ecrire lisiblement son **nom**, son **adresse** et la **gare** la plus **proche**.

Les dernières pages relataient un grand nombre d'attestations : « Guérison d'un cancroïde par correspondance », « Guérison sans opération d'une énorme tumeur fibreuse du sein droit compliquée de ganglions à l'aisselle correspondante », « Guérison de kystes aux deux poignets par correspondance », etc... Il eût été intéressant de vérifier quelques-unes de ces pseudo-guérisons ; malheureusement c'était une tâche trop ardue, et qui nous eût pris trop de temps : peut-être un jour reprendrons-nous cette étude, et pousserons-nous l'enquête jusqu'au bout.

Dans certains des cas que nous venons de citer, il y a quelque chose de plus grave qu'un mépris profond de la confraternité ; nous avons vu quel l'amour du lucre pousse ces indignes collègues à fouler aux pieds tout amour-propre, toute conscience professionnelle ; mais il y a, de plus, dans ces pratiques, un véritable danger public.

Combien de malheureux, atteints d'une maladie chronique qui eût pu être curable soit par un traitement sérieux, soit par une opération (qu'il s'agisse de tuberculose, de cancer, de syphilis, de hernie ou de toute autre affection) ont été menés par ces « requins de la médecine » à l'incurabilité et à la mort.

L'argument ordinairement invoqué, aussi bien pour eux que pour tous les empiriques est vraiment extraordinaire : « Leurs remèdes sont inoffensifs ! » Ainsi donc, parce qu'ils n'assassinent pas brutalement, ils sont à l'abri des lois ! ainsi donc ils peuvent impunément dépouiller leurs malheureuses victimes, tout en assistant,

sans intervenir utilement, aux progrès de la maladie !

Nous disons, nous, que ces hommes sont des criminels, et que leur crime est d'autant plus vil qu'il est prémédité et s'exerce sur ceux qui venaient en confiance leur demander secours !

Le D^r Saint-Aurens s'exprime sur ces faits avec une telle maîtrise que nous ne pouvons résister au désir de le citer :

« De tous côtés, des ligues se fondent pour combattre cette redoutable maladie (la tuberculose), elles multiplient les instructions prophylactiques, essayent de préserver l'ouvrier, et lui disent : « Si vous toussiez, si vous vous sentez dépérir, venez à nous, nous vous indiquerons le moyen de vous soigner dans les meilleures conditions possibles » ; et en face de ces instructions raisonnables on peut lire les placards malfaisants et absurdes dont nous venons de parler. Et malheureusement l'ouvrier ne nous écoute pas, ne nous croit pas. Nous sommes intéressés à la question, lui semble-t-il. D'ailleurs, si ce n'était pas vrai, on ne laisserait pas impunis les auteurs de ces affiches ; et le malheureux s'en va dans ces repaires faire des applications de « Décongestif » qui le laissent mourir à petit feu.

« Il est navrant de voir combien, en face de ce péril social, les pouvoirs publics opposent une inertie coupable et dédaignent de s'en préoccuper. Quand donc comprendront-ils le danger que toutes ces académies puissamment riches font courir à la santé publique. La France se dépeuple, entendons-nous dire de tous côtés. Et, pour tâcher d'enrayer cette décroissance de la population, de savants hygiénistes, les accoucheurs les plus

fameux, s'ingénient à conserver par tous les moyens les êtres débiles qui encombrant les maternités. Ne serait-il pas aussi utile de préserver le public coûte que coûte, et de l'empêcher de gré ou de force, quand il est en imminence de tuberculose, de courir chercher les soins dérisoires que procurent ces instituts ! »

Mais ceux dont nous venons de parler sont les écueurs de haute volée; passons maintenant à ceux qui, portant moins haut leur ambition, se contentent de chercher, dans les à-côtés de la médecine, dans les chemins de traverse, pourrions-nous dire, les avantages qu'ils ne sauraient trouver sur la large voie directe du devoir professionnel. Lorsqu'un médecin, ne pouvant trouver dans la pratique de son art des ressources proportionnées à ses besoins, exerce concurremment un commerce honorable, il n'y a là, au fond, rien de répréhensible, et il faut incriminer seulement la dureté des temps; c'est ainsi que l'on voit un certain nombre de praticiens, possédant des terres, offrir les produits de leurs cultures dans la presse médicale: il existe même, à Paimpol, un docteur armateur, qui arme pour Islande plusieurs goélettes. Il ne peut y avoir là aucune confusion, et il existe en lui deux hommes: le médecin d'une part, et le commerçant. Mais où le cas change complètement, c'est lorsque le commerce exercé touche de près à la profession médicale, et où le docteur trafique en quelque sorte de l'influence morale que lui confère son titre; et encore y a-t-il lieu de faire ici une différence capitale entre les entreprises qui produisent

au grand jour un produit nécessaire approuvé par la Science moderne (comme par exemple les fabriques de vaccin) parfaitement recommandables, et celles qui, au contraire, proposent sans contrôle aux particuliers, et sous un nom d'emprunt, un produit inconnu (1).

Le Dr Saint-Aurens cite des exemples absolument caractéristiques de ces médications mystérieuses ; nous-même en avons cité quelques-uns. Remarquons en passant que, malgré la loi du 21 germinal an XI, qui interdit de façon formelle toute distribution, vente, annonce et affiche imprimée de remèdes secrets, tous ces commerçants peu scrupuleux sont encouragés par une incompréhensible impunité.

Nous sommes amené, continuant la revue des bénéfices illicites de la profession médicale, à parler du compérage pharmaceutique simple (nous ne dirons pas courant, loin de nous cette idée), qui, moins grave à beaucoup près que les délits précédemment étudiés, porte néanmoins une grave atteinte aussi bien au client qu'au bon renom de la profession.

Là, point de ces phrases pompeuses, de ces annonces sensationnelles comme en emploient les baladins que nous avons précédemment passés en revue : non, rien de tout cela ; une simple entente avec le pharmacien, un contrat par lequel le médecin fera réaliser à celui-ci de beaux bénéfices, sur lesquels, bien entendu, il touchera une juste commission. Tous deux s'entendent (qu'on nous

1. A ceux-là s'applique la phrase de Goldast de Heiminsfeld : « Vendre plutôt que soigner, voilà la médecine, ce n'est plus qu'un commerce. » *Le Mal qu'on a dit des Médecins*, 1^{re} série, p. 211.

passé l'expression vulgaire, mais si juste) comme larrons en foire. Le praticien qui prescrit des médicaments en abondance peut fort bien, il est vrai, ne nuire en rien à la santé du malade, si ces médicaments sont indiqués ; le client lui-même s'en montre enchanté le plus souvent, car c'est en général une de ses manies. Il n'est pas moins vrai que le docteur qui accepte ces compromissions faillit à ses devoirs, car il doit interroger uniquement sa conscience dans ses prescriptions, toute considération étrangère devant être hautement rejetée par tout honnête praticien.

Voyez plutôt comment s'expriment, sur ce point, M. les D^r Le Gendre et Lepage : « Du pharmacien vous n'accepterez qu'une chose, c'est une réduction plus ou moins forte sur les médicaments qu'il vous fournit pour votre usage personnel ou pour celui de votre famille directe. Payez donc vos médicaments : si le pharmacien vous offre une concession sur les prix habituels, s'il vous les offre même au prix de revient, acceptez, mais exigez qu'ils ne vous soient pas fournis gratuitement. En agissant ainsi, vous conserverez une pleine et entière liberté d'action pour apprécier la manière dont seront exécutées vos ordonnances. De votre côté, vous ne donnerez vos soins gratuitement ni au pharmacien, ni à sa famille ; vous leur ferez par exemple une réduction de moitié sur vos honoraires habituels. Il faut faire de moins en moins de médecine gratuite, il faut habituer tout le monde à payer le médecin (1). »

1. *Le Médecin dans la Société contemporaine*, Le Gendre et Lepage, p. 77.

Il existe également de nombreuses spécialités pharmaceutiques qui offrent comme une redevance toute naturelle une remise assez forte au médecin qui les prescrit : Nous recueillons dans le *Bulletin de l'Association générale des pharmaciens de France* le post-scriptum d'une lettre-circulaire adressée à un médecin de province par un fabricant de spécialités pharmaceutiques :

« Il m'arrive fréquemment que des malades me demandent de leur indiquer un médecin de leur région qui pourrait leur appliquer mon traitement par la B... Je ne veux pas les adresser au hasard de l'annuaire, et je désire que le confrère désigné par moi partage au moins mes idées. Je vous prie donc de m'écrire, après avoir lu ma brochure, si vous m'autorisez à vous adresser les tuberculeux de votre région.

« Le prix de la boîte de 10 ampoules de B... n°0, 1 ou 2 est de 50 francs pour environ un mois de traitement. La remise habituelle de 25 % que les spécialistes font généralement aux pharmaciens devant être équitablement réservée aux médecins, ceux-ci devront adresser un mandat de 37 fr. 50 au docteur X... rue X..., pour recevoir franco une boîte d'ampoules. Si le client fait directement la commande, il devra envoyer 50 francs à la même adresse et il sera directement retourné un mandat de 12 fr. 50 au médecin traitant. »

Signé : Dr X...

Évidemment c'est bien là du compérage ; mais il est présenté sous une forme qui peut le faire accepter inconsciemment à des praticiens honnêtes, mais ne

réfléchissant pas assez aux conséquences de leurs actes.

Avant d'abandonner cette question, citons encore un passage, recueilli dans un autre journal pharmaceutique (1) :

« Tel médecin se demande s'il fait du compéragé en acceptant un vin délicieux, mais néfaste pour un estomac, ou de somptueux albums pour sa salle d'attente. Je crois bien qu'il en fait du compéragé, car s'il ordonne du vin fameux, il ne doit pas avoir la conscience tranquille et, s'il n'en ordonne pas, il a accepté un cadeau auquel il n'avait pas droit, puisqu'il ne donnait rien en retour.

« Un autre médecin a hérité de 50 actions des Eaux de X... Il prescrit ces eaux de préférence et envoie ses malades faire une saison à la station où se trouvent leurs sources. Est-il compère ? Je vous crois. Il est bien probable, en effet, qu'il enverrait moins de clients et qu'il ferait boire moins d'eau s'il n'y était intéressé. »

A notre avis, il n'y a rien d'absolu, et nous croyons que le médecin peut accepter sans scrupule les menues babioles qui lui sont offertes par des maisons honorables : cela peut lui remettre en mémoire des produits d'ailleurs recommandables, mais ne peut guère influencer un praticien conscient de ses devoirs. La question n'est plus du tout la même que lorsqu'il s'agissait, comme plus haut, d'un tant pour cent sur les bénéfices réalisés, car alors il y avait un intérêt à employer les produits, tandis que là, il s'agit d'une simple réclame,

1. *L'Évolution pharmaceutique*, avril 1903.

comportant, pour le producteur, tous les aléas d'une semblable opération. Nous nous résumerons donc en disant qu'il y a compérage chaque fois que le praticien prescrit un produit dans le but d'en retirer un bénéfice direct ou indirect, proportionnel au nombre des prescriptions.

Enfin il est un cas où le compérage ne peut exister en fait, mais se trouve absolument réalisé dans ses effets : c'est celui du médecin pharmacien. Qu'un médecin de campagne exerce la pharmacie, sans officine, délivrant simplement les médicaments aux clients qu'il soigne, quand il n'existe pas de pharmacie dans la commune : rien ne nous paraît plus légitime, bien qu'il n'ait pas le diplôme de pharmacien ; il n'en tire certes pas le plus souvent un grand bénéfice, et ce même commerce, d'ailleurs commandé par la nécessité, est plutôt humanitaire que lucratif (sauf exceptions, bien entendu). Mais il est fâcheux que la loi Chevandier n'ait pas interdit l'exercice simultané de la médecine et de la pharmacie par les praticiens investis des deux diplômes. Si ceux-ci adoptent une des deux professions, c'est en somme une garantie scientifique de plus, quoiqu'il y ait dans l'exercice de l'une et de l'autre une très grande inégalité : il serait en effet fort difficile de faire de la pharmacie, sans officine, à celui qui aurait opté pour la médecine ; mais il serait aussi très difficile au pharmacien-docteur en médecine de ne pas donner de consultations, même sans cabinet.

Ceux qui exercent simultanément dans ces conditions deviennent les parasites de l'une et de l'autre profes-

sion, quoique chacune s'efforce de les repousser. De plus, le client n'a plus aucune garantie au point de vue pécuniaire, car à moins d'une honnêteté extrêmement scrupuleuse, il est bien difficile à celui qui exerce dans ces conditions de se dédoubler pour séparer le devoir du médecin de l'intérêt du pharmacien.

Encore si le praticien mixte possédait un cabinet distant de son officine (celle-ci étant tenue par un gérant), et faisait payer ses consultations au tarif courant, tout pourrait encore aller pour le mieux : mais le plus souvent la consultation est gratuite et se passe dans l'arrière-boutique ; il est bien évident que ce n'est pas dans un simple but d'humanité, que le pharmacien qui fit des études médicales les fit le plus souvent dans ce but spécial d'officine mixte, et que la note des médicaments le dédommage largement du temps employé par la consultation. Mais le peuple, où ces genres d'entreprises recrutent leur principale clientèle, ne comprendra jamais une chose aussi simple : il préfère porter son argent dans une maison où on lui donne en échange une quantité équivalente (?) de marchandises, que dans une autre où on lui remettra un simple papier.

Continuant à examiner les cas où le médecin oublie qu'il exerce une profession libérale, et cherche à spéculer sur l'autorité que lui donne son titre, nous citerons tous ceux qui consentent à couvrir de louanges, en des articles ou des comptes rendus bien payés, les produits énoncés plus haut. Ceux-là ne sont pas des charlatans eux-mêmes, mais acceptent de faire la parade et de battre le tambour : nous ne croyons pas que

ce soit beaucoup plus honorable. — D'autres encore font suivre à des pensionnaires en des hôtels aussi pompeux d'apparence qu'incommodes en réalité des traitements ou des régimes fantaisistes, et combien coûteux !

Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir trop insisté sur toutes ces misères, et de n'avoir point laissé dans l'ombre toutes les plaies de notre profession ! Mais nous prétendons que c'est un devoir, pour tout groupement, de mettre à l'index, de placer lui-même au pilori ceux qu'il juge comme indignes ; si le corps médical démasque, rejette de son sein les ennemis intérieurs qui tentent de le déshonorer, il aura déjà fait un grand pas dans la reconquête de l'estime publique.

Terminons enfin ce long chapitre en notant le rôle joué par certains praticiens auxquels la société, sans doute, n'a rien à reprocher, mais qui néanmoins jettent le discrédit sur la corporation, nous voulons parler des médecins rabaisiens.

Pour ceux-là, ne soyons point trop sévères ; sans doute ils font preuve de mauvaise confraternité en glanant, dans les clientèles des collègues, les malades que guide l'avarice⁽¹⁾. Mais ils en sont souvent les premières

1. «... Je puis te donner tout de suite quelques clients dont tu me parais avoir passablement besoin, si j'en juge au luisant de ton chapeau et de ton habit noir. Dam ! je ne t'adresse pas à des millionnaires, mais à des malades à cinquante centimes la visite. Dans notre système, vois-tu, il ne faut rien refuser, même les visites à vingt-cinq centimes ; ce n'est pas cher, sans doute, mais on se rattrape sur la quantité. » *Paris-Médecin*, 1854.

victimes, obligés, pour un prix équivalent, de faire le double de visites, et le plus souvent, diminuant la considération qui leur est accordée d'autant plus qu'ils ont diminué les prix couramment admis.

Il est d'ailleurs des malheureux médecins qui n'ont été amenés à ces pratiques que par la difficulté actuelle de la vie, et l'encombrement toujours plus grand de la profession médicale. Nous connaissons le cas d'un malheureux confrère qui, de l'aube au crépuscule, et souvent plus tard, parcourt à pied les quartiers ouvriers d'une grande ville, pour faire des visites à 0 fr. 50 et 1 franc : un pareil servage n'est-il pas aussi à plaindre qu'à blâmer.

Sans doute, hélas ! de tels faits rabaissent encore le degré d'estime que le public nous accorde encore ; mais ceux qui s'en rendent coupables ne sont-ils pas des malheureux dignes de pitié, qui, ayant embrassé la carrière médicale avec le désir d'y accomplir leur tâche noblement et sans défaillance, ont été peu à peu désabusés, puis meurtris, puis enfin, n'ayant point à leur disposition la fortune indispensable pour attendre des jours meilleurs, se sont trouvés finalement rejetés dans le grand tourbillon de la lutte pour la vie, véritables épaves, totalement incapables sans aide de remonter à la surface. Espérons qu'un jour ou l'autre la confraternité se manifestera sous une forme plus effective, pour permettre à ces malheureux de se ressaisir, et de reconquérir, sinon l'aisance, du moins la dignité.

Il est triste en effet de constater qu'aujourd'hui, quiconque désire se lancer dans la carrière médicale doit

tout d'abord avoir la fortune nécessaire pour lutter pendant plusieurs années, et attendre la clientèle. Tous les postes sont occupés, dans les villes comme dans les campagnes ; les vieux praticiens, qui jadis, après des années de fatigues perpétuelles, pouvaient du moins, au seuil de la vieillesse, prendre un repos durement gagné, ont vu peu à peu leur clientèle se désagréger, se partager entre les nouveaux arrivants, et ont dû renoncer à tout espoir de retraite ; il leur faudra, pour vivre, lutter jusqu'au bout avec le petit noyau de malades restés fidèles, jusqu'à ce que celui-ci les abandonne à son tour. Pendant ce temps, les jeunes confrères de la veille marquent le pas, vivant aussi, tant bien que mal, des soins qu'ils donnent à quelques familles, et ils n'ont pas pu encore se former une clientèle solide, que déjà des néophytes frais émoulus de la Faculté sont entrés dans la carrière... leurs aînés y étant encore. Nous verrons au chapitre VI de cet ouvrage s'il est possible d'apporter à cet encombrement un remède efficace.

Donc, pour ceux à qui leur situation de fortune ne permet pas d'attendre leur tour ou de figurer de suite, il n'y a plus rien à espérer. En effet, avec la mentalité spéciale du client, mieux vaut, parfois, une honnête fortune qu'une honnête science. Ils sont toujours vrais dans leur mordante ironie, ces vers, dus à Pierre de Villers, que cite le Dr Witkowski (1) :

1. *Le mal qu'on a dit des médecins* (2^e série, page 347).

« Qu'un médecin à pied visite ses malades,
Il souffre mille affronts ; il voit bols et pommades,
Drogues de charlatans aux meurtres aguerris,
Tuer impunément ceux qu'il aurait guéris.
Mais quand, un peu plus riche, à sa roulante chaise
Un cheval attelé le conduit plus à l'aise,
A ses prudents conseils on veut bien recourir
Et même, par ses mains, se résoudre à guérir.
Oh ! quand jusqu'au carrosse arrive sa science,
Combien, plus sûr encore de son expérience,
Plus sûr de sa sagesse et de sa probité,
Voit-on, du médecin, le nom accrédité ! »

Et cela malheureusement est trop vrai : Celui qui, plein de zèle, ayant une valeur scientifique incontestable, mais aussi dénué d'argent, survient dans une région trouvera rarement une occasion de faire connaître ses capacités, et, à moins d'un hasard qui les mette en lumière, subira le sort commun et sera rejeté dans la foule des déclassés. C'est parmi ceux-ci que le plus souvent se recrutent les annonceurs, les médecins d'assurances au rabais, et beaucoup des malheureux que nous avons passés en revue dans ce chapitre.

Tous hélas ! sont de redoutables adversaires de la profession médicale, quoique à des degrés différents ; et si beaucoup méritent d'être repoussés avec mépris hors de notre corporation, nous solliciterons cependant pour quelques-uns un peu de pitié et d'indulgence confraternelles.

Nous avons omis, avec intention, de parler ici du

tort causé au corps médical par les médecins militaires exerçant dans la clientèle civile. Nous savons qu'il en a existé quelques cas ; mais ceux où l'urgence ou des considérations d'humanité n'ont point été les causes déterminantes de cet exercice, sinon illégal, du moins illégitime, sont très rares. Ils ont été d'ailleurs sévèrement réprimés.

CHAPITRE III

LA MENTALITÉ DU CLIENT

§ I

LES PARTICULIERS

« Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, a dit La Bruyère, le médecin sera raillé et bien payé. » La première partie de cette assertion est toujours vraie : le malade ayant toujours tendance à regarder avec antipathie celui dont la vue seule lui rappelle sa douleur ; mais quant à la question du paiement, les choses ont bien changé depuis La Bruyère, et nous aurons occasion de voir ce qu'il faut en conclure. La mentalité du client, déjà dominée par cette antipathie instinctive, l'est encore par une autre principale cause de méfiance : l'homme ne peut concevoir que celui dont le métier est de guérir ne cherche pas à ce qu'il y ait le plus grand nombre de malades. Il lui semble donc impossible d'avoir confiance en un praticien dont les intérêts sont tout opposés des siens.

Mais en dehors de ces préjugés, qui sont chez le client les deux principales causes de la prévention qu'il éprouve contre son médecin, interviennent bien d'autres raisons, et nous pouvons dire que chacune des imperfections de l'humanité lui apporte de nouveaux griefs contre notre profession.

Nous essaierons donc de tenter un classement des différents préjugés antimédicaux que nourrit le monde, basé sur les passions qui leur ont donné naissance ; il y aura évidemment quelque chose d'artificiel dans cette classification, certaines de ces imperfections humaines étant purement instinctives.

N'est-ce pas tout d'abord à *l'orgueil* qu'il faut imputer la résistance que rencontre souvent le médecin à l'application du traitement prescrit. Chaque client, en effet, et surtout chaque cliente, professe sur la médecine des idées d'autant plus enracinées qu'elles manquent de tout fondement.

Le professeur Lasègue avait coutume de répéter à ses élèves de la Pitié l'apologue suivant, qui traduit parfaitement cet état d'esprit : « Tendez une corde au travers des boulevards quand la circulation y est le plus intense ; vous occasionnerez ainsi un rassemblement d'un millier de personnes. Prenez à part chacun de ces promeneurs et interrogez-le sur un point d'architecture, de musique, de navigation, d'art militaire : chacun se récriera qu'il ignore ces questions, et vous prendra pour un fou. Mais essayez de leur poser une question sur le traitement d'une maladie quelconque : vous aurez sans aucun doute mille réponses différentes, mais tran-

chant toutes la question avec une absolue certitude. »

Il est d'ailleurs une idée profondément ancrée dans l'esprit du peuple, c'est que : « Chacun se sent mieux que personne, et sait bien ce qu'il lui faut. » La preuve en est dans cette phrase qui accueille si souvent le praticien : « Docteur, je vous ai appelé pour que vous me donniez une purgation » (ou tout autre remède). Essayez donc de faire comprendre au malade que son cas ne comporte pas l'emploi du médicament qu'il réclame : il trouvera vingt raisons pour vous démontrer le contraire : « Madame Une Telle n'en a-t-elle pas usé avec succès ? N'est-ce pas vous-même qui le lui avez prescrit ? Et d'ailleurs le malade *sent* bien qu'il en a besoin. » Si le docteur cède à ces objurgations et que le mieux ne se fasse pas sentir, c'est à lui que l'on s'en prendra : « Pourquoi l'a-t-il toléré ? » Si au contraire il résiste, le client souvent passe outre, ou cherche un autre médecin qui consente à flatter ses manies.

Dans le même ordre d'idées, nous avons eu souvent l'occasion d'observer avec quelle méfiance un client, atteint d'une affection qui ne comporte pas de symptômes douloureux, accueille les conseils qui lui sont donnés par son docteur, ceux des profanes, bien entendu, étant toujours les bienvenus. Il croira plutôt que vous cherchez à augmenter ses inquiétudes afin d'en tirer profit. Hélas ! la maxime : *Nimum ne crede dolori* n'est point répandue dans le monde, et c'est peut-être une des principales causes de l'extension de la syphilis.

C'est ainsi que souvent le peuple, par ce qu'il s'imagine être « son bon sens » et qui n'est qu'un orgueil-

leux entêtement, refuse les bénéfices d'une science qu'il a méconnue.

Les travers que nous venons d'énumérer ne sont pas nouveaux, et ont même eu à certaines époques force de loi : « Suivant l'antique coutume des Égyptiens, dit Hector Boéthius, ils portaient leurs malades sur la place publique ou dans quelque rue fréquentée, pour que les passants donnassent leur avis, et conseillassent ce qu'ils avaient fait eux-mêmes pour se guérir de la même maladie, ou ce qu'ils savaient avoir été fait par d'autres. Il n'était pas permis de passer devant un malade sans rien dire (1). » Nous citerons encore comme exemples fameux de l'insubordination des malades, Molière et M^{me} de Sévigné. Notre grand comique répondait en effet à Louis XIV, un jour que le Roi s'enquérât des prescriptions de son médecin : « Sire, nous causons ensemble ; il m'ordonne des remèdes ; je ne les fais point et je guéris. » Molière, par malheur, mourut peut-être de cette insouciance.

M^{me} de Sévigné se montra, maintes fois, non moins irrespectueuse des ordonnances de la Faculté : « J'aime, écrivait-elle à M^{me} de Grignan, à les consulter pour me moquer d'eux : Peut-on voir rien de plus plaisant que cette diversité (de prescriptions). » Et dans une autre lettre : « J'ai vu les meilleurs ignorants d'ici, qui me conseillent de petits remèdes si différents pour mes mains, que pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun (2). »

1. *Le Mal qu'on a dit des Médecins*, 1^{re} série, p. 199.

2. Citations du D^r Witkowski.

C'est en effet un vaste sujet d'ironie, même pour les gens lettrés, et à plus forte raison pour le vulgaire, de constater la différence des médications dans des cas analogues. Comment pourraient-ils comprendre, par exemple, que la glace et l'eau bouillante peuvent produire des effets thérapeutiques analogues ? Mais pourquoi, (sinon toujours par le même inconscient orgueil), ne pas accepter la décision de ceux qui, par leurs travaux, ont appris à connaître ces questions ?

Le degré plus élevé d'instruction, à l'époque actuelle, a encore exalté cette tendance à la critique ; la publicité aussi des questions médicales, ou pseudo-médicales, y a beaucoup contribué. Un homme complètement simple, à moins d'obéir à d'autres influences, se laissera traiter docilement. Un demi-ignorant, au contraire, surtout si dans une quelconque *Chronique documentaire* il vient de puiser des arguments qu'il a cru comprendre, se croira à même de discuter à la fois le diagnostic et les prescriptions de son médecin. « Les sots, dit La Bruyère, lisent un livre et ne l'entendent point. Les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement. Les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier ; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair. »

C'est pour cette raison que le client n'admettra jamais que le praticien, dès la première inspection du malade, ne soit à même, non seulement d'instituer un traitement définitif, mais encore de discourir longuement sur son état. Devant un cas difficile et complexe, le médecin consciencieux qui avouera son incertitude, sera, par les

ignorants, traité d'ignorant lui-même. La faconde du charlatan l'en fera, au contraire, toujours sortir avec élégance. Le médecin sera aussi mal jugé lorsqu'il taira par humanité un diagnostic trop grave ; il est évident par exemple, que si le mot « cancer » n'a pas été prononcé, avant la mort du malade (ou avant, ce qui est fréquent, qu'on ait eu recours à un confrère), la famille apprenant tardivement ce diagnostic clamera partout notre incompétence. Aussi est-il plus conforme à la prudence, sinon à l'humanité, d'avertir toujours l'entourage direct du malade.

Pour terminer cette énumération des torts causés par cette présomption si répandue dans le monde, citons un déplorable exemple dont nous fûmes il y a peu de temps le témoin. Nous y verrons en plus ce goût de l'horreur, cette badauderie du sang, dont toutes les foules ont toujours donné le triste exemple :

Le 2 août dernier, aux régates de Paimpol, le canonier chargé de donner le signal des départs et de saluer les arrivées commit l'imprudence de recharger trop hâtivement sa pièce. La charge explosa et le malheureux, atteint à bout portant par les gaz enflammés, fut horriblement blessé à la tête, et eut l'avant-bras droit complètement déchiqueté. Aucun médecin n'étant présent, nous crûmes de notre devoir de nous occuper du malheureux blessé ; usant donc des moyens de fortune que nous pûmes trouver, nous commençâmes, ayant fait un garrot de l'aiguillette d'un gendarme, par arrêter l'hémorrhagie abondante qui s'était déclarée. Puis, ayant confié le malade aux quelques gendarmes présents,

nous nous éloignâmes quelques instants, pour laver nos mains ensanglantées et donner quelques instructions en vue du transport du blessé. Hélas ! quand nous revînmes accompagné d'un docteur appelé en toute hâte, nos gardiens, malgré tout leur bon vouloir, avaient été impuissants à maintenir la ruée de la foule ; des mouchoirs sales s'étaient étalés sur les plaies, et le malheureux, incapable de protester, subissait parmi des nuages de poussière la cruelle curiosité des instincts humains déchainés. Malgré les soins les plus clairvoyants et les plus dévoués, qui lui furent donnés à l'hôpital de Paimpol, malgré l'amputation opérée d'urgence, le canonier mourut deux jours après. Nous sommes persuadé que son décès est en grande partie imputable à la poussière soulevée par la foule, et aux attouchements qu'il dut subir pendant notre absence.

L'ingratitude du malade envers son médecin est une des caractéristiques de tout client en général : « Quelques services qu'il leur ait rendus, disent MM. les D^{rs} Le Gendre et Lepage, il ne doit pas s'attendre à une gratitude constante de leur part ; de longs succès dans une famille ne garantissent pas contre l'abandon au premier revers (1). » Mais si le docteur est appelé dans une maison où il n'est pas encore connu, pour une maladie incurable, il ne doit compter sur aucune bienveillance. Les rancœurs accumulées du malade se donnent libre carrière contre lui, et il n'en faut souvent pas davantage pour entraver les débuts du praticien

1. *Le médecin dans la société contemporaine* (page 15).

nouvel arrivant dans un pays. Le client, en effet, ne se rend nullement compte des difficultés que peut présenter sa cure; il peut, par son imprudence et son inobservation des conseils qui lui sont donnés, faire avorter tous les résultats du traitement : « Le Dr Jonson met trois choses matérielles en ce qui touche les maux du corps, à savoir : le médecin, la maladie et le malade. Il dit là-dessus que s'il y en a deux qui viennent à se joindre, alors la victime leur demeure, pour ce qu'Hercule lui-même ne peut rien contre deux. Si le médecin et le malade se mettent ensemble, la maladie s'en va et le malade guérit; comme au contraire, si le médecin et la maladie se rendent conformes, c'est-à-dire s'il advient que le médecin n'ordonne pas comme il faut, en tel cas, le malade est hors d'espérance de guérison; que si le malade et la maladie se liguent, alors, adieu le médecin, car il est mis hors de réputation (1). »

Périsaltus Faustinus exprime dans ces vers une opinion identique sur l'esprit du malade :

Fecerit et postquam quidquid jubet ipsa medendi

Norma, nisi valeat subitoque revixerit æger,

Murmurat insipiens vulgus, linguaque procaci

Eloquitur de te convitia talia jactans :

« Hei mihi quam stultum est medicorum credere nugis ! »

Quand le médecin a fait tout ce que lui ordonnaient les règles de son art, si le malade ne revient pas aussi-

1. BACON (extrait de *Le mal qu'on a dit des médecins*, 1^{re} série, page 208).

tôt à la vie et à la santé, voici que le vulgaire, dans sa sottise, se met à murmurer, à crier, à l'accabler d'injures : « Quelle folie de croire aux balivernes des médecins (1) ! »

D'ailleurs beaucoup de littérateurs qui ont attaqué la médecine, ne l'ont fait qu'à la suite du découragement qu'ils éprouvaient de ne pas être guéris d'une maladie chronique : Les exemples les plus connus de ces vindictifs écrivains sont : Épicure, Molière, Jean-Jacques Rousseau, qui ne pardonnèrent pas aux médecins leur impuissance à les soulager. Mais il faut aussi bien dire une chose, c'est que le plus souvent, quels que soient les soins qui auront été donnés au malade, quelle que soit l'issue de la maladie, l'indifférence et souvent l'ingratitude seront le seul fruit que recueillera le praticien. Le malade vient-il à succomber, on accusera tout bas ses soins d'y avoir beaucoup contribué ; vient-il, au contraire, à guérir : « Il aurait sans doute été délivré plus vite si le médecin ne s'en était pas mêlé ! » Ce qui n'empêche pas qu'aux premiers symptômes d'un malaise quelconque, il s'empressera d'envoyer chercher « son bon docteur »... ou un autre.

M. le Dr Witkowski, dans l'introduction de son ouvrage : *Le Mal qu'on a dit des Médecins*, rapporte cet apologue, qui exprime avec élégance notre pensée :

« Des Diafoirus, des Purgons,
« Sifflez, sifflez amis, la ridicule engeance

1. *Le Mal qu'on a dit des Médecins* (1^{re} série, p. 220).

« I n'est pas assez de lardons
« Pour châtier leur ignorance,
« Et Molière envers eux montra trop d'indulgence. »

Le teint frais et vermeil et l'estomac dispos,
Mon voisin répétait tous les malins propos
Dont on poursuit la gent hippocratique.

Mais, dans sa verve satirique,
Il sent les traits aigus d'une affreuse colique.
Aussitôt d'implorer le même médecin
Que tout à l'heure encor il traitait d'assassin.
« — Docteur, mon bon docteur, ah ! sauvez-moi la vie
« Tous mes biens sont à vous, je vous le certifie,
« Si pour un jour ou deux vous éloignez la mort. »

C'est au moment fatal que j'attends l'esprit fort (1).

Voici donc quelle est la reconnaissance sur laquelle on peut compter de la part du client ; parfois cette ingratitude est simplement instinctive, d'autres fois elle est accompagnée d'une bonne dose de *mauvaise foi*, et de non moins d'*avarice*. C'est ainsi que bien souvent le peu de succès d'un traitement *qui n'a pas été suivi*, est imputé au médecin. Et souvent aussi (surtout dans la clientèle de campagne) ces récriminations et ces plaintes sont destinées à lui faire comprendre que le client s'attend à une grande modération dans les honoraires.

Nous ne savons pas si la loi de Valentinius (qui sup-

1. Voir aussi, dans *Le Mal qu'on a dit des Médecins* (1^{re} série, p. 228), les aphorismes sur les honoraires des médecins.

putait, comme une chose fréquente, la reconnaissance du client, se manifestant spontanément, par une augmentation des honoraires) reposait sur une connaissance exacte du caractère du peuple romain à cette époque; mais nous nous permettrons d'en douter.

C'est aussi *l'avarice* qui pousse le client chez le pharmacien, plutôt que dans notre cabinet : là il est sûr qu'on lui délivrera en échange de son argent une bouteille ou une pommade quelconque, et il n'aura pas le crève-cœur de déboursier pour recevoir en échange quelques mots incompréhensibles pour lui. D'ailleurs le bel ordre et le nombre des bocaliers, l'odeur *sui generis* des drogues, la délicatesse des balances sous vitrine, tout cela l'impressionne et, étant plus à la portée de sa compréhension, excite naturellement son admiration.

Enfin, l'un des résultats de l'avarice qui n'est pas étranger à la crise médicale actuelle, c'est la facilité avec laquelle les clients aisés s'en allaient, vêtus pauvrement et l'allure misérable, encombrer les consultations gratuites et même les services des hôpitaux; de sages mesures sont heureusement en voie de faire disparaître ces abus, et de rendre aux seuls indigents le bénéfice de la gratuité des soins.

L'« *égoïsme* » du client se manifeste dans bien des occasions: Jamais, par exemple, un malade, atteint d'un bobo insignifiant, ne pourra admettre qu'un autre, fût-il moribond, reçoive avant lui la visite du médecin.

Son « *exigence* » n'est pas moins grande que son égoïsme, dont elle n'est d'ailleurs que la conséquence. Citons-en deux exemples personnels, observés au cours

de remplacements, dont nous garantissons l'authenticité. Dans le premier cas un malade nous fit appeler d'urgence, à neuf heures du soir, pour un cor au pied qui le faisait beaucoup souffrir : « Il craignait que cela n'indiquât qu'il était diabétique ! »

Le second cas est peut-être encore plus typique : C'est celui d'un boucher qui nous réveilla à quatre heures du matin, parce que l'un de ses garçons (cela prouvait du moins le bon cœur du patron !) s'était pincé le doigt en ouvrant la boutique, « et était devenu pâle comme la mort » ! Il nous fut impossible de reconnaître la moindre trace du traumatisme !

La sottise humaine est infinie, et comme « rien de ce qui est humain ne saurait nous être indifférent », nous allons passer rapidement en revue quelques-uns des cas où cette sottise se manifeste vis-à-vis du médecin. Nous avons vu par exemple et même à plusieurs reprises, des clients trop zélés appeler deux docteurs à l'insu l'un de l'autre, et observer scrupuleusement les deux traitements prescrits ; par quel hasard n'y eut-il pas d'intoxication ? Nous nous le demandons, et il est bien probable que, dans ce cas, les deux confrères n'eussent pas été sans être inquiétés, malgré leur parfaite bonne foi et la stupidité du malade. C'est dans ce cas, peut-être, si l'issue eût été fatale, qu'eût pu se justifier le vieux proverbe : « L'abondance des médecins l'a tué. »

L'une des erreurs qu'il est le plus difficile de vaincre, surtout dans les campagnes, est celle qui a trait à la suralimentation des nourrissons, qui cause tous les ans un si grand nombre d'entérites, à issue fatale.

Nous avons eu plusieurs fois, au cours de remplacements, l'occasion de constater à quel point cette erreur était enracinée chez les paysannes. Une femme par exemple nous amena un jour un de ces petits êtres dont l'abdomen dilaté par les soins maternels permettait à peine de distinguer des membres atrophiés et squelettiques ; nous apprîmes que l'enfant, âgé de sept mois, restant couché la journée presque entière, au lieu de prendre des tétées régulières, recevait le matin un litre de lait, muni d'une tétine, et attaché à portée de sa bouche. Il fut impossible de faire comprendre à la mère que la maladie de son enfant n'avait pas d'autre cause, et que, tant qu'elle agirait de la sorte, son état ne pourrait qu'empirer : à toutes nos objurgations elle ne sut que répéter : « Il faut bien qu'il s'arrange avec ça, puisque je suis occupée aux champs ; vous n'avez qu'à me donner une bouteille de chez le pharmacien pour le guérir. » Nous pensâmes que lui prescrire une potion quelconque serait l'encourager à continuer, sa conscience fort élastique se trouvant ainsi rassurée. D'un autre côté, elle ne voulait pas consentir à mettre le bébé à la diète, et nous préférâmes la renvoyer chez un confrère. Mais il est bien probable que cette femme s'étant obstinée, l'enfant dut payer de sa vie l'entêtement maternel.

Nous citerons encore un cas où se montre bien toute la sottise de certains clients et qui doit être encore relativement fréquent ; nous n'avons pu malheureusement en apprendre les détails précis et devons nous borner à relater le fait dans ses grandes lignes : Une malade fait appeler un docteur, en reçoit une ordonnance, la

fait exécuter; puis, se trouvant mieux, néglige de prendre les médicaments prescrits, et guérit spontanément. Peu après une voisine se trouvant souffrante à son tour, la première femme, avec toute l'autorité que donne la sottise, lui déclare: « C'est la même maladie dont j'étais atteinte; j'ai des remèdes pour cela que je vais vous donner. » La voisine, naturellement, s'en trouva fort mal, et les deux commères répètent en chœur, dans le quartier, que le D^r X... est un empoisonneur.

C'est la *routine* qui préside à la conservation des remèdes de bonnes femmes. Nous étudierons cette question dans ce chapitre, car il ne s'agit pas là, à proprement parler d'exercice illégal: la « bonne femme » fournit ses recettes gratuitement, et dans son entourage immédiat (1). Le plus souvent d'ailleurs il ne s'agit pas du tout de médications originales, mais bien de remèdes empruntés à une thérapeutique plus ou moins ancienne: ce sont simplement des prescriptions remontant parfois fort loin et qui se sont conservées pendant des générations. Nous ne nous attarderons point sur ce sujet, que M. le D^r Cabanès a traité (2), dans tous ses détails avec une incomparable compétence. Cependant il est un point sur lequel nous désirons insister un peu: les remè-

1. Nous avons vu plus haut le principal mobile de ces traitements: l'humanité entière s'imagine avoir des connaissances médicales, et veut les exercer.

2. *Remèdes d'autrefois* (Maloine, éditeur, 1905). *Remèdes de bonnes-femmes* (Maloine, éditeur, 1907).

des de bonnes femmes sont de tous les temps, et sont encore en faveur dans toutes les classes de la société.

Voyons d'abord quelques-uns des exemples que nous fournit la littérature, de ces médications bizarres. — Plutarque nous apprend tout d'abord que Caton « avait composé, à ce qu'il dit lui-même, un ouvrage de médecine pour traiter les malades de sa maison, et leur prescrire un régime convenable ;... il les nourrissait d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lièvre ; il trouvait cette nourriture légère (?), facile à digérer pour les gens faibles. » Caton surtout considérait le chou comme une véritable panacée, et ne dédaignait pas parfois les formules cabalistiques. — Bacon manifeste en ces termes une opinion peu flatteuse pour le corps médical... du xiv^e siècle : « Voilà pourquoi nous voyons des empiriques et des vieilles femmes réussir mieux dans les cures que les plus réputés médecins, par cela même qu'ils se sont attachés avec plus de scrupule et de fidélité à la composition de remèdes bien éprouvés. — Montaigne proclamait hautement sa préférence pour ces traitements de commère : « Il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employions les barbotages et les brevets : et, selon mon humeur, si j'avois à en accepter quelqu'une, j'accepterois plus volontiers cette médecine qu'aucune autre. » — M^{me} de Sévigné, enfin, nous montre que l'empirisme trouvait parfois des adeptes jusqu'au Louvre ; « M^{re} Fouquet, écrit-elle à M. de Pomponne, a donné un emplâtre à la Reine, qui l'a guérie de ses convulsions qui étaient, à proprement parler, des vapeurs... Les médecins, sans qui on avait

mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils pensaient et firent leur cour aux dépens de la vérité. »

Ces diverses citations, extraites de l'œuvre du Dr Witkowski, montrent que de tout temps les remèdes de bonnes-femmes eurent des adeptes fervents, même parmi les classes les plus aptes à en connaître la vanité.

Il est aujourd'hui un exemple frappant de la faveur où ils sont encore auprès de beaucoup de gens, même dans les classes riches : ce sont les *Petites Correspondances*, les *Glanes*, etc., des journaux illustrés, particulièrement des journaux de mode. Nous en citons ci-dessous quelques exemples :

3722. — A *Une Allemande*. Vous seriez bien aimable de donner l'adresse de la religieuse soignant la vue. Adresse au journal. Toujours seulette.

3762. — Faire du café avec du seigle, en boire trois fois par jour ; pour les enfants, on ajoute du lait, les vers aiment le lait.

3986. — *M. V. L.* à *Tatie*. Voulez-vous me faire connaître ce que vous pouvez savoir concernant le goitre. Mon adresse est au bureau. Je vous répondrai tout ce que je sais à ce sujet.

11.317. — Quelle Glaneuse pourrait me dire comment guérir une grosseur rouge et dure venue sur la phalange d'un doigt de pied ? La partie dure s'enlève bien après avoir été dans l'eau, mais le gonflement persiste, et elle se reforme vite, même avec les plus larges chaussures. C'est bien douloureux, qu'y faire ! Je serais reconnaissante à qui me répondrait ! Véga.

3761. — Pour se guérir de l'épilepsie, boire pendant un an, des décoctions de racines de bryone (ou vigne sauvage) dans lesquelles on met de l'huile de noix.

3852. — Si une des Glaneuses désire l'excellent régime contre entérite que *Flipotte* a eu l'obligeance de me donner, je suis à sa disposition pour le lui faire suivre. Jean-Jeanne.

11.323. — Une Glaneuse avait donné dans la *Glane* un remède contre les hémorroïdes. Une autre la remercie de ce remède qui est, paraît-il, excellent. Serait-il possible de me l'indiquer une seconde fois ? Je serais bien reconnaissante. De même pour le traitement de l'albuminurie par le gui de pommier, n° 3620 de la *Glane* du 5 septembre, mon adresse au journal. Tubéreuse.

3817. — *Colinette à Rose préférée*. Soyez assez aimable pour nous donner votre remède contre l'albuminurie (2932).

3799. — J'ai un garçonnet de 11 ans qui mange très bien, mais n'engraisse pas ; il a pour son âge des bras et des jambes d'une telle maigreur que c'est effrayant. Que faut-il faire pour cela ? Que pourrais-je lui donner pour le fortifier ? P. V.

3720. — *Aux aimables Glaneuses*. Laquelle de vous, mes charitables sœurs, voudra me donner un remède expérimenté contre des névralgies au dos et à la poitrine ? Je souffre beaucoup et ne trouve rien pour me soulager. Les bains de mer sont-ils bons en pareil cas ? Remercierai chaleureusement celles qui me donneront un remède expérimenté.

3755. — Voici le traitement contre l'albumine : Emplir deux assiettes rien que des feuilles du gui de pommier ; laver ces feuilles et les mettre infuser avec un litre de vin blanc, dans un vase clos, pendant quarante-huit heures ; prendre un verre à Bordeaux de cette infusion tous les matins, à jeun, et renouveler plusieurs fois de suite ; au bout du troisième litre, on doit ressentir le soulagement. Je n'ai pas employé moi-même ce traitement, mais je l'ai entendu vanter par plusieurs personnes, ce qui m'a encouragée à le faire connaître. J'espère qu'il sera utile aux personnes qui l'emploieront. Rose préférée.

3978. — *A Inconstante*. Voici un remède expérimenté pour les boutons dont vous parlez. Prenez une cuillerée à soupe de farine de seigle, versez dessus de l'huile de lin et tournez avec une cuiller en bois jusqu'à ce que vous obteniez une pommade pas trop fluide. Le soir avant de vous coucher, étendez la pommade sur le visage, avec le doigt, faites cela pendant quinze jours, cessez une semaine environ, puis recommencez ; faire attention au linge, cela fait de vilaines taches. Serais contente de connaître résultat. Voniquet Cholet.

4002. — Je serais très reconnaissante à la Glaneuse ayant indiqué, il y a longtemps, une potion à prendre pour aider au développement de la poitrine, si elle voulait redonner la recette à nouveau en disant si une personne ayant de l'entérite peut la prendre sans crainte. Remerciements. Lectrice de 7 années.

4016. — *Francessita à Fleur de Lys* (2668). Quand j'étais enfant, je me souviens qu'ayant souvent des vers, on me les fit passer, en me faisant boire du lait dans lequel on écrasait deux gousses d'ail, pour une tasse ; cela est un moyen très sûr ; je me fais un plaisir de vous le communiquer.

3759. — Est-il vrai que bander les varices les porte ailleurs ? M. V. L.

§ II

LES COLLECTIVITÉS

Le médecin, dans l'exercice journalier de sa profession, a encore à lutter contre d'autres adversaires, dont les intérêts sont opposés aux siens : nous voulons parler des différentes sociétés, compagnies, et en général des collectivités privées.

Tout d'abord le praticien aura très fréquemment la clientèle d'une Société de secours mutuels : cette Société, comme tout client, s'efforcera de lui payer les soins qu'il donne à ses membres, au plus bas prix possible. Les médecins ne pouvant lutter séparément ont dû, en formant eux-mêmes des groupements, instituer des tarifs qui, actuellement, sont presque partout en vigueur. Ce serait une manœuvre maladroite, et en même temps peu conforme aux lois de la bonne confraternité, de consentir des rabais sur ces tarifs. Les Sociétés de secours mutuels d'ailleurs causent fréquemment aux docteurs qui soignent leurs membres, plus d'un ennui. Ce sont d'abord souvent des écritures supplémentaires

(imprimés à remplir, livrets à signer, etc). De plus, ces groupements possèdent presque tous des listes de médicaments qui seuls peuvent être prescrits valablement; ces listes sont le plus souvent dressées par des personnes incompétentes, et certains médicaments de première utilité n'y sont parfois point mentionnés; ce qui oblige le praticien à obéir pour son traitement à une influence étrangère, et vient encore compliquer sa tâche. Enfin certaines Sociétés, encore imbuées des préjugés les plus arriérés, prétendent refuser à leurs membres les secours médicaux, en cas de « maladies dues à la débauche »; méconnaissant grossièrement la dignité du docteur, et le secret professionnel, elles voudraient ainsi faire de lui une sorte d'employé à leur solde. Nous ne voulons pas croire qu'aucun médecin ait jamais souscrit à de semblables conditions.

Enfin il est incontestable que, malgré tous les efforts qui ont été faits pour éviter ces abus, un grand nombre de membres des Sociétés de secours mutuels, à qui leur situation de fortune permettrait fort bien de figurer dans la clientèle payante, bénéficient en dehors de toute équité, des avantages du tarif ouvrier (1).

1. Nous relevons dans le *Concours médical* du 6 janvier 1907 une lettre du D^r Martinet dont nous citerons ci-dessous les phrases principales: «... Je propose notamment de laisser un *cinquième* des dépenses aux sociétaires (médicales et pharmaceutiques). Ce sera un frein, car les sociétaires sont insatiables, surtout pour avoir des médicaments, puisque ça ne coûte rien; les dépenses de ce genre pourraient être diminuées, dans leur totalité, d'un bon quart sur le chiffre habituel.

« Mais il faut joindre ceci: c'est que la Société devra nous payer

Le D^r Brouardel, sur ce sujet, s'exprime en ces termes (1) :

« Que les personnes peu fortunées se constituent en Société de secours mutuels, rien de mieux, c'est une œuvre de solidarité que l'on ne saurait trop encourager.

« Mais il existe des villes importantes, que je pourrais citer, où depuis la fondation d'une Société de ce genre, il n'y a plus de clients payants pour le médecin. Tout le monde, à commencer par le maire, les conseillers municipaux, le notaire, fait partie de la Société de secours mutuels. Le médecin est bien obligé, à moins de quitter le pays, de devenir le médecin de cette Société, et cependant, la rémunération qu'il reçoit est absolument dérisoire, puisque la moyenne de ses visites lui est payée 0 fr. 60.

« Dans ces cas, et ils sont nombreux, il y a un abus véritable ; une telle association n'est plus une Société de secours mutuels, mais bien une Société fondée pour l'exploitation du médecin. »

Mais c'est surtout vis-à-vis des Compagnies d'assurances que le médecin aura, à notre avis, à observer une prudente réserve. MM. les D^{rs} Le Gendre et Lepage tracent d'une façon trop magistrale le rôle du médecin vis-à-vis de ces collectivités pour que nous ayions rien

intégralement (puisque nous faisons prix de faveur). C'est à la Société de se faire payer du *cinquième* par le sociétaire qui serait rayé de la Société ; s'il ne payait pas dans un temps *donné* (plus ou moins long d'après l'importance de la somme due). »

1. *L'exercice de la médecine et le charlatanisme*, page 451.

à y ajouter (1). Nous nous contenterons de rapporter ici quelques exemples montrant à quel point le praticien doit se défier des Compagnies d'assurances.

Nous citerons d'abord deux lettres, qui montreront à quels tarifs dérisoires ces Compagnies prétendent payer le médecin. La première de ces lettres, publiée par le *Concours médical* du 6 janvier 1907, sous la rubrique : *Honoraires ou pourboires?* est ainsi conçue :

O..., le 11 décembre 1906.

Monsieur le Directeur de la Compagnie d'Assurances-Vie
l'X..., Paris.

Vous m'envoyez aujourd'hui une lettre de nomination comme « médecin de votre Compagnie » et vous m'informez que vous m'allouerez dix francs pour chaque rapport médical.

Ainsi, vous avez pu supposer que j'allais assumer la responsabilité de toutes les déclarations d'un rapport de ce genre ; me donner la peine d'écrire sous la dictée du candidat à l'assurance, comme un petit élève bien sage, tout ce que le dit candidat déclarera ; souvent, m'évertuer à lui faire comprendre ce que signifient les questions contenues dans vos imprimés ; le faire déshabiller, et uriner en ma présence (ainsi que vous le recommandez expressément), examiner soigneusement ses organes les plus intimes ; le palper dans tous les sens et sur toutes les faces ; ausculter, percuter tous ses viscères ; écrire des paragraphes entiers au sujet de chacun d'eux, et finalement risquer de

1. *Le médecin dans la société contemporaine*, pages 160 et suivantes.

perdre le candidat si mon rapport médical n'est pas favorable à son assurance; tout cela pour dix francs!

Mais vous-même, Monsieur le Directeur, accepteriez-vous de faire seulement la partie matérielle et peu ragoûtante de ce travail, pour ce tarif-là?

Et cependant, même sans parler de la question responsabilité, vous conviendrez qu'il faut au moins autant d'intelligence et de travail pour décrocher le diplôme de docteur en médecine que pour obtenir un portefeuille d'assurances. Cela est si vrai que, généralement, sauf les très honorables exceptions de ceux qui en font le véritable but de leurs études, il est notoire que les anciens collégiens qui n'ont pu arriver à être ni avocats, ni médecins, ni ingénieurs, ni magistrats, ni savants, ni commerçants, ni littérateurs, ni industriels, ni mécaniciens, etc., se sont réfugiés dans les assurances, où ils font d'ailleurs bonne figure.

D'ailleurs, vous savez tout cela si bien que, par une lettre que j'ai sous les yeux (elle date de 1903), votre Compagnie alloue vingt francs habituellement, prix du tarif Jeanne, pour un rapport médical assurance-vie. Ces vingt francs sont devenus dix francs en 1906, pourquoi? C'est là le pourboire d'un concierge qui fait des extras. Encore celui-ci a-t-il l'avantage de goûter aux reliefs du dîner qu'il a servi et de vider le fond des bouteilles de champagne.

Pas de reliefs pour le médecin au banquet des dividendes, le jour des assemblées d'actionnaires des Compagnies d'assurances. Il n'y tient pas d'ailleurs, mais au moins qu'on ne rogne pas sur ses honoraires légitimes pour s'offrir un plat de plus.

Et cependant, il est pour vous un auxiliaire précieux et indispensable, puisque, pour employer vos propres paroles, c'est

son avis qui vous guide dans vos décisions dont dépend la prospérité de votre Compagnie.

Vous voudrez donc bien prendre note, Monsieur le Directeur, que je fais partie de la cohorte, encore très nombreuse, Dieu merci ! de ceux qui n'acceptent pas de pourboire, même d'une Compagnie d'assurance. Veuillez agréer, etc.

D^r X...

La deuxième est adressée par le D^r Longbois, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Joigny à M. le D^r Jeanne, directeur gérant et rédacteur en chef du *Concours médical* (1) :

Monsieur et très honoré confrère,

Je refuse de m'engager envers les Compagnies d'assurances, quel que soit leur but, me réservant toujours de traiter avec elles comme avec un client riche, qui a recours à mes bons offices, et d'imposer mes conditions.

La Compagnie d'assurances « La New-York » sur la vie m'a adressé vendredi dernier, de Paris, sous la signature de son médecin-directeur, un dossier et une prière de vouloir bien établir un certificat médical le lendemain samedi. Il s'agissait d'une somme importante.

J'ai aussitôt informé la Compagnie que j'étais à sa disposition et que mes honoraires s'élèveraient à la somme de cinquante francs (je crois même que c'est celle fixée par vous dans le tarif).

Le lendemain matin, avant midi, j'ai reçu un télégramme de la Compagnie me disant : « Ne visitez pas X..., lettre suit » et,

1. *Concours médical* du 24 février 1907.

L'après-midi, non pas une lettre, mais la visite d'un des médecins de cette Compagnie, à Paris, qui venait me réclamer le dossier pour pouvoir procéder lui-même à l'examen du candidat. Tout en causant, il m'avoua que le chiffre que je réclamaïs n'était pas trop élevé à ses yeux, mais que sa Compagnie, trouvant des médecins à dix et à quinze francs pour faire cette besogne, avait préféré payer à un de ces médecins un voyage à 150 kilomètres de Paris, des frais de route, de séjour et des honoraires, plutôt que de créer un précédent en m'accordant le chiffre que justement je réclamaïs. Et il avait accepté.

Je lui fis observer qu'il y avait encore en ville une demi-douzaine de médecins et que, dans le nombre, la Compagnie aurait peut-être trouvé chaussure à son pied, il me déclara ingénument qu'on tenait absolument à moi ! Pour quinze francs, au choix, vraiment cela n'était pas cher !

Vous pouvez faire de cette lettre tel usage que bon vous semblera et la publier avec ma signature si vous jugez le cas intéressant.

Veillez agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments confraternels.

Dr LONGBOIS.

Joigny, le 10 février 1907.

Citons enfin, pour finir, un cas récent, montrant quelles sont les manœuvres auxquelles ne craignent pas de recourir certains assureurs : « Si le médecin marron n'existe pas, ont dit les assureurs, il nous faut l'inventer... » Certains assureurs, désirant jouer un fort vilain tour au Dr Coquatrix, dont les certificats pour les accidents du travail n'avaient pas l'heur de leur plaire, ima-

gînèrent de lui envoyer un agent provocateur. Ce fut un de leurs employés qui se rendit chez le médecin, affirmant avoir reçu un coup violent sur la jambe droite. Montrant une éraflure sur cette jambe, il se plaignit de ressentir à ce niveau une vive douleur. Notre confrère, sans défiance, fit ce que tout autre eût fait à sa place, il prescrivit huit jours de repos, l'application d'un liniment et relata les faits sans exagération dans un certificat. Notez bien qu'en fixant à huit jours la durée de l'incapacité probable, le D^r Coquatrix ne permettait pas au prétendu blessé de toucher le demi-salaire des quatre premiers jours d'incapacité ; ce qui aurait eu lieu si le prétendu médecin complaisant avait augmenté de deux jours le repos, selon lui, nécessaire au soi-disant blessé. Le jour même, l'agent provocateur était soumis à l'examen des D^{rs} N...et D... qui se faisant très confraternellement complices de cette besogne policière, constataient dans des certificats que le provocateur n'avait rien et qu'aucun repos ne lui était nécessaire.

Les assureurs s'appuyant sur ce fait intentèrent une action en police correctionnelle au D^r Coquatrix (1). »

Ces différents exemples confirment nettement l'opi-

nion que nous émettions au début. Les Compagnies d'assurances sont les adversaires du praticien, et celui-ci, tout en évitant autant que possible tout conflit, doit toujours être en garde contre leur malveillance ou leur cupidité.

1. *Réveil médical*, 15 août 1909.

CHAPITRE IV

L'EXERCICE ILLÉGAL DE LA PROFESSION MÉDICALE

Nous venons de voir au chapitre précédent quel attrait les discussions et les conseils médicaux exerçaient sur une grande partie de l'humanité. Nous allons étudier dans ce chapitre le cas de ceux qui exercent illégalement la médecine, non pas par manie, mais uniquement dans un but de lucre. Nous distinguerons d'abord deux grandes catégories, et nous rangerons dans la première les professions paramédicales, l'autre étant consacrée aux corps d'état à qui nulle étude connexe ne peut donner la moindre autorité.

De tout temps il y eut entre médecins et pharmaciens de nombreux sujets de discussions (1) ; et pourtant les

1. Voir, dans la *Chronique médicale* du 15 mai 1907, deux intéressants documents sur les « Querelles de chirurgiens et d'apothicaires ».

uns comme les autres auraient tout intérêt à vivre dans une parfaite entente. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, et souvent des susceptibilités exagérées, une sorte de défiance mutuelle sont venues créer des conflits.

Quel est le rôle du pharmacien ? Depuis l'époque déjà lointaine où il n'était encore que l'apothicaire, le pharmacien est devenu l'auxiliaire le plus précieux, le collaborateur du médecin, exerçant comme lui une profession libérale. Si dans l'exercice de cette profession, il est obligé, par la loi, de se conformer aux prescriptions médicales, il n'en est pas moins parfaitement indépendant et nous ne saurions trop blâmer les docteurs qui n'accordent point aux pharmaciens, dans leurs rapports journaliers, les égards auxquels ils ont droit.

Mais toute profession peut être exercée, suivant l'homme qui la pratique, de façon bien différente, et comme nous avons longuement donné de nombreux exemples de mauvais collègues, de même nous causerons ici des pharmaciens qui ne respectent pas, ainsi qu'ils le devraient, les droits du médecin.

Commençons tout d'abord par reconnaître que dans beaucoup de griefs reprochés aux pharmaciens, il faudrait surtout incriminer les habitudes de la clientèle ; nous avons vu en effet précédemment que le public avait tendance à franchir plus facilement le seuil d'une officine que celui d'un cabinet de consultation.

On sait aussi l'habitude prise dans les villes de transporter, de gré ou de force, tout passant blessé sur la voie publique, dans une pharmacie ; un hôpital fût-il

en face, la première station du blessé doit être l'officine du pharmacien !

Nous citerons ici, *in extenso*, un extrait du *Bulletin des Sciences pharmacologiques*, qui, sous une forme familière et humoristique, traduit fort bien cet état de choses :

« Lorsque le jeune apothicaire quitte les bancs en amphithéâtre de l'École de pharmacie et pénètre, nouvel officiant, dans le temple officinal qu'il a payé de ses deniers, son âme est belle. Aucune déception n'a encore marqué de son empreinte cruelle la noble vaillance qui l'anime. Il n'a qu'un but : montrer à l'univers (en l'espèce sa clientèle) comment il comprend son devoir.

La première cliente pénètre chez lui. Le sourire aux lèvres le néophyte s'avance :

— Vous désirez, madame ?

— Monsieur, depuis deux à trois jours je digère mal. Je voudrais, soit une potion, soit quelques cachets, soit toute autre chose, à votre avis, susceptible de m'enlever ce poids qui me pèse sur l'estomac...

— Madame, il serait simple de consulter votre médecin...

— Mais je ne suis pas *assez* malade, monsieur ! J'ai une indisposition et voilà tout...

— Une indisposition peut être le signe avertisseur d'une gastralgie, d'une dyspepsie, d'un état grave. Croyez-moi, voyez votre médecin.

— Si c'est tout ce que vous me conseillez, monsieur, je vous remercie : Au plaisir de vous revoir.

La cliente disparaît et ne revient plus. Ses doléances ont été écoutées par un autre confrère qui, plus au courant, lui a consenti quelques calmants, quitte à l'envoyer à son tour, mais à la visite suivante, chez le médecin. Cependant, comme il a accédé à son premier désir, la confiance de la malade lui est acquise, car « celui-là, au moins, a essayé de la guérir ».

La journée s'écoule pleine d'incidents de toute nature :

C'est un quidam qui a la diarrhée, qui souffre des dents, d'un lumbago, d'une névralgie, dont le bébé a avalé un noyau de cerise, dont la belle-mère a attrapé un torticolis, la femme un gros rhume et le beau-père une cuite!... Une coquette se précipite : « Monsieur, j'ai un cil dans l'œil! » — La cuisinière du voisin s'est coupé le doigt en troussant un poulet. — La femme de ménage a une écharde entrée dans l'ongle en frottant le parquet. — Le gosse de la concierge a une bosse au front, résultat d'une dégringolade trop brusque, effectuée à califourchon sur la rampe de l'escalier... et le chat de sa noble mère a reçu un coup-de-la-gueule-du-chien-de-la-locataire-du-cintième ! — « Un sale cabot, monsieur, qui a eu déjà deux fois la maladie! » — Le fils du boucher, dont les cheveux collés à la moelle de bœuf reluisent comme un verglas sous un soleil d'hiver, a reçu, de notre chère Vénus, un malencontreux coup de talon...il va même entrer dans des détails, quant tout à coup, tableau... rassemblement, rumeur ! Un sergot fait irruption : Le cycliste du *Petit Journal* a écrasé un mitron !...

Notre jeune potard est exsangue... Il murmure, tel un bréviaire, les incompatibilités de l'iode avec l'ammoniaque, du nitrate d'argent avec le chlorure de sodium ; les cent quarante et quelques moyens de doser l'urée dans les trois mille deux cents uréomètres connus... Il voit danser dans son cerveau les formules innombrables de toutes les synthèses... A peine, par un rapprochement incongru, la silhouette de la coquette lui a-t-elle fait songer aux goniomètres de Babinet et de Wollaston... Mais ce ne fut qu'un éclair!... et ce qui, hélas!... n'en fut pas un, c'est qu'après avoir envoyé en bloc tous ces malheureux au médecin, au dentiste, à l'oculiste, au vétérinaire et au diable, il a constaté avec effroi que sa caisse était vide!

Huit jours après, contraste : Il a, comme dit l'autre, changé son fusil d'épaule. Tout en restant prudent et discret, il a donné : Une potion calmante à la dame ; un odontalgique au supplicié de la troisième molaire ; un liniment au rhumatisant ; de l'antipyrine au névralgique. Il a décollé, tel un prestidigitateur, le cil de l'œil de la coquette ; fait un pansement à la cuisinière ; extirpé l'écharde du doigt de la femme de ménage ; soigné la bosse du garnement et caressé de sa main savante le chat de M^{me} Pipelet. Dans un flacon à belle étiquette, il a compté les capsules de santal (en songeant peut-être aux odalisques), et pour la grande joie du populo, il a couvert de dix mètres de bandes et d'un tas de coton, la tête du mitron endommagée par le cycliste du *Petit Journal*.

Que vouliez-vous qu'il fit contre tous?

Qu'il mourût!

Ou que Rothschild alors vint et le secourut (1). »

Ce tableau, sous sa forme plaisante et un peu exagérée, n'en est pas moins réel : les trois quarts, au moins. des visiteurs qui pénètrent dans une pharmacie, y viennent, non pour l'exécution d'une ordonnance, mais pour y demander un conseil. Nous avons vu précédemment quelle était une des raisons principales de cet état de choses ; mais il y en a d'autres : Le client ne trouve pas toujours le médecin chez lui ; et d'ailleurs il se trouve plus à l'aise avec le pharmacien qui ne lui fait point (et pour cause !) subir l'examen et l'interrogatoire auxquels il est soumis par le docteur. Toutes ces raisons imposent un certain degré de tolérance envers le pharmacien, obligé d'obéir dans une certaine mesure aux exigences du public. Mais on ne saurait tolérer qu'il provoque ces consultations, critique les ordonnances qui lui sont soumises, dans le but de placer un produit plus avantageux, et malheureusement ces cas ne sont pas rares. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'exercice illégal de la médecine par les pharmaciens a provoqué des mesures de répression : MM. Le Gendre et Lepage reproduisent dans leurs conférences de déontologie le curieux document dont nous citerons ci-dessous quelques extraits. C'est un édit du roi Henri II promulgué à Fontainebleau en juillet 1556 :

1. *Lettres de province* (extrait du *Bulletin des Sciences pharmacologiques*), par L.-G. Toraude.

Henry, par la grâce de Dieu, roy de France, à tous presens et avenir salut : Nous avôns été adverti qu'en nostre pays de Touraine se commettent ordinairement plusieurs abuz au faict de la médecine, par un grand et effréné nombre d'empiriques respandus ès villes bourgs et villages dudit pays, faisans profession de medecins, chirurgiens, barbiers et apothicaires, combien qu'ils n'aient esté approuvez en aucune université fameuse par les maistres et docteurs d'icelle, ny declarez capables d'aucunes des dites professions.

.. les apothicaires oublians que leur estat est de dispensez seulement les ordonnances des medecins, et à toutes adventures ordonnent eux-mêmes et dônent les medecines non cognoissans a quelles maladies sont bonnes ou mauvaises ; dont plusieurs périssent et decedent et les autres tombent en telle extrémité que purs estans au désespoir de leur santé malaisée pour cette occasion a restablir, recourant aux vrays medecins ne peuvent qu'à bien grand peine par voye et moyen de leur art estre remis ; chose de pernicieuse conséquence tant à la république que profession de ladite médecine.

Cet édit énonce des peines sévères contre les apothicaires qui l'enfreindraient.

La loi du 21 germinal an XI s'exprime aussi d'une façon fort explicite :

Article 32. — Les pharmaciens ne pourront livrer et débiter des préparations médicinales, ou drogues composées quelconques, que d'après la prescription qui en sera faite par des docteurs en médecine ou en chirurgie, ou par des officiers de santé, et sur leur signature...

Et pourtant, à cause surtout de l'état d'esprit du public sur lequel nous ne reviendrons plus, l'exercice illégal de la médecine par le pharmacien est assez fréquent pour que le D^r Saint-Aurens ait pu en réunir de nombreux cas (1). Nous en citerons nous-même un ou deux exemples :

En avril 1907 le D^r H. de Lesigny fut appelé successivement près de deux malades, et diagnostiqua une fièvre typhoïde à la période d'état; étonné de n'avoir pas été demandé plus tôt, il se renseigna, et apprit que l'un comme l'autre de ses deux malades étaient depuis quinze jours déjà soignés pour *anémie* par M. B..., pharmacien des environs, qui leur administrait un vin fortifiant.

Le même pharmacien soigna pendant six mois un malade atteint d'orchite tuberculeuse, à l'aide d'une pommade blanche de composition indéterminée. Le médecin consulté au bout de ce temps (*de la propre initiative du malade*) conseille vainement une intervention. Le malade s'entête, continue sa pommade, et s'aperçoit trop tard de son erreur : une castration double fut nécessaire. Le même malade s'était auparavant, fracturé l'avant-bras; une *masseuse* de Châtellerault, consultée, l'avait « soigné » sans réduire la fracture en dos de fourchette. Le résultat fut une localisation bacillaire au niveau du trait de fracture, à l'heure actuelle la conservation de son avant-bras est encore très problématique.

1. *Les charlatans de la médecine*, p. 119 et suivantes.

Nous connaissons enfin un exemple, suivi de mort, d'exercice illégal par le pharmacien. L'on voudra bien comprendre notre discrétion au sujet d'un cas aussi grave : Il s'agit d'un diabétique à qui un pharmacien, prescrivit et appliqua un large vésicatoire, alors que le malade avait déjà consulté son médecin, et apportait une ordonnance tout autre.

De même que nous l'avons vu faire par des charlatans diplômés, un certain nombre de pharmaciens pratiquent l'exercice illégal par l'annonce. Certains s'associent, nous l'avons vu, avec des docteurs de la catégorie précitée ; d'autres recourent à d'autres associations ou agissent seuls (1).

Nous avons pu nous-même recueillir quelques observations, que nous énoncerons ci-dessous sans plus de commentaires.

PLAIES VARIQUEUSES

ULCÈRES, ECZEMA MALADIES DE LA PEAU

Dartres, boutons, acné, herpès, démangeaisons, rougeurs, vices du sang, ulcères et plaies de mauvaise nature réputées incurables, sont rapidement et infailliblement guéries, même en travaillant par le nouveau

Traitement Végétal du Dr W

dont plus de 20.000 guérisons authentiques et radicales attestent la souveraine efficacité. Pour recevoir cette merveilleuse

méthode *gratise et franco*, il suffit d'écrire en indiquant exactement sa maladie, à M.A.P. Spécialiste, Rue de Bordeaux, qui répondra par retour du courrier.



Cas d'Ulçère Variqueux
guéri en 2 mois par le

Traitement du Dr W

DÉPÔT À PARIS : Ph^{ie} G

Rue

1. Voir l'ouvrage du Dr Saint-Aurens.

L'annonce ci-dessus attira d'abord notre attention. Cette guérison « *rapide et infailible des plaies de mauvaise nature réputées incurables* » nous parut du plus haut intérêt. Nous confiâmes donc nos doléances à l'adresse indiquée, et nous reçûmes peu après un opusculé explicatif dont nous citerons quelques passages. Voici par exemple un chapitre de cette brochure portant le titre de *Vices du sang* : Après y avoir énuméré les diathèses : « lymphatisme, scrofule, tuberculose, herpétisme, eczéma et dartres, syphilis, plaies dites incurables qu'on observe le plus fréquemment et qui ont été de la part du docteur W... l'objet d'une étude toute spéciale », *le spécialiste* en question conclut comme suit :

Nous n'avons pas à indiquer de traitement spécial pour chacune de ces maladies que nous venons de décrire. Ayant beaucoup d'analogie entre elles, souvent l'une engendrant l'autre, presque toujours, provoquant les diverses maladies de la peau, et ayant toutes comme point de départ un sang vicié qu'il faut purifier, le traitement sera le même que celui des maladies de la peau et de l'eczéma que nous traitons plus loin tout particulièrement, traitement que nos lecteurs trouveront à la page 24 de la brochure (Traitement n° 2).

Un traitement uniforme, convenant en même temps à la tuberculose, la syphilis, etc... Voilà qui n'est certes pas banal !

Voici enfin les conditions auxquelles sont vendus ces précieux médicaments, qui répondent à des indications si variées :

EXPÉDITIONS & PAIEMENT

*(Prière de bien spécifier si on désire le traitement
n° 1 ou bien le traitement n° 2.)*

Traitement complet n° 1. (Plaies variqueuses). **11 fr.**

Traitement complet n° 2. (Maladies de la peau). **11 »**

Ce traitement est composé : 1° du **Dépuratif végétal** ; 2° d'un **pot de pommade** ; 3° du flacon **extrait antiseptique Saint-Michel** pour faire l'eau antiseptique.

La pommade seule est vendue . **3 25** (poste).

Les six pots, pris à la fois . **18 »** (colis postal)

Le flacon extrait St-Michel est

vendu. **2 75** (poste)

Les 6 flacons, pris à la fois. . . **15 »** (colis postal)

Le flacon dépuratif seul est vendu **5 60** —

Les 6 flacons à la fois. . . . **28 »** —

Depuis de nombreuses années la plupart des feuilles quotidiennes portent chaque jour, à leur dernière page, l'annonce suivante :

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. V
8, place à G qui répondra gratis et
franco par courrier et enverra les indications demandées.

Nous écrivîmes afin de connaître ce moyen infaillible, et reçûmes peu après ce simple mot, admirable dans sa concision :

« Monsieur,

« Pour vous guérir radicalement et détruire le germe de votre maladie, il faut : 1/2 litre sirop dépuratif n° 1,
1 boîte poudre alcaline.

« 20 francs franco.

« Agréez, Monsieur, mes sincères salutations. »

Signé : *illisible.*

Nous croyons que le vœu du *Monsieur* ne doit pas être un vœu de pauvreté.

De la même officine émane l'annonce ci-dessous :

 **EN QUELQUES HEURES**
LES MALADIES CONTAGIEUSES
LES PLUS REBELLES DES VOIES URINAIRES
récentes ou anciennes, chroniques, accidentelles ou invétérées.
CHEZ L'HOMME comme chez la FEMME.
sont arrêtées et bientôt complètement guéries pour
toujours et sans retour possible par l'emploi d'un remède,
le seul n'ayant aucun inconvénient pour l'avenir. Pris
avant, il prévient de la contagion, pris immédiatement après, il
empêche toute maladie de se déclarer. Guérissant réellement
plus vite que tout autre à peu de frais, sans rien changer à ses
habitudes, sans privations ni régime ni perte de temps, il est
préférable par son action locale instantanée aux produits à base
de mercure, de roudion, cubèbe, copahu, santal et en général à tous
les remèdes absorbés sous forme de capsules, bonbons, pilules,
dragées, qui causent des renvois, diarrhées ou constipation,
enflamment l'estomac et communiquent une odeur révoltante. — Ce
remède sans rival est recommandé aux personnes ayant en vain
essayé tous les autres traitements. Expérimenté sur 50 per-
sonnes, hommes et femmes, sérieusement atteintes, 49 ont été
radicalement guéries. La Notice explicative, très intéressante et
instructive, accompagnant chaque boîte, est envoyée séparément
et gratuite sur demande affranchie. Envoi du remède par retour du
courrier, franco poste sans élimination apparente, contre mandat de
5 fr. à l'ordre du *Ph^m à (Lère)*. On envoie aussi
gratis et franco la Brochure sur les Maladies de la Peau en
général, des altérations, des impuretés et des Vices du Sang.

Voici enfin une dernière annonce émanant d'un pharmacien, dont le caractère particulier de gravité n'échappera à personne.

TROUBLES
MÉNSTRUELS (Si pour causes ignorées, arrêts
ou suppressions périodiques, vous
inquiétez, écr. à O. C. *ph^m*.)
17, r. *Paris, Rue Chat.*

Ayant procédé de même que précédemment, nous reçûmes tout aussi rapidement un prospectus imprimé commençant comme suit :

LABORATOIRE
DE
Recherches Scientifiques

17, Rue

PARIS

Téléphone

Madame,

La présente circulaire a pour but de vous faire connaître le seul moyen rationnel que la science moderne met à votre disposition pour rétablir le bon fonctionnement de vos époques menstruelles en cas de suppression ou de retard.

De plus, la même enveloppe contenait la lettre ci-incluse, dactylographiée, et ne portant aucune signature :

Madame,

Je reçois un si grand nombre de lettres de personnes se disant avoir été déçues par de soi-disant remèdes que des annonceurs leur avaient recommandés que je crois devoir vous donner des explications qui serviront, je l'espère, à vous convaincre de l'efficacité de ma découverte. Je sais que la plupart des ingrédients vendus dans le commerce sont tout à fait inefficaces, mais j'insiste sur ce fait que la préparation dont je vous ai parlé est au contraire d'une efficacité certaine et constante. Mon traitement s'applique en quelques minutes et je garantis positivement qu'il produit des résultats surprenants dans les cas même les plus difficiles. Une nuit suffit souvent pour donner des résultats parfaits. Si vous avez essayé quelques-unes de ces préparations annoncées dans les journaux, vous avez pu vous convaincre que

le moyen de supprimer tout retard n'est pas le secret de tout le monde.

Mais le fait que d'autres traitements peuvent faillir ne prouve pas que le mien soit susceptible de ne pas réussir. Le monde ne pouvait pas utiliser les ondes herziennes avant leur découverte et je crois avoir le droit de proclamer que j'ai découvert le seul et véritable remède contre les retards. Je ne cherche pas à tirer vanité de ma découverte et j'ajouterai même que je cherche moins à en tirer profit qu'à en faire bénéficier mes lectrices.

Accordez à mon traitement quelques minutes le soir avant de vous coucher ou quelques minutes le matin à votre lever et laissez ensuite à la nature le soin d'accomplir le reste.

Sous l'influence de mon traitement, les fonctions physiologiques s'accomplissent normalement et sans le moindre danger pour votre santé. Vous avez vu la liste des attestations que j'ai retirées au hasard de centaines d'autres que je reçois constamment et je suis prêt à payer dix mille et même vingt mille francs à quiconque prouverait que ces attestations ne sont pas véridiques. Puisque je reçois de semblables lettres sans les avoir sollicitées j'ai bien le droit de proclamer hautement que mon traitement est infailible. Vous seriez tout de suite convaincue si vous pouviez connaître quelques unes de mes clientes. Mais vous savez fort bien que pas unè ne voudrait que je cite son nom et je me garderai bien de le faire. Mais vous comprendrez d'autant mieux cette réserve que vous-même, quand vous m'annoncerez votre succès cela au cas où vous auriez recours à mes bons soins, vous ne consentiriez certainement pas à ce que je publie votre nom. Vous pouvez avoir sur ce point la plus entière confiance, la discrétion la plus absolue vous est assurée.

Quelles que soient la cause et la durée du retard qui vous in-

quiète, il est de la plus haute importance d'agir de suite, toute nouvelle attente ne pouvant que nuire à la rapidité facile du succès.

C'est pourquoi, nous croyons de notre devoir de vous envoyer de suite contre remboursement de Frs. 15,35 une boîte de capsules périodiques en quantité suffisante pour vous donner la plus entière satisfaction.

Ces capsules se prennent à raison de trois tous les matins à jeun et ne manger que deux heures après.

N'oubliez pas que ces capsules tout en étant d'une efficacité absolue sont aussi d'une innocuité parfaite, et ne peuvent en rien nuire à la santé ni à l'organisme, vous pouvez les prendre en toute confiance.

Vous n'aurez qu'à remettre l'argent au facteur qui vous donnera le paquet.

Vous voudrez bien nous tenir au courant du résultat dès qu'il se sera produit, c'est-à-dire dans 3 ou 4 jours.

Veuillez agréer, Madame, nos salutations empressées.

PR. LE DR.

(Pas de signature).

Détail particulier, et qui montre bien à quel point le pharmacien en question connaît le caractère délictueux de son acte.

Le prospectus précédemment cité porte un nom orthographié d'une façon absolument différente que celui de l'annonce, bien que de prononciation identique.

Les autres professions auxiliaires de la médecine fournissent un contingent beaucoup plus considérable encore à l'armée des empiriques : sages-femmes, herbo-

ristes, bandagistes, masseurs sont souvent loin d'être irréprochables à cet égard.

Il est bien entendu que nous ne faisons ici aucune généralité, et que nous ne parlons évidemment que des cas particuliers. Certaines sages-femmes entre autres ont fort souvent défrayé la chronique, mais le genre des opérations auxquelles elles se livrent n'a, dans ce cas, hâtons-nous de le proclamer, aucun rapport avec la profession médicale. Mais au point de vue de la santé et de la morale publiques, il n'en est pas de même, et nous ne pouvons que déplorer que des lois plus énergiques ne punissent pas d'une façon exemplaire toutes les provocations à l'avortement que contiennent, sous une forme à peine dissimulée, les annonces dont tant de sages-femmes encombrant les journaux. Nous pourrions en dire autant pour certaines annonces de *masseuses*, qui dissimulent parfois des établissements où une tout autre enseigne serait de mise (1).

Mais, en dehors de ces cas, le titre de *masseur*, en général, est un de ceux qui dissimulent le plus d'irréguliers et d'empiriques ; le diplôme de masseur voile à peine, dans les villes, les professions de magnétiseurs et de rebouteurs qui dans les campagnes s'exercent à peu près ouvertement sous leur nom véritable.

Il existe à Tours un monsieur P..., ancien coiffeur, nanti actuellement du titre de masseur, et dont les pratiques méritent d'être citées. Celui-ci par exemple, trouvant le massage peu efficace par lui-même, estime plus habile

1. SAINT-AURENS, page 170,

et surtout plus lucratif de l'accompagner de formules magiques et d'incantations. Le D^r Magnan nous racontait l'anecdote suivante: Un jour P... ayant reçu chez lui un malade atteint d'une maladie des fosses nasales, commença ses pratiques ordinaires, en opérant un massage du nez avec incantations et passes magnétiques; malheureusement le traitement resta sans effet! Le masseur crut plus prudent de ne pas insister, et renvoya son client chez le D^r Magnan (oto-rhino-laryngologiste), en faisant prier celui-ci « *de vouloir bien fixer un jour où ils pourraient avoir ensemble une consultation, et le plaisir de faire connaissance!* » Devant une aussi admirable inconscience, le D^r Magnan ne put contenir son hilarité, et pria le client de vouloir bien choisir entre P... et lui; et, le plus curieux peut-être, c'est que le client lâcha son magnétiseur, faisant enfin, quoique un peu tardivement, montre d'intelligence.

Un autre masseur tourangeau, Pe..., ne se mêle point de magie: son principal remède consiste en ventouses scarifiées; mais il en use... et en abuse. Moins modeste que son collègue précédemment cité, qui voulut bien vivre avec les docteurs sur un pied d'égalité, Pe... déclare à ses clients qu'il ne peut consentir à les soigner à moins du double des tarifs médicaux « car il guérit, *lui!* »

On ne peut, devant une telle présomption (un mot trivial, qui d'ordinaire s'applique aux fonds de pipe, serait plus de mise ici), que rappeler la description que fait La Bruyère du fameux charlatan Carro Carri: « Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne; quelques-uns se contentent d'un remerciement:

Carro Carri est si sûr de son remède, et de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, et de recevoir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux : il n'en est que plus digne de son application et de son remède. »

Un troisième masseur, D... (en même temps commerçant en vins), exerçant dans la même ville, s'est également spécialisé dans le magnétisme. Nous avons eu déjà à parler de lui dans notre second chapitre (page 31). Nous avons entendu citer le cas d'une malheureuse femme, atteinte d'un cancer de l'utérus ; le médecin traitant l'ayant abandonnée (nous n'avons pu savoir si le cancer était absolument inopérable, ou si la malade avait refusé l'intervention), une sage-femme se chargea d'abord de la soigner ; peu après celle-ci eut recours aux lumières de D... qu'elle appela en consultation. Et chaque jour (pendant un temps assez court, car le décès fut rapide), la malheureuse subit des injections d'« eau magnétisée ». D... fait ses visites en voiture, dans la ville et aux environs, et s'est amassé une jolie fortune.

Voilà quelles turpitudes le diplôme de masseur, toléré, sert à couvrir !

Les médecins ont aussi trouvé assez fréquemment des adversaires dans les ministres du culte (2). Que le prêtre de campagne visite les malades qui le demandent, aille verser des consolations aux croyants qui vont mou-

1. *Les Caractères* : « De quelques usages », § 67.

2. M. BROUARDEL, *L'exercice de la médecine et le charlatanisme* (page 502)

rir, nous ne pouvons y trouver d'inconvénient, si toutefois il ne fatigue pas le malade, et ne contrarie pas son traitement. Mais que le prêtre spéculant sur ses fonctions, comme nous avons vu les mauvais confrères spéculer sur leur titre, aille se proclamer à la fois médecin du corps et médecin des âmes ! cela, nous ne pouvons l'admettre ; il y eut cependant des exemples célèbres de cet exercice illégal pratiqué par les prêtres. Toute la région du Centre a entendu clamer la réputation du curé de P... (Deux-Sèvres) décédé depuis quelques années. De tous les départements limitrophes les clients affluaient vers sa cure, où il prescrivait des traitements le plus souvent composés de simples : les consultations étaient, paraît-il, gratuites ; mais il est bien probable que le digne homme acceptait néanmoins quelques compensations. Nous avons appris (sans pouvoir vérifier le fait), que la vieille servante du curé « qui connaissait tous ses secrets » aurait repris la suite de ses affaires.

Nous trouvons, dans la *Chronique Médicale* du 15 septembre 1909 un article fort intéressant sur ce sujet, signé de M. J. Avalon, interne à Versailles.

Il s'agit de recettes mises à la disposition des membres du Clergé, pour le soulagement des maux les plus divers. Nous devons à l'obligeance de M. le Dr Louis Dubreuil-Chambardel quelques documents inédits, du même genre, que nous citerons ci-dessous.

Nous reproduisons d'abord une fort ancienne formule contre la sciatique, qui fut trouvée dans les papiers d'un vieil empirique, dans une commune du départe-

ment d'Indre-et-Loire. Les caractères de l'écriture et du papier nous font supposer que ce document doit remonter au milieu du XVII^e siècle au moins ; la croix qui figure en haut nous permet de croire qu'il est dû à un prêtre.

Voici maintenant une brochure, intitulée :

MANUEL DE CHARITÉ

éditée à Tours en 1866, et qui comprend les recettes les plus étranges et les plus imprévues (1). Nous en extrayons les passages suivants :

RAGE

« On lit dans le journal *La France* n° 270, du dimanche 19 juin 1842, l'article suivant :

« Ce remède a été donné par le chevalier de Noiteaux, au château de Boudrol près Foix (Ariège), C'était jusque-là un secret de famille depuis plus de deux cents ans.

« A l'article de la mort, ce gentilhomme, qui avait fait serment de ne pas divulguer ce secret, demanda à son confesseur s'il devait tenir ce serment ou donner la recette. Le saint prêtre répondit que ce serment était immoral et qu'il était du devoir d'un chrétien de faire connaître un secret si important.

« De nombreuses formules furent immédiatement répandues ; en voici une, garantie authentique :

1. La couverture fort usagée de ce recueil nous permet de lire néanmoins qu'il sera offert gratis à « Messieurs les curés ruraux, aux sœurs... maîtres et maîtresses d'école de campagne... »

Remede pour La Suintique fort bon

Prene vne paux de Chamoir Et six onces
de poix noire qui ne soit pas Engressée
Et de trois sol de sine Jaune, Et de deux sol
de Theriebentine, Et Encore de deux sol
d'huyle de terebentine, Et d'un sol de
parasine, Mette toute ces drogue dans un
pot de terre, Et le faite chaufé sur de la
serise. Et quand il sera bien fondu
mette le tout sur la paux de chamoir
Et prene dun liard de fleur de soufre
pour poudrer le emplatre

Et vous l'apliquez vn peu plus haut
que l'anche. Il faut quil ne soit
pas froit, ni si chaud quil brule le
malade, qui doit estre couche et quil
demeure au lit neuf iour sans se
leuer

« *Recette.* — Prenez Rhue, Sauge, Marguerite sauvage, à haute tige, feuilles et fleurs de chacune, une pincée ; ajoutez racine d'Églantier, racine de Scorsonère, en égale portion ; hachez le tout bien menu, ajoutez cinq ou six gousses d'ail de la grosseur d'une noisette. Pilez les racines d'Églantier et la Sauge ; ces deux ingrédients étant assez pilés, mêlez et pilez dans le même mortier tout le reste, et ajoutez-y une pincée de gros sel, mêlez bien le tout ensemble et faites un marc de tout cela : Versez un demi-verre de vin blanc sur le marc qui sera de la grosseur d'un œuf de poule environ. Ayant bien mêlé le tout avec un pilon dans un mortier, passez par un linge et exprimez bien le jus ; il faudra le boire à jeun pendant neuf jours et ne rien prendre que trois heures après.

« Pour les animaux on met du lait au lieu de vin blanc.

« Il n'y a aucun exemple que ce remède ait jamais manqué son effet. »

CHUTE

(*Vin tonique et vulnéraire appelé ordinairement vin de chute, qui préserve de graves accidents*).

« Prenez une pinte de bon vin blanc, ajoutez-y une pleine main de fiente de poule, la plus nouvelle, la plus blanche et la plus pyramidale, avec une forte cuillerée de sel. Laissez infuser le tout dans un pot pendant vingt-quatre heures en remuant la mixtion deux ou trois fois ; après l'avoir laissée reposer pendant environ dix-huit heures, vous passerez ensuite ce remède au clair dans un linge. On en prend un verre à jeun et l'on ne mange que deux heures après. Il est indispensable de continuer ce remède jusqu'à ce que le vulnéraire soit consommé.

FAIBLESSE DE LA VUE, MÊME USÉE

Faire griller sur une chaufferette du *foie de bœuf* ; incliner la tête sur cette chaufferette, en ayant soin de retenir la fumée au moyen d'un mouchoir. Ces fumigations produisent un effet surprenant, car au bout de cinq ou six jours les douleurs se calment et une grande quantité d'eau rendue vous laisse l'usage de la vue.

FIÈVRE SCARLATINE

Mettez, dans une chopine d'eau tiède, deux grandes cuillerées à bouche de bonne eau-de-vie, une once de sucre blanc rapé et 12 gouttes d'esprit de sel marin. Un homme, soit une femme atteints de cette maladie prendront chaque jour cette dose.

Les enfants en boiront tant qu'ils pourront comme breuvage ordinaire et ne pas leur donner de lait, de crainte qu'il ne caille dans l'estomac...

PRÉSERVATIF CONTRE TOUTES SORTES DE FIÈVRES

Ouvrez une noix en deux et en ôtez tout ce qu'elle contient ; procurez-vous ensuite une grosse araignée vivante ; mettez-la dans la noix en rapportant les deux coquilles solidement liées avec un fil ; après cela, placez la noix dans un petit linge pour l'envelopper et que l'on coud ; attachez-y un galon ou ruban assez long que l'on passe dans le cou, pour que la noix repose toujours sur le creux de l'estomac, de manière qu'à fur et à mesure que l'araignée perd ses forces et la vie, la fièvre diminue et aussitôt que l'animal est mort, la fièvre cesse et ne revient plus.

Il nous est impossible de relater toutes les turpitudes que contient ce recueil ; et l'on se demande comment, avec de pareilles médications, certains empiriques et certains prêtres ont pu pratiquer impunément l'exercice illégal pendant de longues années, et conserver une clientèle fidèle.

Nous avons aussi sous les yeux la recette d'une pommade aux feuilles de buis contre les brûlures, trouvée dans un couvent en 1705. Malheureusement ce n'est qu'une copie, dont la forme, très modernisée, nuit beaucoup à l'intérêt que devait présenter le document original.

D'ailleurs ces citations nous éloignent un peu de la question qui nous occupe en ce moment, et où nous allons rentrer.

Dans la *Chronique Médicale* (n° du 15 juin 1908) nous relevons encore le cas d'un autre prêtre qui se donne pour « docteur en médecine » et « parent de Charcot ». « J'ai de bonnes raisons, déclare le correspondant de la *Chronique*, le D^r R. Moreau, pour croire qu'il n'en est rien, et qu'il exerce illégalement la médecine ; l'*Écho de Paris* aurait également publié sur son compte un article émettant la même erreur, et je me demande si ceci n'a pas été fait à l'instigation de ce prêtre. »

Il y a enfin, comme dans toutes les branches du charlatanisme, des membres du clergé qui s'associent à un pharmacien pour l'exploitation de la crédulité humaine, par un quelconque « merveilleux remède ». Nous ne voulons point parler ici des remèdes de l'abbé S..., tisane du curé de D..., etc... ; ces ecclésiastiques n'ayant

très certainement jamais existé que dans l'imagination du pharmacien fabriquant ces produits.

Mais voici un cas plus caractéristique : il s'agit d'un prêtre exerçant réellement les fonctions de curé, et qui ne croit pas néanmoins compromettre sa dignité dans l'annonce suivante :

Un Prêtre Charitable
offre de faire connaître gratuitement le moyen infallible de
guérir les maux d'estomac, ulcères, aigreurs, constipa-
tions, gastrites, gastralgies, vomissements, glaires,
certiges, gonflements. Ec. à M. P. curé de
V. par L. (Indre). 9372

Une lettre, aussitôt envoyée par nos soins, détaillait des symptômes précis de tabes, avec crises gastriques. Peu après la réponse suivante nous parvint :

Madame,

Tout d'abord surveillez votre alimentation. — Régime sévère le soir.

1° Ensuite prendre le spécifique Saint-Jean.

2° Éviter la constipation par des poudres laxatives, tel que Suiram.

Et vous aurez plein succès.

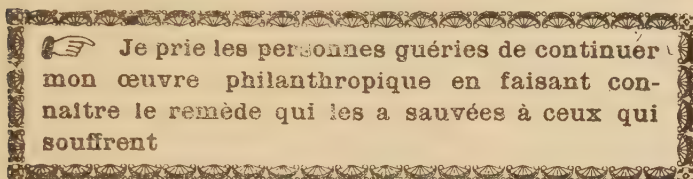
Brochure suit.

Signé : A. P...

Le même courrier en effet nous apportait une brochure publiée par un pharmacien de Rochefort, sous le titre de : *Médecine humanitaire*.

Après les phrases élogieuses que s'adresse toujours

à lui-même le producteur de ces sortes de médicaments, après les attestations ordinaires, ce prospectus indiquait les prix suivants, agrémentés de considérations dans le genre de celle-ci, reproduite en plusieurs langues :



PRIX DU SPÉCIFIQUE SAINT-JEAN

LE FLACON : 5 FR., FRANCO : 5 FR. 85

LES 6 FLACONS (pour une cure radicale) : 27 FR. 85

Poudre du Dr Suiram⁽¹⁾

PRIX DU FLACON EN FRANCE 2 fr 50. FRANCO : 2 fr. 75

Envoi franco contre mandat ou bon de poste

Les *Religieuses* des annonces semblent s'être spécialisées dans l'art délicat d'empêcher les enfants d'uriner au lit; spécialité anodine, et d'ailleurs, pour ces annonces, nous croyons aussi qu'elles sont pour la plupart fallacieuses.

Mais où la religieuse devient parfois une ennemie de la profession médicale, c'est lorsqu'elle exerce les fonctions de garde-malade. Donnant souvent, reconnaissons-le, à ceux qui lui sont confiés les soins les plus dévoués,

1. SUIRAM ? MARIUS !..

Nous nous permettons de trouver ce nom bien évocateur de « galéjades » !

elle a parfois une tendance marquée, si le médecin traitant ne lui plaît pas, à dénigrer auprès des clients toutes ses actions.

Combien de fois n'entend-on pas, dans le monde, une brave femme confier à une amie, au sujet de la mort d'un parent : « Le docteur le soignait pour telle maladie ; mais la religieuse qui le gardait a dit que ce n'était pas cela ! »

Mais l'exercice illégal de la médecine proprement dit, par les religieuses, n'est pas très fréquent, et je crois que, à ce sujet, les pharmaciens auraient beaucoup plus à se plaindre que nous.

Avant de nous occuper des somnambules, sorciers, rebouteurs, etc., nous croyons que c'est ici la place de parler des Saints Guérisseurs. Ceux-ci existent dans tous les pays, particulièrement dans ceux où la superstition religieuse est la plus enracinée chez le peuple ; mais nous nous occuperons plus spécialement ici des saints guérisseurs vénérés en Touraine. A proprement parler, cette question est un peu en dehors de l'exercice illégal, car le plus souvent les malades qui ont recours aux « voyages » suivant l'expression consacrée, ont recours en même temps, ou ont eu recours précédemment, à un docteur ; ce sont souvent des incurables. Mais il n'en est pas moins vrai que cette question des saints guérisseurs dépend assez étroitement de celle précédemment traitée, le clergé organisant ces pèlerinages collectifs, et en retirant des profits, et souvent un malade déjà fort souffrant a vu ses jours abrégés par les fatigues endurées, au cours d'un de ces voyages ou par

les pratiques mêmes auxquelles on le soumet. Écoutons plutôt l'avis du D^r Raphaël Kaufmann (1) :

« Lorsque l'enfant est très malade, on le voue au blanc, au bleu et au brun. La prise d'habit se fait en n'importe quelle saison et les plus mauvais temps, devant la statue du saint qu'on implore, que ce soit en plein air ou dans une chapelle. Quelle que soit la gravité de l'état du bébé, on le déshabille complètement, nu comme un ver, et on le revêt de son nouveau costume. On conçoit combien de pareils procédés peuvent être préjudiciables à l'enfant ! Il arrivera souvent que lorsqu'on le ramènera à la maison il sera au plus mal, et c'est alors seulement que l'on enverra chercher le médecin, dont les secours, à ce moment-là, seront peut-être impuissants. »

Cette dernière allégation de M. le D^r Kaufmann est un peu en désaccord avec l'opinion que nous émettions : Le plus souvent, nous semble-t-il, le voyage est décidé à l'insu du médecin, lorsque le traitement prescrit par celui-ci ne satisfait pas la famille. Mais souvent aussi, il est vrai, on procède tout autrement, surtout pour les enfants. Pour savoir de quel mal souffre le petit malade, les parents consultent, de vive voix ou par correspondance, une sorcière qui indique quel est le saint compétent dans la matière. Voici par exemple un cas précis : Une jeune femme de Vouvray ayant un bébé âgé de 3 mois, souffrant, alla trouver une sage-femme ;

1. *Pratiques et superstitions médicales en Poitou* (Thèse de doctorat en médecine, Paris, 1906).

celle-ci écrivit à une sorcière de Monnaie pour lui demander son avis. La commère répondit deux jours après que le petit était atteint de trois maladies : « Le mal de Saint-Gilles, le mal de Saint-Mamert et celui de Saint-Christophe. » L'enfant fit successivement les trois voyages.

Énumérons rapidement ici les localités où l'on invoque les saints guérisseurs régionaux avec le nom de ces saints et leurs attributions thérapeutiques.

Ballan : Sainte Rose de Lima. — *Mal de Sainte Rose (impetigo chez les enfants, ophtalmies).*

Chemillé-sur-Indrois : Saint Roch. — *Enfants débiles, convulsions.*

Beaumont : Village de Notre-Dame-du-Chêne. — *Enfants qui ne marchent pas.*

Aigues-Vives : Saint Gilles. — *Rage, convulsions.*

Vaujours (chapelle de la Forêt) : Saint Gerluchon. — *Pour avoir des enfants frisés.*

Yzeures : Sainte Anne. — *Pour obtenir un bon résultat de l'allaitement maternel (porter un ruban bleu pendant neuf jours.)*

Ciran-la-Latte : Sainte Apolline. — *Maux de dents.*

Montreuil : *id.* *id.*

Neuillé-Pont-Pierre : *id.* *id.*

Manthelan : Sainte Barbe. — *Protège des fièvres et empêche les oiseaux de manger les blés.*

Neuillé-Pont-Pierre : Sainte-Barbe. — *Protège des orages.*

Saint-Christophe : Saint Christophe (1). — *Allaitement au biberon.*

Varennnes : Saint Clair. — *Mal aux yeux.* (Premier dimanche de septembre. Très en renom auprès des habitants de Loches.)

Saint-Cyr-sur-Loire : Saint Cyr. — *Pour enlanguer les enfants (leur faire prendre le sein).*

Tours (chapelle de l'Hôpital Général!) : Saint Fausse (2). — *Donne la force aux enfants débiles.*

Saint-Christophe : Saint Gilles. — *Contre la peur.*

Bessé : *id.* *id.*

Parcay-Meslay : *id.* *Contre la peur et les convulsions.*

Chançay : *id.* *id.*

1. Les femmes viennent gratter le plâtre de la statue et en mêlent au lait de leurs enfants. De plus, les jeunes filles qui veulent se marier dans l'année, viennent piquer une épingle dans la jambe du saint. Des personnes ont la spécialité de faire le « voyage » contre rémunération. Il y a dans l'église de Saint-Christophe un écriteau portant cet avis : « Dans leur intérêt il est recommandé aux pèlerins de ne laisser de « voyage » à faire qu'à des personnes de confiance. »

2. Cette dévotion existe dans la chapelle de l'Hospice Général de Tours où, depuis le xvii^e siècle, se trouve le squelette du saint. Le corps retrouvé dans les catacombes reçut le nom de Faustin ; il fut apporté en Touraine à cette époque et on lui faisait faire le tour de la ville, lorsque les bœufs qui traînaient le chariot refusèrent d'avancer en passant devant l'Hospice. Le corps fut alors déposé dans la chapelle.

Depuis, la dévotion a pris une grande extension et on faisait chaque année, le dimanche d'après l'Ascension, un pèlerinage très suivi, qui a eu lieu jusque vers 1880. Le saint est invoqué sous le nom de saint Fausse, ou par dérivation sainte Force. Il est encore respecté dans la région de la Sarthe.

Monnaie: Saint-Jean. — *Impétigo du cuir chevelu.*

L'Hopitau (1) : *id.* *id.*

id. Saint Loup. — *Pour la peur.*

Ligueil : Saint Laurent. — *Brûlures (mal Saint-Laurent) (2).*

Prenilly : Saint Melaine. — *Empêche les enfants de baver.*

Nos-l'Abbé (près Preuilly) : Saint Maclou (3). — *Convulsions.*

Marçon (Sarthe) : Saint Mammès (4). — *Invoqué pour toutes les maladies du ventre.*

Saint-Pierre-de Chevillé (Sarthe) : Saint Mammès. — *Invoqué pour toutes les maladies du ventre.*

1. Ancienne commanderie entre Samblançay et Neuillé. On y fait le 24 juin un pèlerinage assez suivi, dont l'origine est très antique.

2. Nous n'avons pu savoir au juste quel était le mal Saint-Laurent : il s'agit, nous a-t-on dit, dans la région de « boutons jaunes que les enfants ont au visage ». Il s'agit sans doute d'acné ou d'impétigo ; ces boutons prennent dans le pays le nom de « feu sec ».

3. Il y a quelques années, deux hommes du Berry étaient encore venus de 60 kilomètres de distance pour faire un voyage, près de la statue du saint.

4. Les différentes effigies de ce saint sont assez curieuses.

Celle de l'église de Marçon le représente transpercé par un trident. La statue qui existe à Saint-Pierre-de-Chevillé date du ^{xv}^e siècle. Saint-Mammès y est représenté sous l'aspect d'un gentilhomme du temps de Louis XIII, avec moustache et royale. Son ventre est ouvert, et l'on voit ses entrailles qu'il soutient dans ses mains. Enfin celle de Troo représente le saint également éventré et portant ses intestins dans un plat.



Troo (Loire-et-Cher) : Saint Mammès. — *Invoqué pour toutes les maladies du ventre.*

On nous pardonnera, je l'espère, cette longue énumération (d'ailleurs encore fort incomplète), mais nous croyons qu'il était intéressant de montrer combien ces superstitions étaient encore vivaces dans beaucoup d'esprits. Elles sont d'ailleurs soigneusement entretenues par les intéressés ; les brochures, les médailles, vendues sous les auspices des membres du clergé, font une utile propagande, qui contribue à faire affluer les offrandes. Celles-ci, nous devons l'avouer, sont il est vrai souvent fort modestes. Nous devons à l'obligeance du D^r Louis Dubreuil-Chambardel de pouvoir reproduire ici quelques-unes de ces médailles. Tant qu'aux brochures chacune contient avec force détails la vie et les miracles de chaque saint. Mais nous n'y avons pas trouvé de passages assez intéressants pour mériter d'être cités.

Il nous faut enfin nous occuper de ceux qui, plus encore peut-être que tous les autres, entretiennent dans les campagnes et même dans les villes, les superstitions les plus étranges et la défiance envers la science officielle. Nous voulons parler des sorciers, voyants, somnambules, etc. Sans nous étendre encore ici sur les dangers que présentent les pratiques de ces personnages, qui, non seulement apportent des soins absolument dérisoires, mais souvent encore provoquent les plus graves complications, nous citerons simplement un certain nombre de cas que nous avons recueillis.

A Tours existe une dame L..., aujourd'hui fort âgée, et

à qui les larges bénéfices de sa carrière ont permis de se retirer après fortune faite. Elle exerce pourtant encore pour un certain nombre de ses clients, de la curieuse façon suivante : De temps en temps (en moyenne toutes les six semaines), M^{me} L... « ayant vu en songe » qu'une maladie menaçait les gens ou le bétail, leur envoie un petit paquet de drogues, destinées à la conjurer. Le client, si mauvais payeur lorsqu'il s'agit du médecin, envoie sans se faire prier le prix de ces herbages. D'ailleurs, M^{me} L... trouvait plus prudent de soigner les gens par l'intermédiaire du bétail. Elle persuadait à ses dupes que la plupart de leurs maladies venaient de leur contact journalier avec leurs animaux domestiques, et c'est à ceux-ci qu'elle faisait administrer ses remèdes.

Puisque nous sommes amené à signaler les ruses qu'emploient les empiriques pour éviter les rigueurs (?) de la loi, citons encore deux moyens ingénieux que nous avons vu employer. Le premier concerne un empirique aujourd'hui décédé, qui délivrait à ses clients des ordonnances prescrivant des simples, conçues dans la forme suivante : *Si c'était moi, je.....* et s'abstenait de signer.

Un autre, exerçant dans la région berrichonne, donne des consultations par correspondance, sur l'envoi d'une mèche de cheveux. Ces ordonnances, composées de drogues délivrables chez tous les herboristes, doivent néanmoins, dit-il, pour produire l'effet cherché, être recopiées par le malade, l'original ne devant être montré à personne.

La plupart des sorciers emploient les médications les

plus bizarres, destinées surtout à frapper l'imagination du malade.

Le nommé L. G..., et sa sœur à Ciran-la-Latte guérissent des brûlures, du venin et des entorses. Ils tiennent leur « secret » de leur mère, qui le tenait elle-même d'un oncle rebouteur. Pour les brûlures, d'après leur procédé, on fait placer le patient tout près d'un feu de fagots, et on fait des signes de croix en disant les paroles du *Magnificat*. Il faut encore, chaque matin et chaque soir, cracher sur le médius et faire le tour de la chambre trois fois pendant neuf jours, en répétant : « Endarte, tu t'en iras. »

M^{me} B..., à Tours, tient aussi son « pouvoir » de ses ascendants ; son traitement consiste à souffler sur la brûlure en forme de croix, à trois reprises, en disant : « Feu de Dieu, perds de ta couleur ! Feu de Dieu, perds de ta chaleur ! Et deviens aussi pâle que Judas lorsqu'il trahit Notre Seigneur. »

Un nommé B..., près de Tours guérit les entorses par une sorte de massage pratiqué avec les orteils.

A Rouziers le père H..., vieux berger guérisseur, exerce la spécialité de « jeux d'iau », c'est-à-dire qu'il reconnaît les maladies par l'examen de l'urine et découvre le *sort* qui a été jeté. Il révèle quel est le jeteur du sort, et indique le moyen de le conjurer.

Telles sont les pratiques, variant à l'infini, contre lesquelles le praticien doit lutter dans les campagnes, et il est fâcheux de constater que, encore aujourd'hui, le paysan préfère s'adresser à quelqu'un de ces bas charlatans qu'au médecin. Pour lui, d'abord, le docteur exer-

çant un métier, doit le pratiquer suivant une sorte de routine invariable ; tandis que le guérisseur, lui, est en quelque sorte un artiste, dans cette branche (1) : d'ailleurs, puisqu'il n'a pas fait d'études pour cela, il faut bien qu'il ait un secret ! Et c'est surtout ce mystère qui l'attire.

« Le médecin, on l'appelle parce que c'est inscrit sur sa porte, mais le rebouteur, c'est parce qu'on sait qu'il guérit : comment donc aurait-il de la réputation autrement, lui que rien ne signale à l'attention de ses concitoyens ? » Le médecin, quand un client va le voir, pose toutes sortes de questions (auxquelles d'ailleurs celui-ci répond généralement de mauvaise grâce !). Le sorcier, lui, ne demande rien ; dès l'entrée il vous dit ce que vous avez : on n'a qu'à écouter, et admirer. (Le guérisseur est le plus souvent, en effet, renseigné depuis longtemps par les commérages du village sur la santé de ses clients putatifs.)

Tels sont les motifs principaux qui font que le peuple des campagnes, pourtant si défiant, entretient de ses deniers un grand nombre d'inutiles, de malfaisants individus.

1. On voudra bien, je l'espère, excuser la note un peu légère de ce qui va suivre ; mais cela caractérise si bien l'esprit paysan, que nous ne pouvons résister au désir de la citer (sauf modifications des noms, bien entendu).

Nous demandions un jour à un vieux paysan tourangeau pourquoi sa confiance allait au rebouteur plutôt qu'au médecin. Il donna la raison qu'on vient de lire, et conclut avec gaillardise : « Pourquoi donc que la femme à Thomas fait son mari c... avec le fils Bernard ? C'est parce que Thomas, c'est son métier, et que l'autre est un amateur ! »

Nous allions oublier de citer l'un des corps d'état les plus coutumiers de l'exercice illégal de la médecine : nous voulons parler du maréchal-ferrant. Celui-ci en



VICTIMES DU SORT
SI VOUS VOULEZ
posséder les secrets d'amour, voir la déveine vous
quitter, gagner aux jeux, loteries, détruire ou jeter
un sort, écraser vos ennemis, avoir chance, riches-
ses, santé, beauté et bonheur. Ecrivez à Moorys's,
le sorcier des Roches Noires, 16, rue
Paris, qui envoie gratis son curieux petit livre



SCIENCE & MAGIE ☆
VOULEZ-VOUS ÊTRE AIMÉS
follement, passionnement.
Apprendre à préparer les poisons et les breuvages
trionphateurs de l'amour. Apprendre à jeter et à
conjuré les sorts envoûteurs. Obtenir les faveurs
que l'on désire. Découvrir les secrets les plus cachés.
Savoir tout ce qui se passe dans les maisons, chez
ses voisins. Acquérir beaucoup d'esprit, de mémoire
et de volonté. Donner le dégoût, des alcool et guérir
l'ivrognerie. Prendre à la main, lièvres, oiseaux et
poissons. Acquérir la beauté des formes et du visage.
Pouvoir guérir toutes les maladies par le geste
et la prière, etc., etc. — Lisez *Science et Magie*,
CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE
Ecr : Librairie G

effet, dans les villages, exerce constamment l'art vétérinaire, et, par dérivation, la médecine. L'art dentaire, particulièrement, est une de ses principales spécialités.

Les habitants des campagnes n'ont d'ailleurs pas le privilège de se laisser ainsi duper, et certains escrocs vont aussi, par la voie de l'annonce, chercher des victimes au loin, dans les villes comme dans les campagnes.

Nous reproduisons ci-dessous quelques-unes de ces annonces : en les lisant, on ne peut comprendre la naïveté des malheureux qui en sont les victimes (1)!

1. C'est évidemment faire beaucoup d'honneur à ces sortes de commerçants que de prendre en considération leurs jongleries, pour les combattre. Ce sont plutôt, il est vrai, des ennemis du client que du médecin!

Détail piquant, et qui montre bien à quel point, au fond, ces gens se sentent sûrs de l'impunité. L'un des « sorciers » dont il est question dans ces annonces,



MAGIE NOIRE et **SORCELLERIE** tous les secrets dévoilés. Pacte avec démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs. Dominations des volontés. Pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. Env. gratis. Ecr G rue Paris



INCROYABLE MAIS VRAI ! Voulez-Vous connaître votre avenir, combattre le mauvais sort, vaincre les méchants, gagner vos procès, toucher de gros héritages, avoir de belles moissons, **Reussir en tout.** N'envoyez pas d'argent, même pas un centime, écrivez ce nombre Astrologue **RAMUS, CROYEZ!!!** 11. RUE DE



REUSSIR vaincre la fatalité, vous venger des méchants, obtenir amour, fidélité, santé, bonheur, richesse, puissance, vie heureuse. *Notice gratis.* Ecrivez Sorcier A. J. Paris.

après avoir passé en police correctionnelle, et avoué que son eau miraculeuse était puisée au robinet de sa cuisine, continue néanmoins un commerce fructueux, aussi tranquillement qu'auparavant.

Avant de terminer ce long chapitre, nous désirons reproduire ici quelques extraits des plus typiques, tirés d'une brochure (1) assez récente, trouvée dans les papiers d'un sorcier de campagne ; ce petit livre, sans date ni nom d'éditeur, est intitulé :

1. Nous citons ici cet opuscule et non point au paragraphe de l'exercice illégal pratiqué par le clergé, car, malgré leur forme d'oraison, ces formules sont bien celles employées par les sorciers ; un prêtre au contraire ne voudrait pas paraître s'adresser à une superstition aussi primitive.

Le
Médecin des Pauvres

OU

RECUEIL DE PRIÈRES ET ORAISONS PRÉCIEUSES

contre le Mal de Dents
les Coupures, les Rhumatismes
les Fièvres, la Teigne
la Colique, les Brûlures
les Mauvais Esprits, etc.

Prière pour arrêter la rage de dents, pour guérir un mal de tête
ou un mal d'oreilles.

« Sainte Apolline la divine, assise au pied d'un arbre, sur une pierre de marbre. Jésus notre Sauveur, passant par là par bonheur lui dit : — Apolline, qui te chagrine ? — Je suis ici, maître divin, pour douleur et non pour chagrin : j'y suis pour mon chef, pour mon sang, et pour mon mal de dents. — Apolline, tu as la foi, par ma grâce retourne-toi, si c'est une goutte de sang, elle chéra ; si c'est un ver, il mourra. »

Récitez cinq *Pater* et cinq *Ave* en mémoire des cinq plaies de Notre Sauveur, faites à chaque fois avec le doigt un signe de croix sur la joue qui correspond au mal, ou sur l'endroit de la tête qui est affligé ; on fera de même pour l'oreille et l'on sera promptement soulagé.

Oraison pour guérir promptement la colique, la diarrhée,
constipation, point de côté et pleurésie.

Mettez le grand doigt de la main droite sur la douleur et dites :
Marie qui êtes Marie, ou colique passion, qui êtes Marie entre

mon foie et mon cœur, entre ma rate et mon poumon, arrête, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et dites trois *Pater* et trois *Ave*, et (nommez le nom de la personne) disant : Dieu t'a guéri, *Amen*.

Oraison pour le mal d'yeux.

Le bienheureux saint Jean s'en allait cheminant et méditant, trois vierges il vit qui lui passaient devant, que faites-vous céans pureté et lumière. — Nous guérissons de souffrir et de mal voir. — Vierges, guérissez l'œil ou les yeux de (on nomme la personne en lui soufflant dans l'œil) et l'on dit en faisant le signe de la croix : mal, orbit, dragon, taie, feu grégeois, ongle graine, pouron, araignée ou poussière, ongle ou paille de fer, Dieu te commande de n'avoir pas plus de puissance sur cet œil que les juifs après l'Ascension sur le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On fait un second signe de croix en soufflant de nouveau dans l'œil malade, et l'on dit : Dieu t'a guéri. Si le mal persiste, on fait une neuvaïne à l'intention des bienheureuses sainte Claire et sainte Luce.

Oraison à saint Antoine de Padoue, pour retrouver les pertes et autres besoins que nous avons chaque jour.

Père et patron, saint Antoine de Pade,
Qui vous invoque, au besoin vous évade,
Périls de mort et calamités,
De lèpre, fièvres et autres infirmités,
Remédie à mort subite et peste,
En terre et mer cesse foudre et tempête
Pour retrouver toutes choses perdues

Des bonnes causes sont pour vous défendues,
Et bien souvent, aux pauvres innocents
Faites gagner tout procès, vous contents,
Jeunes et vieux qui à vous recours,
A leurs besoins vous donnez tous secours,
Priez pour nous qu'en sortant de ce monde,
Sous le ciel en joie paix durable,
Toujours en repos délectable, Ainsi soit-il.

On trouve encore dans cette brochure une foule d'autres prières du même genre, par exemple :

« *Oraison contre toutes sortes de charmes, enchantements, sortilèges, visions, illusions, possessions, obsessions, empêchements, maléfices de mariage, et tout ce qui peut arriver par le maléfice des sorciers, ou par l'incursion des diables et aussi très profitable contre toutes sortes de malheur qui peut être donné vent aux chevaux, juments, bœufs, moutons, brebis, et autres espèces d'animaux.* »

Nous ne citerons point cette oraison, ni tant d'autres qui pourraient nous tenter pourtant.

Peut-être nous sommes-nous appesanti un peu trop longtemps sur toutes ces sornettes, mais il était intéressant de voir par quels moyens véritablement inouïs, par quels artifices grossiers toute une catégorie d'escrocs pouvait mettre en échec l'essor de la science, et entraver dans les campagnes la pénétration des saines doctrines médicales.

CHAPITRE V

LA LITTÉRATURE ET LA PRESSE ENNEMIES

Nous avons eu l'occasion de citer souvent les appréciations peu favorables émises de tout temps par les littérateurs sur le corps médical. L'œuvre de M. le Dr Witkowski nous a déjà fourni à ce sujet de nombreux exemples, et nous aurons encore sans doute l'occasion de lui faire quelques emprunts. Nous avons d'autre part signalé l'effet pernicieux que produisent ces écrits sur la mentalité du client.

Si autrefois, en effet, toutes les médisances et les calomnies écrites, ou représentées au théâtre, n'étaient connues que d'une petite élite de lettrés, qui pouvait encore parfois juger de la créance qu'il fallait leur accorder, aujourd'hui, grâce à l'instruction obligatoire, toutes les attaques que subit le corps médical pénètrent dans l'esprit des masses, où elles ont une fâcheuse répercussion. Pour beaucoup d'âmes simples, en effet, tout ce qui est imprimé prend une allure officielle et devient, comme on dit, « parole d'évangile ». Nous avons donc cru intéressant de faire une petite enquête près de

quelques-uns des membres les plus autorisés de la littérature et de la presse contemporaines (particulièrement auprès de ceux qui nous ont le moins ménagé leurs attaques), en leur demandant d'une façon sincère quelle était leur opinion sur la profession médicale et ses représentants.

Nous n'avons malheureusement pas recueilli à beaucoup près de cette enquête, les résultats que nous en attendions. La saison, avouons-le, était assez mal choisie, nous pensons que seuls les déplacements d'été ont empêché beaucoup de réponses de nous parvenir.

Nous devons cependant à la bienveillance de quelques personnages en vue des lettres ou des arts, de fort intéressantes réponses, et nous nous faisons un devoir de les en remercier ici.

Nous allons donc donner ci-dessous le résultat de cette correspondance.

Nous aurions été heureux de pouvoir publier ici l'opinion de M. Briex ; si en effet, dans les *Avariés*, la profession médicale apparaît revêtue de tout le prestige qui lui est dû, l'*Évasion*, par contre, a de quoi jeter sur notre corporation un certain discrédit ! — Malheureusement M. Eugène Briex n'a pu nous donner cette opinion qui nous eût été des plus précieuses.

Nous reçûmes de lui, en effet, à la date du 9 septembre, la lettre suivante :

Monsieur,

Pour répondre à la question que vous me faites l'honneur de m'adresser, il me faudrait beaucoup de temps, et je suis pris,

pour bien des jours par mes répétitions au Vaudeville et aux Français.

Tous mes regrets et mes sentiments les meilleurs.

BRIEUX.

Peut-être, un jour, reprendrons-nous ce sujet, dont beaucoup de points ne peuvent être traités que fort superficiellement dans le cadre d'une thèse. Nous pourrions alors lui donner tous les développements qu'il mérite, et nous nous permettrons alors de réitérer auprès de M. Briex et de beaucoup d'autres la demande à laquelle ils n'ont pu, cette fois-ci, donner satisfaction.

M. Alfred Capus, à qui nous avons écrit comme à l'un des plus spirituels peintres des mœurs et de la société contemporaines, a bien voulu nous répondre en ces termes, et c'est avec bonheur que nous avons constaté que son opinion répondait exactement aux conclusions de cet ouvrage :

Monsieur,

Vous avez choisi pour votre thèse un sujet d'un vif intérêt, mais vous me posez une question fort délicate et fort complexe, surtout fort complexe. Le rôle du médecin dépasse, en effet, de beaucoup, son intervention technique et professionnelle dans le soulagement de nos misères physiques. Le médecin, par la connaissance qu'il est forcément amené à avoir des secrets de notre corps, de nos forces réelles et de tant de drames familiaux, se trouve souvent vis-à-vis de nous dans la posture d'un juge et d'un arbitre. A de certaines heures, ce n'est plus seulement avec sa science qu'il agit, mais avec sa conscience; et il est

alors, par la force des choses, mieux que par un décret, investi d'un pouvoir parfois discrétionnaire.

Cette situation explique pourquoi la profession médicale a des ennemis. Toute puissance en a. Il est certain que si les médecins n'avaient pas une notion très délicate de leurs responsabilités, ils mériteraient toutes les attaques. Mais il faut ajouter que cette méconnaissance est très rare chez eux, tout à fait exceptionnelle. L'éducation morale et philosophique du médecin est très développée : elle ne saurait l'être trop. Le médecin devrait connaître l'homme social aussi bien que l'homme physiologique, la sensibilité aussi bien que la douleur. Il n'y a pas de profession qui exige, pour être exercée noblement, plus d'idées générales à côté de sa technique. C'est un genre d'éducation que l'on ne peut naturellement pas donner à l'École et qui dépend de l'initiative personnelle, et de la conscience.

Vous m'excuserez, Monsieur, de ne vous dire que si peu de choses sur un sujet si abondant et si divers. Votre thèse vous amènera à l'étudier avec tant de précision qu'elle dépassera de beaucoup les aperçus que je pourrais vous donner.

Veillez agréer, Monsieur, mes bien sympathiques compliments.

ALFRED CAPUS.

Ayant appris que M. Édouard Drumont avait mené naguère une campagne des plus vives contre la vaccination, nous nous demandâmes si un adversaire aussi résolu de pratiques médicales universellement admises ne pourrait pas être, en même temps, un ennemi des médecins. M. Édouard Drumont nous en détrompa dans ces quelques mots, datés du 13 septembre 1909 :

Monsieur,

Les articles que j'ai publiés il y a déjà de longues années sur la vaccination exprimaient une opinion que je crois vraie mais qui ne s'appliquait pas au corps médical, parmi lequel je compte beaucoup de bons amis.

Au sujet de la question que vous me posez sur le rôle des médecins dans la société actuelle, je regrette de ne pouvoir répondre à votre désir. Mais c'est là une étude très vaste qu'il me serait difficile de traiter en ce moment où je me repose loin de Paris des fatigues de la direction d'un grand journal quotidien.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

ÉDOUARD DRUMONT.

Passant de la littérature aux beaux-arts, nous nous sommes adressé ensuite à M. Abel Faivre, le célèbre peintre et humoriste, dont les caricatures sur le corps médical ont obtenu le succès que l'on sait : il est vrai que l'esprit si fin déployé dans ces attaques en faisait passer l'acrimonie. Voici quelle fut la réponse de M. Abel Faivre :

Cher Monsieur,

Je réponds volontiers à votre question.

Je suis fils de médecin, mon frère est docteur, et j'ai de trop nombreux et illustres amis dans le corps médical, pour être soupçonné d'inimitié envers lui.

Mais au point de vue humoristique et humain aussi, la profession médicale est d'une extrême richesse.

Le rapprochement continu du médecin qui sait...ou croit sa-

voir, qui a pour ainsi dire droit de vie... et de mort, avec le malade — pitoyable, confiant et souvent ridicule — crée des situations tragi-comiques qui ne manquent pas d'intérêt.

Joignez à cela les défauts professionnels de certains praticiens, des travers de métier, etc... et vous verrez combien est importante la source où l'on puisera toujours.

Si vous m'avez interrogé sur les vertus médicales et sur le bien que je pense du médecin en général, je vous aurais dit bien haut mon admiration pour lui.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments très distingués.

ABEL FAIVRE.

De M. Octave Mirbeau, dont les pointes parfois un peu vives ont pu souvent blesser l'amour-propre professionnel, nous recevons une lettre des plus flatteuses, pour les praticiens tout au moins :

Cheverchemont, par Triel (Seine-et-Oise), 8 septembre 1909.

Monsieur,

Je réponds bien volontiers à la question que vous me posez. Non, je n'ai, je vous assure, aucune inimitié contre les médecins. Si j'ai, parfois, lancé quelques boutades contre eux, c'est que la profession de médecin relève, comme les autres professions, de la critique et de la satire. Plus que les autres peut-être, car plus une profession est élevée, plus la satire doit se montrer impitoyable contre ceux qui en méconnaissent le rôle social et les grands devoirs d'humanité.

J'ai au contraire, pour les médecins, — je parle des médecins instruits, laborieux, scrupuleux, — une sympathie très vive, quand ce n'est pas une très vive admiration. Vous dirais-je que c'est

parmi les médecins que je compte mes plus douces, mes plus solides amitiés, celles aussi où mon esprit se contente le mieux?

Bien que la médecine soit, par tant de ténèbres qui l'enveloppent encore, une science souvent hypothétique, je pense que ceux qui l'exercent avec prudence, avec intelligence, et sans orgueil, sont de véritables héros. S'ils ne guérissent pas toujours, ils apportent, du moins, à ceux qui souffrent, quelque chose d'infiniment précieux: l'appui moral, la consolation, l'espoir. Je connais d'admirables médecins, j'en sais de détestables, et de... pires. Hélas! ce sont des hommes.

Je me résume: idéalement, il n'est pas dans une société une profession que je trouve plus belle, plus haute et plus noble; il n'en est pas une qui comporte plus de désintéressement, plus de renoncement véritable, plus de sacrifice de soi-même.

Je parle, bien entendu, des praticiens, non de ces bonzes de faculté, qui méprisent la médecine, tiennent la thérapeutique pour un bas charlatanisme, et dont toute la vie n'est vouée qu'au bavardage des congrès et aux intrigues des salons et des académies.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

OCTAVE MIRBEAU.

Enfin, il est un homme de lettres dont les attaques fréquentes étaient pour nous un sujet d'étonnement, étant donné le sens juste et l'esprit dont il fait preuve le plus souvent; dont les attaques aussi, publiées par un grand journal quotidien, sont de celles qui peuvent le plus faire naître, parmi les masses, le doute et la défiance à l'égard du médecin. Nous voulons parler de M. Henry Maret.

Celui-ci ne nous a point répondu dans les mêmes termes élogieux que les littérateurs précédemment cités ; nous le remercions néanmoins d'avoir bien voulu nous exposer son opinion sincère, et nous donner ainsi l'occasion de réfuter ses arguments.

Voici en quels termes est conçue sa réponse :

Monsieur,

Vous vous trompez en croyant que je nourris une haine pour le corps médical. J'ai des amis médecins et que j'aime beaucoup. Seulement je crois, avec Molière, que la science médicale est une des grandes erreurs de cette pauvre humanité.

J'ai été malade toute ma vie, et jamais, au grand jamais, aucune drogue ni aucune consultation ne m'ont procuré le moindre soulagement.

Plus j'observe et plus je remarque que la plupart des médecins exercent un métier tout comme un autre, et que la plupart ne cherchent qu'à exploiter la crédulité humaine au profit de leurs intérêts.

Je ne vois pas que la médecine, autrement dit la thérapeutique, la guérison des malades, seule chose intéressante, ait fait le moindre progrès depuis Hippocrate et Galien. On meurt tout autant et l'on souffre peut-être davantage.

Les victimes de remèdes de bonnes-femmes sont moins nombreuses que celles du charlatanisme médical.

J'attends qu'on me prouve le contraire, si vous y arrivez, je vous en serai profondément reconnaissant.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

HENRY MARET.

Avouons, pour être sincère, qu'à la réception de cette lettre, nous nous trouvâmes un peu démonté ; surpris surtout de posséder un adversaire aussi irréductible dans un homme de la valeur intellectuelle de M. Henry Maret. Mais nous nous sommes vite ressaisi, et nous allons nous efforcer, puisque M. Henry Maret lui-même nous y convie, de réfuter ses arguments.

Qu'il veuille bien d'abord nous permettre une remarque courtoise : Est-il bien sûr de juger ces questions avec toute l'indépendance d'esprit désirable, et ne se laisse-t-il pas guider par l'amertume des déceptions subies au sujet de sa santé ? Rappelons en effet ici ce que nous avons déjà dit au sujet d'Épicure, de Molière, de Jean-Jacques Rousseau, dont les attaques n'étaient point dues à une autre cause.

D'ailleurs, M. Henry Maret (qu'il veuille bien excuser notre franchise !) a, nous semble-t-il, une fâcheuse propension à juger sévèrement notre époque et ses mœurs en général : qu'il nous permette de lui rappeler que le chef-d'œuvre de Molière, dont il invoque le témoignage, est bien plutôt le *Misanthrope* que le *Malade imaginaire*. Nous allons reprendre successivement les passages principaux de sa lettre, et voir ce que nous pouvons y répondre.

M. Henry Maret se plaint tout d'abord que jamais aucune drogue ne lui a procuré le moindre soulagement ; or, étant donné les opinions qu'il nous énonce, il est bien probable qu'il eut recours non seulement à la science officielle, mais aussi (peut-être surtout) aux remèdes de bonnes-femmes ? Il ne peut donc, dans ce

cas, se baser sur ces essais malheureux pour accabler l'une, en ménageant les autres. Il est bien entendu, malheureusement, que la médecine n'est point encore parvenue au soulagement de toutes les maladies qui nous affligent, mais notre opinion est qu'elle y tend de plus en plus, et notre espoir, qu'elle y parviendra un jour.

Pour ce qui est de « l'exploitation de la crédulité humaine au profit de l'intérêt des médecins » (1), nous avons déjà eu l'occasion de voir quel est, le plus souvent, l'exploité et nous nous réservons d'exposer, un peu plus loin, les avantages que réserve, à ceux qui l'exercent, ce « métier tout comme un autre » !

Quant à la négation qu'énonce M. Henry Maret des progrès de la médecine depuis Hippocrate et Galien, nous ne pouvons véritablement pas admettre que notre correspondant ait pu émettre d'une façon sérieuse une pareille opinion : Aussi sceptique que l'on soit, il est en effet impossible de rayer, du livre d'or du progrès, toutes les admirables découvertes dont la science s'enorgueillit à juste titre. Combien la variole faisait-elle de victimes chaque année, avant la découverte de Jenner ? Combien d'enfants, si Roux n'eût pas existé, auraient succombé dans les bras de leur mère impuissante ? Combien de malheureux, sans Pasteur, eussent connu l'atroce agonie de la rage ? Et nous citons ces exemples

1. Nous avons proclamé hautement que tous les charlatans qui spéculent sur leur titre de docteur pour abandonner le droit chemin se mettent, par le fait même, hors des règles communes de la profession.

comme les plus frappants ; mais chaque siècle, chaque année même, depuis le xvii^e siècle, a vu s'éteindre une erreur, triompher un nouveau principe. Que sont actuellement, grâce à l'hygiène, tous les terribles fléaux qui, jadis, désolèrent l'humanité ? Et, c'est la place de faire remarquer ici, que les médecins, malgré les accusations dont on les charge, luttent chaque jour contre les préjugés qui, si longtemps, propagèrent ces maladies... leur gagne-pain !

M. Henry Maret déclare ensuite que « les victimes des remèdes de bonnes-femmes sont moins nombreuses que celles du charlatanisme médical ». Nous nous permettons de lui faire observer que (à moins toutefois que mes souvenirs ne soient inexacts) la question que nous lui avons posée était conçue à peu près dans ces termes : « Ne craignez-vous pas en provoquant la défiance contre le médecin, de fournir de nouvelles victimes aux entreprises des *empiriques et des charlatans* ? » Pour ce qui est du charlatanisme médical, nous croyons avoir suffisamment flétri ceux qui s'y livrent ; quant aux remèdes de bonnes-femmes, nous avons vu plus haut qu'ils n'étaient le plus souvent que des vestiges des vieilles thérapeutiques. La question se trouvant ainsi déplacée, n'offre plus matière à discussion, et nous espérons que M. Henry Maret n'approuverait point de sa signature une phrase ainsi conçue : « Les victimes des anciennes médications sont moins nombreuses que celles des doctrines médicales actuelles. »

Les victimes des doctrines médicales actuelles ! Oui certes, elles sont innombrables, mais ce n'est point

parmi les clients qu'il faut les chercher, mais bien plutôt parmi les obscurs chercheurs, les modestes savants, qui, méprisant toute vaine gloire, faisant abnégation complète d'eux-mêmes, ont jalonné de leurs cadavres la route du progrès, où les sceptiques foulent aux pieds le souvenir de leur héroïsme.

Quels noms citer parmi tous ces glorieux martyrs de la science ? Malgré la simplicité avec laquelle ils donnèrent leur vie, les noms de beaucoup ont été retenus.

Voici d'abord en 1818, le D^r Jenin de Montègre, qui mourut à Haïti en y étudiant la fièvre jaune. En 1821, le D^r André Mazet, de Grenoble, mourut à Barcelone, où il s'était rendu pour étudier le même mal, victime de la contagion. A une époque plus rapprochée Louis Thuillier, élève de Pasteur, mourut en Égypte du choléra, qu'il était allé affronter. Enfin citons encore, dans ces dernières années, la mort du professeur de Nabias, de Bordeaux, succombant intoxiqué au cours de recherches scientifiques sur les matières fécales (1). Et combien l'étude de la radiothérapie n'a-t-elle pas causé de victimes !

Relatons encore ici l'héroïsme tranquille de ceux qui spontanément offrirent leur corps comme champ d'ex-

1. Les siècles passés ont toujours cru devoir reprocher au médecin, comme une honte, les nécessités répugnantes de sa profession, ne se rendant pas compte que ces nécessités même le faisaient au contraire encore plus respectable : « Qu'y a-t-il donc de surprenant, dit Pétrarque, si, toujours au milieu des matières livides, noirâtres et jaunes, tu es toi-même, livide, noirâtre et jaune ? »

périences ; l'étude de la transfusion du sang fournit naguère à plusieurs étudiants l'occasion de montrer un pareil dévouement. Le bel exemple du Dr Maisonneuve se faisant inoculer la syphilis, pour démontrer l'efficacité de la pommade au calomel, comme médication abortive, est encore présent à tous les esprits.

Mais où l'exemple est plus beau encore et plus digne d'être glorifié, c'est lorsqu'il s'agit d'un praticien qui, n'étant point soutenu par l'espoir d'une grande découverte, dans l'exercice journalier de sa profession, se trouvant en face d'une vie à sauver, simplement, sans hésiter, donne la sienne en échange. Les hôpitaux peuvent se glorifier d'avoir ajouté au livre d'or du martyrologe médical le nom d'un certain nombre de leurs internes. Ces noms de héros, tombés au champ d'honneur de l'humanité, sont gravés sur des plaques de marbre dans chaque hôpital ; et l'exemple des Bazy, des Reynier, nous montre qu'en entrant dans la carrière chacun est prêt à sacrifier sa santé et sa vie pour l'intérêt de ses frères des classes pauvres !

« Oui, nous diront les sceptiques, un esprit jeune, imbu encore des idées généreuses de ses vingt ans, peut se dévouer à la cause commune. Mais il est vite cuirassé contre la pitié, et insensible aux douleurs humaines. Il se résigne alors bien vite (comme le disait tout à l'heure M. Henry Maret) à exercer un métier tout comme un autre, en n'ayant pour but que son propre intérêt ! »

Sceptiques ! L'Histoire impartiale qui enregistra en nombre illimité les dévouements sublimes des membres

du corps médical, se chargera de vous répondre. Cette étude est trop restreinte pour contenir une partie, même faible, des noms que nous devrions citer : nous n'en donnerons que quelques exemples.

L'Écho de Paris, dans un numéro d'avril 1907, rendait cet hommage à l'un des membres de notre corporation :

« Un jeune docteur de Ménilmontant, le Dr Rabuel, vient de mourir dans des circonstances particulièrement émouvantes.

« Ayant à soigner deux diphtériques, une mère et son jeune fils, il constata que leur état était trop grave pour que la thérapeutique d'usage eût quelque efficacité. Il résolut alors, avec un véritable héroïsme, d'employer le procédé suivant : il colla sa bouche à celle de l'enfant et aspira les fausses membranes qui étouffaient celui-ci. Il soulagea la mère par le même moyen.

« L'état des deux malades s'améliora presque aussitôt. Mais, malgré les soins qu'il se donna, le Dr Rabuel dut s'aliter dès le surlendemain. Il succombait à la diphtérie quelques heures après. »

Nous trouvons maintenant dans le *Journal* du 1^{er} mai 1907 l'article suivant : « Un jeune médecin du XII^e arrondissement, M. le Dr Bédouin, vient, comme le Dr Rabuel, de payer de sa vie son dévouement et son zèle.

« Le Dr Bédouin, établi boulevard de Picpus, 79 *ter*, exerçait depuis deux ans et demi dans le quartier de Bel-Air. Secourable à tous ceux qui venaient réclamer le secours de son ministère, il dépensait sans compter son activité et ses soins ; sa bonté, sa complaisance, lui

avaient acquis l'estime et la sympathie de tous. Une épidémie de scarlatine s'abattant dernièrement sur le quartier de Bel-Air, on le vit, infatigable, courir, la nuit, le jour, auprès des malades, sans crainte de la contagion.

« Un soir, on l'appela. Un enfant agonisait. Il accourut. Quand il rentra, très tard, à son domicile, la fièvre le prit, le terrassa. Et quelques jours après, il mourut, héros obscur, victime généreuse du devoir professionnel.

« Le Dr Bédouin n'avait que 32 ans. »

On connaît l'héroïsme tranquille du Dr Lauron (de Barron), qui, s'étant piqué en faisant une opération contracte un phlegmon gangreneux du bras, se fait amputer sans chloroforme, et demande à examiner le bras coupé qu'on voulait lui cacher : « Non, je vous en prie, laissez-moi le regarder, et, puisque je suis intéressé à l'opération, donner mon humble avis. »

Se voyant perdu, il attend patiemment la mort, qui ne tarde pas à venir (1)...

D'ailleurs le praticien n'est-il pas sans cesse exposé à la mort, toujours en contact avec les contagieux, prodiguant au pauvre, autant et mieux qu'au riche, les soins les plus touchants et les plus dévoués.

Si l'encombrement de la profession médicale augmente chaque jour, ce n'est pas pour l'intérêt scientifique des

1. *La Chronique Médicale* (1^{er} mars 1909), dont nous extrayons ce passage, relate également d'autres superbes exemples, malheureusement trop longs à reproduire ici.

études, ce n'est pas surtout parce que les nouveaux initiés comptent trouver dans l'exercice de la médecine des bénéfices faciles et rapides; nous avons vu à ce point de vue quel était le sort du praticien. Bien peu tentante est sa vie, en effet; l'esprit toujours absorbé par ses malades, courant toute la journée et souvent toute la nuit, n'ayant pour prendre un peu de repos ni dimanches ni fêtes, le praticien dissipe ses forces et parfois sa fortune pour en être le plus souvent récompensé par l'ingratitude et la calomnie. Pour lui nulle oasis ne vient égayer les tristesses de sa profession, la vie de famille lui est interdite, ainsi que tout délassement complet: toujours sous l'appréhension d'une visite, il se rendra, malgré sa fatigue et ses rancœurs au premier appel de celui qui souffre, prêt à tout abandonner pour lui... même la vie.

Tous ne sont point frappés par un sort aussi impitoyable, l'occasion seule leur ayant fait défaut; mais beaucoup nous donnent, sous une forme moins frappante les exemples les plus touchants. Certains de ces faits deviennent sublimes par la simplicité même, le naturel avec lequel ils sont accomplis: avec quelle admiration émue, par exemple, avons-nous vu souvent un de nos maîtres (dont nous ne blesserons point la modestie en énonçant son nom) entretenir une correspondance avec des confrères de certaines villes du Midi, au climat favorisé, afin d'y trouver du travail, au sortir de son service, à de malheureux tuberculeux, dont l'état nécessitait une résidence plus saine.

N'avons-nous pas vu un jour le même professeur,

quittant Paris pour prendre quelques jours de repos, emmener avec lui, aux confins de la France, une fillette atteinte d'ostéomyélite du tibia, et la conduire auprès de sa famille ; il acceptait ainsi, pour donner un peu de joie à une petite malade nostalgique, les frais, les responsabilités, les ennuis multiples de ce long voyage en compagnie d'une enfant infirme. Et cette sublime charité était accomplie avec tant de simplicité, que c'est au hasard seul que nous dûmes de la connaître.

Puisque nous avons abordé cette question de la Bonté chez le médecin, voudra-t-on bien nous pardonner de citer un exemple recueilli dans notre propre famille ? Nous osons l'espérer ; celui dont nous avons à parler n'est point d'ailleurs tout à fait un inconnu : le docteur Georges Pasquier attacha en effet son nom à un procédé chirurgical connu.

Le Dr Georges Pasquier, notre cousin, mourut le 3 février 1896, succombant aux suites du long surmenage qu'il s'était imposé, pour le soulagement des douleurs humaines. Ne citons qu'un seul fait pour faire comprendre quelle était la grandeur de sa philanthropie : à Évreux où il exerçait, il recueillit un jour dans sa demeure une femme pauvre, atteinte d'une affection nécessitant une intervention, il l'opéra, et avec l'aide de sa famille, lui donna les soins consécutifs.

Ce fait est loin d'être isolé : aux malheureux, aux déshérités, il offrait tout à la fois son logis, sa bonté, sa fortune et sa science ! Les indigents de la ville d'Évreux suivirent son cercueil en versant des larmes.

Citerons-nous encore la bonhomie, la bonté simple

avec laquelle un autre de nos maîtres, à la Salpêtrière, pour engager à revenir les malades pauvres, à qui la nécessité du travail quotidien faisait négliger leur traitement, leur glissait dans la main quelques pièces en disant : « Voyez, comme cela, est-ce que cela vous remboursera vos frais ? »

Non, M. Henry Maret, croyez-nous, une profession qui peut invoquer à l'actif de ses membres de tels exemples de bonté, d'abnégation, d'héroïsme que tous ceux que (entre mille) nous avons cités, ne mérite pas qu'on la juge avec autant de pessimisme ! Nous n'aurons point la présomption d'espérer vous avoir convaincu ; mais peut-être, pourtant, aurons-nous jeté le doute dans votre esprit, et nous serons trop heureux si ce doute, entretenu par des voix plus autorisées et plus éloquentes que la nôtre, peut, un jour, se changer en certitude.

Nous avons montré plus haut que ce n'était point le tableau, bien austère, hélas ! de la vie du praticien, qui pouvait tenter tant de jeunes gens à embrasser encore la carrière médicale ! Mais ce qui, chaque année, nous amène des néophytes plus nombreux, c'est justement le prestige du sacrifice et du dévouement dont s'aurole le médecin qui suit le droit chemin du devoir professionnel.

Parmi tant de pamphlets et de livres où la profession médicale est calomniée et traînée dans la boue, il est deux ouvrages, les plus haineux, les plus outrageants, dont nous n'avons pas cité le nom ici avec intention.

Le premier, malgré sa valeur incontestable au point de vue littéraire, est une œuvre de vengeance personnelle, et ne peut être pris en considération.

L'autre est une agglomération de faussetés, un assemblage de toutes les calomnies qui ont été proférées contre nous ; d'ailleurs l'un de ses auteurs, par l'extravagance d'une donation proposée (1) à l'Assistance publique, et d'ailleurs refusée par celle-ci, fait montre d'une mentalité vraiment trop spéciale pour que nous puissions faire autre chose qu'ignorer cet ouvrage.

1. Nous savons *de source certaine*, que les renseignements recueillis sur le prétendu donateur n'ont jamais permis, d'ailleurs, de considérer comme sérieuse cette promesse éventuelle de libéralité.

CHAPITRE VI

DES MOYENS A TENTER POUR LE RELÈVEMENT DE LA PROFESSION MÉDICALE

Contre tant de passions, d'animosités, de trahisons, quelles barrières pourra opposer le corps médical, par quels moyens pourra-t-il se maintenir sur le piédestal de l'estime publique, dont le déchaînement de cette coalition générale tend à le faire tomber ?

C'est ce que nous allons étudier dans ce chapitre.

Beaucoup de réformes, croyons-nous, seraient à tenter, et à des points de vue fort divers. — Si nous avons exposé ici un certain nombre d'idées personnelles, ce n'est point avec la présomption qu'aucune puisse être adoptée sans de nombreuses modifications. Mais peut-être, dans certains de ces projets, trouvera-t-on le germe que nous n'avons su en faire sortir, et dont des compétences plus autorisées que la nôtre sauront tirer un parti utile.

Il est d'abord une question au sujet de laquelle tout a été dit, c'est celle de la réforme des études médicales. Nous ne nous y appesantirons pas, mais nous nous permettrons néanmoins d'en dire quelques mots. La compétence acquise dans nos facultés par les étudiants donne, répétons-le, toute sécurité au public ; mais il est maintenant universellement reconnu que les études théoriques ont acquis une prépondérance beaucoup trop grande sur les études pratiques. Le programme des études médicales devrait être, à ce point de vue, complètement remanié. D'ailleurs de nouvelles branches s'ajoutent chaque année aux programmes, au fur et à mesure des découvertes nouvelles, et chacune de ces branches prend de jour en jour une nouvelle importance.

Comment l'étudiant pourrait-il acquérir d'une façon définitive toutes les parties de l'enseignement qui figurent au programme : Nécessairement chacune est préparée en vue d'un examen particulier, et cet examen passé s'efface de l'esprit, pour faire place à de nouvelles matières. Il est bien entendu que cette partie théorique de l'enseignement n'est, pour le futur praticien, destinée qu'à être une sorte de guide d'études, et à fixer la conduite des études expérimentales et pratiques.

Mais n'y aurait-il pas un avantage plus grand encore (non seulement au point de vue études, mais aussi, comme nous allons le voir, au point de vue de l'intérêt professionnel) à scinder l'enseignement des sciences médicales, comme l'a été, dans ces dernières années,

l'enseignement secondaire. Nous croyons donc qu'il y aurait le plus grand bénéfice à suivre un programme d'études tout nouveau, basé sur les principes suivants :

1° Tout d'abord pendant toute la durée des études, l'enseignement clinique, obligatoire, serait considéré comme ayant une absolue prépondérance.

2° Après un an ou deux d'études préparatoires et générales, les études seraient scindées en diverses branches : l'étudiant ferait par exemple deux ou trois ans d'anatomie et de pathologie externe ou d'accouchements s'il préparait la chirurgie ou l'obstétrique ; deux ou trois ans d'études thérapeutiques et de pathologie interne, s'il préparait la médecine. Évidemment les matières que nous énonçons ici seraient prépondérantes, mais les autres ne seraient point totalement négligées.

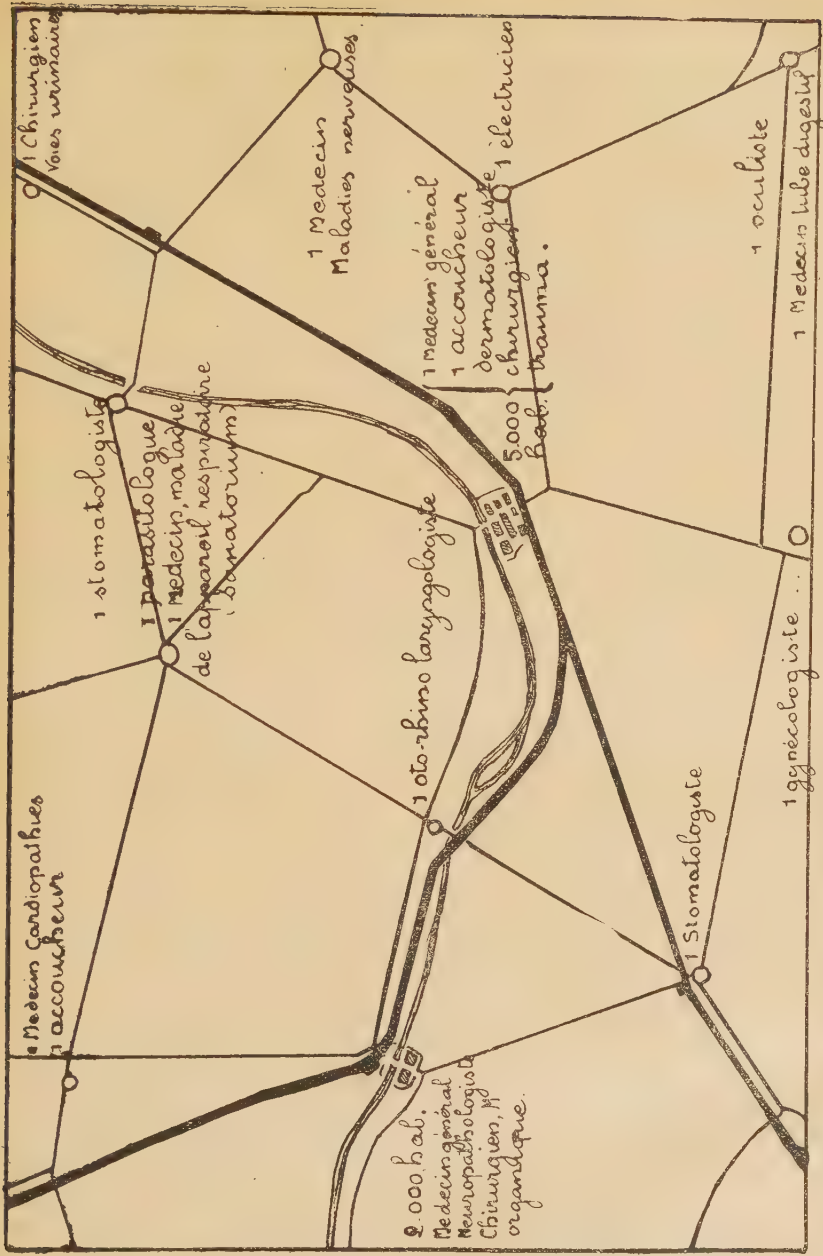
3° Enfin un an ou deux d'études complémentaires, d'une spécialisation plus particulière encore, conduiraient l'étudiant jusqu'aux épreuves définitives. Ces épreuves conféreraient le titre de « *Docteur en Médecine (section maladies nerveuses)* » par exemple, ou « *Docteur en Chirurgie (section accouchements)* ».

4° Chaque année d'études serait sanctionnée par un examen de fin d'année ; chaque section d'études par un examen clinique et récapitulatif.

Ces modifications radicales auraient, à notre avis, les avantages suivants : — Tout d'abord la compétence théorique et pratique incontestable acquise dans sa partie par le jeune docteur. — D'autre part, au point de vue de l'encombrement professionnel, nous croyons qu'il y

aurait là un remède à peu près radical. Évidemment, cette réforme ferait passer les praticiens déjà exerçants par une crise de transition assez délicate ; mais c'est le propre de toutes les réformes, et des dispositions particulières pourraient être prises pour leur permettre de pouvoir être assimilés aux nouveaux diplômés.

Nous n'ignorons pas que de graves objections peuvent être opposées à ce projet. — On pourra tout d'abord nous dire que le docteur ainsi spécialisé ne sera plus aux yeux du malade « Le Docteur », c'est-à-dire l'homme un peu universel ; on pourra nous dire aussi que la confraternité ne sera plus aussi vive entre les membres de ce corps médical scindé : nous répondrons à la première objection que, tout d'abord, les connaissances générales de celui-ci seront toujours les mêmes, et que, d'un autre côté, la spécialisation, figurant au diplôme et sur les papiers officiels, ne sera pas forcément énoncée dans le langage courant. Pour la seconde objection, nous croyons au contraire que les liens de la confraternité seront d'autant plus resserrés que les rivalités auront beaucoup plus de raisons de disparaître. En effet dans les petites villes et les campagnes, où actuellement deux praticiens exerçant la médecine générale peuvent difficilement vivre sur le pied d'une entente parfaite, un certain nombre de praticiens spécialisés pourraient vivre avec facilité, chacun exerçant sa partie sur un rayon plus grand, ce que la facilité des transports actuels, l'extension des réseaux téléphoniques, rendent aisé. D'ailleurs il y aurait place encore pour la médecine générale, le « *médecin géné-*



0 Communes de 100 à 500 habitants, résidences de 1 docteur au moins
 10 km
 La région est, de plus, supposée peuplée d'un certain nombre de barbares et fermes isolées.

ral » si nous pouvons nous exprimer ainsi, étant celui qui, appelé le premier pour un cas non déterminé par le client ou urgent, indiquerait le spécialiste à consulter, prêterait au besoin son concours pour les interventions, serait chargé enfin de certains services publics (vaccinations, contrôle hygiénique des communes, etc.). Cet aperçu d'organisation médicale dans les campagnes étant énoncé, nous nous en rendons compte, avec fort peu de clarté, nous dressons ici le schéma d'une contrée imaginaire, où l'on verra la zone d'action de chaque spécialiste; nous espérons ainsi faire mieux comprendre notre idée.

Nous avons, peut-être, poussé un peu à l'extrême, sur ce schéma, la spécialisation; mais supposons qu'au lieu de pratiquer presque tous la médecine générale, comme aujourd'hui, les praticiens de campagne réunissent dans un rayon de 12 à 15 kilomètres les quatre ou cinq branches principales. Ne serait-ce pas un avantage pour tout le monde.

Ce projet évidemment aurait besoin d'une longue étude pour être mis au point: nous laissons à des compétences plus autorisées le soin de le juger, de même que pour ceux que nous allons énoncer maintenant.

Une autre proposition serait la limitation des postes médicaux, le médecin vivant ainsi sous le même régime que le notaire, par exemple.

Malheureusement ce projet, malgré les avantages qu'il pourrait présenter, causerait une véritable révolution

dans le monde médical, et ne peut être retenu, dans l'état actuel de la société.

Enfin au point de vue de la défense professionnelle, nous nous permettrons également d'exposer plusieurs idées qui, d'ailleurs, ne sont point incompatibles avec le projet ci-dessus énoncé de spécialisation.

Tout d'abord il serait à souhaiter que les syndicats médicaux, qui ont déjà eu une action si salubre, deviennent en quelque sorte officiels, soient groupés en un *Ordre des Médecins* analogue à l'*Ordre des Avocats*, possédant des Chambres Correctionnelles qui jugeraient les fautes professionnelles, et pourraient prononcer la déchéance des charlatans diplômés, en leur retirant, avec leur titre, le droit d'exercer pendant un temps plus ou moins long, ou même d'une façon définitive.

L'action de ces groupements syndicaux permettrait enfin de lutter victorieusement contre tous les abus dont le praticien est la victime.

Ils pourraient tout d'abord aider au recouvrement des honoraires, près du client mauvais payeur, quoique fortuné.

C'est l'idée que nous avons exprimée, d'une façon humoristique, et peut-être un peu irrespectueuse, sur le menu du Syndicat Médical d'Indre-et-Loire, de l'exécution duquel, il y a quelques années, on avait bien voulu nous faire l'honneur de nous charger, et que nous nous permettrons de reproduire ici (planche IV).

De plus, et ce sera surtout leur principal rôle, les



Jean Béraud - Paris

Aidez-nous pour être Bonorés

PASCALBA

syndicats pourront enfin lutter, lorsqu'ils seront ainsi devenus puissants, contre l'exercice illégal.

Jusqu'à présent en effet, plusieurs causes ont favorisé l'extension de cet exercice illégal : la crédulité du public, la pauvreté des groupements professionnels, l'indulgence des juges mal renseignés sur ces questions (1). Par quel moyen les syndicats médicaux réformeront-ils cet état de choses. Tout d'abord, par la propagande, ils tâcheront de faire pénétrer dans l'esprit des masses la défiance envers tous ces escrocs. Ils éclaireront de même les magistrats et les pouvoirs publics, sur le danger que fait courir à la nation et à la race l'audace toujours croissante des empiriques. Enfin, lorsque la prospérité règnera parmi eux, ils pourront sans crainte attaquer et poursuivre les plus riches « *Instituts végétaux* », et autres sociétés dont l'opulence a, jusqu'à présent, bravé les lois.

Ils soutiendront au contraire, devant les tribunaux, le confrère calomnié (2), et enfin fourniront aux praticiens incapables d'exercer, aux veuves et aux orphelins de leurs membres, les subsides nécessaires pour au moins supporter dignement la pauvreté. Peut-être enfin, si l'*Ordre des Médecins* doit un jour exister, sera-t-il assez puissant pour obtenir des Pouvoirs Publics une

1. Dr SAINT-AURENS. *Les charlatans de la médecine*, pages 175 et suivantes.

2. La justice, toujours si paternelle et indulgente pour ceux qui pratiquent l'exercice illégal, devient en effet impitoyable lorsqu'elle frappe le médecin (Voir le livre du Dr Saint-Aurens aux pages citées dans la note précédente).

législation plus en rapport avec l'équité et avec les droits de notre profession.

En dehors de l'action des syndicats, il est une autre réforme qui, nous semble-t-il, présenterait de grands avantages, au point de vue de la défense contre l'exercice illégal, et en même temps permettrait une répartition plus juste des impôts auxquels est soumise la profession. Le projet que nous soumettons ici consisterait en la suppression des patentes, qui seraient remplacées par des feuilles au timbre de l'État, sur lesquelles le praticien écrirait son ordonnance. Ces feuilles seraient extraites de carnets à souches, qui seraient délivrés aux docteurs seuls, par les municipalités. Aucune préparation pharmaceutique ne pourrait être délivrée sans cette ordonnance officielle, qui porterait en outre un timbre numéroté spécial à chaque praticien.

De cette façon : 1° le pharmacien ne serait pas amené à délivrer des médicaments sur la présentation d'une fausse ordonnance, signée de façon illisible comme le cas s'est parfois produit ;

2° Le public aurait la certitude d'avoir affaire à un docteur diplômé, et non point à un charlatan éhonté ;

3° Enfin chacun se trouverait ainsi payer à l'État des contributions proportionnelles à son chiffre d'affaires.

De plus, ces feuilles d'ordonnances timbrées seraient de différentes sortes : tout d'abord celles des chirurgiens devraient être un peu différentes : leur forme serait à étudier ; mais nous croyons que la forme d'une sorte de bulletin de visite exigible par le malade pour

le paiement des honoraires serait la plus simple ; pour les interventions, le timbre varierait suivant l'importance de l'opération. Enfin, nous avons dit que chaque médecin porterait un timbre officiel, et rendu personnel par un matricule, qu'il devrait apposer sur chaque ordonnance : d'où nouvelle différenciation encore entre ces feuilles timbrées que nous allons expliquer. Les timbres médicaux personnels pourraient en effet être, comme ceux des véhicules automobiles, classés par région, à l'aide d'une lettre ajoutée au matricule, et le praticien régional rédigerait ses ordonnances sur une feuille rose, par exemple, timbrée à 5 centimes.

Le maître, au contraire, dont l'autorité est incontestée, et qui reçoit des clients de toutes les provinces françaises, dont les honoraires sont aussi beaucoup plus élevés, rédigerait les siennes sur des feuilles bleues, timbrées à 20 centimes.

Nous livrons ce projet pour ce qu'il vaut, n'osant même espérer qu'on lui fera l'honneur de le critiquer ; pour nous, nous croyons qu'il présenterait un certain nombre d'avantages, remanié et mis au point par quelqu'un de plus expert que nous en ces matières.

Enfin, pour exercer avec toute la sécurité, toutes les prérogatives qu'elle comporte, la profession médicale, il serait à souhaiter qu'une entente plus étroite vienne faire disparaître toutes les questions qui, sans cesse, provoquent des complications entre médecins et pharmaciens (1).

1. Congrès pharmaceutique de Nancy (juillet 1909.)

Tout d'abord voudra-t-on nous permettre une idée personnelle sur un point qui, nous semble-t-il, aurait son importance ? Dans aucun des formulaires, et ils sont nombreux, mis à la disposition du praticien, il n'est, nulle part, donné la moindre indication sur le prix approximatif des médicaments.

Beaucoup de médecins ignorent totalement cette question, ayant tendance à considérer un médicament très employé comme bon marché, et au contraire un autre, à indications plus limitées, comme rare, et par tant coûteux.

Or, la pharmacologie met actuellement à notre disposition un grand nombre de médicaments, dont beaucoup peuvent être prescrits pour un même cas ! Il serait donc à souhaiter que, *dans ce cas*, le praticien pût être guidé, dans son choix, par l'état de fortune du client, évitant ainsi d'augmenter inutilement, dans les familles ouvrières, les dépenses déjà si lourdes qu'occasionne une maladie.

Les pharmaciens ne pourraient, je crois, qu'applaudir à cette addition aux formulaires, car elle leur éviterait sans doute de voir un certain nombre de leurs notes impayées.

L'indication pourrait être d'ailleurs fort approximative, et notée en abrégé de la façon suivante : cinq catégories pourraient être faites dans les médicaments, selon le prix : la première correspondant aux plus bas prix, la cinquième aux plus élevés. Le nom du médicament serait par exemple suivi de l'indication P : 2 C. signifiant : Prix : deuxième catégorie.

Au point de vue de l'exercice illégal par le pharmacien, le « Projet d'Association amicale entre Médecins et Pharmaciens » présenté au Congrès de Nancy émet, dans son article 18, une idée que nous croyons bonne :

« Dans ce dernier cas (urgence) s'il délivre un médicament, le pharmacien devra apposer sur le récipient une étiquette passe-partout portant ces mots : « En attendant le médecin ».

Nous nous permettrons d'ajouter cette phrase : Seuls les médicaments figurant au Codex pourront être ainsi délivrés, et mention serait faite sur l'étiquette portant la désignation de ce médicament, de la dose conseillée par le pharmacien.

M. le D^r Lapeyre, de Tours, avec qui nous causions à ce sujet, nous disait que, à son avis, cette étiquette servirait plutôt à couvrir l'exercice illégal par le pharmacien, qu'à l'entraver. Peut-être est-il dans le vrai, mais la chose peut en tous cas être tentée, quitte à lui donner une sanction en cas d'inobservation.

Cette sanction consisterait dans l'obligation pour le pharmacien d'informer le médecin ordinaire (dont il se sera enquis) qu'il ait à visiter son client ; ou, dans le cas où le malade n'aurait pas de médecin attitré, de mettre sa responsabilité à couvert en informant le médecin chargé des services municipaux.

Nous croyons que le pharmacien se conformerait facilement à cette clause, sachant bien quelle vanité il y a à compter sur la discrétion d'un client. D'ailleurs cette mesure ne s'appliquerait évidemment qu'au cas

d'urgence et de gravité, car il est bien certain que l'on ne peut, sans porter gravement atteinte aux droits du pharmacien, lui imposer semblable mesure pour les drogues d'usage courant. De plus, il s'assurerait ainsi la clientèle du malade pour la suite du traitement, le médecin se faisant un devoir, de son côté, d'agir avec toute la courtoisie possible à son égard.

Peut-être du côté du client cette réforme ne serait-elle pas admise d'une façon aussi facile, bien que son intérêt y soit absolument attaché; mais une fois passée dans les mœurs, nous sommes persuadé que cette façon d'agir (applicable, répétons-le, à des cas assez rares) aurait les conséquences les plus utiles (1).

Contre l'encombrement de la profession médicale, il est une mesure souvent réclamée, mais qui semble ne devoir pas être admise de sitôt : il s'agit de l'hospitalité un peu trop large sans doute, que nous avons l'habitude (et le tort en même temps) de donner aux docteurs étrangers. Espérons qu'une intervention propice des pouvoirs publics pourra empêcher les nombreux abus signalés à ce point de vue.

1. Voir aux Addenda.

CONCLUSION

Nous avons énuméré rapidement dans ce travail la plupart des personnalités, la plupart des influences, la plupart des passions contre lesquelles doit lutter le Corps Médical pour conserver le prestige, la prépondérance intellectuelle et morale auxquels il a droit dans la société contemporaine.

Nous avons tenté de montrer qu'un certain nombre de réformes, sagement appliquées, pourraient peut-être atteindre ce but.

Mais il est un point sur lequel nous n'avons peut-être point insisté d'une façon suffisante : c'est le rôle du médecin en tant qu'*Homme et Citoyen*.

Nous ne voudrions pas que nos paroles fussent interprétées à tort comme une incitation aux praticiens à s'occuper des questions politiques, à embrasser les opinions d'un parti. Non ! telle n'est point notre pensée ; aucune interprétation même ne saurait être plus fausse. Mais entre le terme *questions politiques* et le terme *questions sociales* se dresse une barrière insurmontable.

Par questions sociales, nous entendons tout ce qu'intéresse le sort de la Nation, de la Race, de l'Humanité.

Le médecin, en effet, est appelé, par ses fonctions, à pénétrer non seulement les plaies les plus secrètes des familles, mais encore les maux dont peut souffrir toute une classe, par suite des préjugés ou de l'insouciance des autres classes. C'est donc à lui que revient l'honneur d'être le promoteur des grandes réformes hygiéniques et sociales : La lutte contre le saturnisme en est un exemple dont le corps médical peut se montrer fier.

Par son instruction générale, par la confiance qu'on lui accorde (ou qu'on lui accordera enfin, espérons-le), il est appelé à être le guide, le conseiller, dans bien des circonstances de la vie privée de ses clients. Pour tenir noblement ce rôle, le praticien doit être (comme se plaisait à nous le répéter M. le professeur Pouchet) un *honnête homme* au sens que les siècles passés accordaient à ce mot : il doit, en un mot, se souvenir qu'il est *Homme*, et que « rien de ce qui est humain ne saurait lui être indifférent ».

Le prêtre, dans l'ancienne société, avait à ce point de vue un fort beau rôle d'humanité, de charité à remplir : beaucoup d'ailleurs, hâtons-nous de le constater, ont accepté cette tâche, et sans sectarisme comme sans défaillance à leurs principes, ont su rallier toutes les admirations et toutes les reconnaissances.

Malheureusement le clergé n'a point su éviter l'écueil des passions politiques ; il n'a point assez compris que les malheureux, quelles que puissent être leurs idées,

méritent toujours la compassion et que Celui au nom duquel ils agissaient était surtout le protecteur des humbles et des déshérités. Ne tombons pas à notre tour dans une erreur identique; provoquons par notre bonté et notre indulgence pour les travers inhérents à l'espèce humaine, l'estime et la confiance. Faisons comprendre doucement à chacun quel est son intérêt ou son devoir, en gardant un respect absolu de toutes les convictions.

Alors, peut-être, la prévention et la calomnie désarmeront, et le médecin pourra, en dehors de son rôle professionnel, devenir le pionnier du bien-être social. et coopérer utilement à l'avancement de la Science, de la Morale et du Progrès!

Vu : le Président de la thèse

RECLUS

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD

Addenda

I

Après le tirage de ce travail, nous avons reçu la lettre qui va suivre. Nous la reproduisons ici, en insistant sur la similitude qu'elle présente avec celle qui fut, dans le même but, adressée à *M. Jean Mevel*:

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE

UROLOGIQUES de PARIS

Rue. —

TRAITEMENT SPÉCIAL

Paris, le 7 octobre 1909.

DES

MALADIES DE LA PROSTATE,
DE L'URÈTRE ET DE LA VESSIE

Madame David,

— MÉTHODE —

URO-DÉCONGESTIVE (*)

Tours.

INTENSIVE

61469

Madame,

Il est vraiment regrettable dans votre propre intérêt que vous ne vous soyez pas encore décidée à appliquer notre *puissant traitement décongestif curatif*.

(*) Mention apposée à l'aide d'un timbre humide.

Soyez fermement convaincue cependant, que *seul* ce traitement vous débarrassera *radicalement* et *pour toujours* de votre affection et de toutes ses conséquences.

Par ce procédé *seul* vous guérirez tout ce que vous pourrez faire autrement ne sera que peine inutile et argent perdu.

Donc, chère Madame David, n'hésitez pas à appliquer notre puissant, énergique et sûr traitement qu'il ne faut pas confondre avec certains traitements préconisés par des charlatans qui n'ont *qu'un seul but* facile à deviner: *tromper honteusement* le malade, croyez-nous, débarrassez-vous de votre affection et de toutes ses conséquences qui à la longue ne feront que s'aggraver et vous conduire aux complications les plus fâcheuses.

Suivez nos judicieux et éclairés conseils et nous sommes absolument convaincu que vous n'aurez que des remerciements à nous adresser pour vous avoir engagée dans *cette voie*, la *seule bonne*, la *seule* qui vous conduira à la guérison *radicale* et *complète*.

En attendant, agréez, Madame, l'assurance de mes dévoués sentiments.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE (*)

Urologiques de Paris

D^r G...

Médecin spécialiste de la Faculté de Paris (*)

MALADIES DES VOIES URINAIRES

Ancien Médecin Inspecteur

Ex-membre du Conseil Sanitaire

Médaille des Hôpitaux

JOINDRE UN TIMBRE (*)

à toute lettre demandant une réponse

Nous n'avions pas insisté, précédemment, sur les titres du spécialiste en question :

(*) Mention apposée au moyen d'un timbre humide.

Ancien Médecin-Inspecteur... de quoi?

Ex-membre du Conseil Sanitaire... d'où?

Médaillé des Hôpitaux.

Il s'agit sans doute ici de la médaille accordée aux Externes des Hôpitaux qui ont accompli leur service avec régularité. Mais avec cette sorte de charlatans, tout ce qui peut éblouir le public sans défiance est immédiatement utilisé pour la parade.

II

Voici enfin une dernière lettre, reçue au dernier moment, et qui émane toujours du même établissement. Nous y voyons le *spécialiste*, changer de tactique et nous faire des offres aussi alléchantes que possible de nouveau traitement ; voici d'ailleurs cette lettre :

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE

UROLOGIQUES de PARIS

Rue.

TRAITEMENT SPÉCIAL

DES

MALADIES DE LA PROSTATE,
DE L'URÈTRE ET DE LA VESSIE

Paris, le 23 octobre 1909.

— MÉTHODE —

URO-DÉCONGESTIVE (*)

INTENSIVE

61462

Monsieur,

Si dans votre cas particulier, le traitement médicamenteux

(*) Mention apposée à l'aide d'un timbre humide.

constitue pour vous un obstacle à l'emploi de notre puissante méthode décongestive curative, la seule qui vous conduira à une guérison certaine et durable, nous vous conseillons d'appliquer sans hésitation: *l'Électro-Ionisation Totale* ou Électrolyse totale de la prostate et du col vésical, considérablement renforcée par

l'Ionisation

obtenue par notre puissant procédé perfectionné que vous emploierez complètement et intégralement vous même avec la plus grande facilité et qui vous conduira sûrement et rapidement à la guérison complète sans l'absorption d'aucun médicament.

Nous sommes à votre entière disposition pour tous les renseignements sur ce puissant traitement qui ne manque jamais son but, quelles que soient l'ancienneté, la profondeur et la ténacité de l'affection.

En attendant, agréez, cher Monsieur, l'assurance de nos bien dévoués sentiments.

POLYCLINIQUE ET LABORATOIRE (*)

Urologiques de Paris

Dr G...

Médecin spécialiste de la Faculté de Paris

MALADIES DES VOIES URINAIRES (*)

Ancien Médecin Inspecteur

Ex-Membre du Conseil Sanitaire

Médaillé des Hôpitaux

JOINDRE UN TIMBRE

à toute lettre demandant une réponse (*)

(*) Mention apposée à l'aide d'un timbre humide.

III

Au point de vue de l'encombrement de la profession médicale, en dehors de la facilité trop grande et déjà signalée avec laquelle nous accueillons les docteurs étrangers, citons encore la tolérance dont font preuve certaines Écoles de médecine, au sujet du degré d'instruction des élèves nouveaux.

Sans rappeler les protestations que provoquèrent des faits de cet ordre, tant à Alger et à Montpellier qu'à Paris même, nous citerons une lettre publiée par le *Concours médical* du 7 avril 1907 sous le titre : « Galantes Faveurs scolaires dans l'enseignement. »

C..., le 28 mars 1907.

Mon cher confrère,

Il me paraît intéressant, au moment où tous les syndicats médicaux de France se réunissent pour chercher un moyen de pallier à l'encombrement médical, de vous raconter de quelle façon ils sont aidés dans cette voie à l'École de médecine de C...

A mon époque, et cela n'est pas très vieux, pour opter en faveur du grade de docteur en médecine, femmes ou hommes devaient posséder le diplôme de bachelier de l'enseignement secondaire classique, et le certificat dit P. C. N.

Quant à ceux qui étaient détenteurs du diplôme de bachelier de l'enseignement moderne, on exigeait d'eux qu'ils aient, en sus du P. C. N., une licence ès sciences.

Les baccalauréats ont changé comme les ministres, c'est utile,

et maintenant pourvu du brevet supérieur, vous pouvez avec le P. C. N. commencer vos études médicales.

Voici du reste les faits :

Une étudiante de la Faculté des sciences de C..., M^{lle} X..., pourvue de son brevet supérieur et du P. C. N., préparait l'an dernier les certificats nécessaires à l'obtention du grade de licencié ès sciences.

Elle se présenta donc à l'examen d'un de ces certificats au mois de juillet et fut refusée; au mois de novembre, même accident; ce n'était peut-être pas galant de la part du maître, mais elle devait craindre du parti pris. Bref, elle se remettait à l'œuvre probablement, lorsqu'elle eut la sélecte inspiration : « Pourquoi, se dit-elle, ne demanderais-je pas l'autorisation de prendre mes inscriptions de médecine, sans cette maudite licence, dont je ne verrai jamais la fin? essayons. » Et son étonnement égala sa joie, lorsqu'elle reçut un avis favorable! elle ne s'attarda pas à méditer sur l'influence d'avoir du « piston ». Ici l'histoire devient intéressante; il y avait aussi à la Faculté trois autres étudiantes, qui préparaient la licence en question. M^{lle} X... leur raconta immédiatement, en âme charitable, son aventure, et celles-ci de s'écrier : « Pourquoi pas nous aussi? »

Sitôt dit, sitôt fait, même résultat. Un cake-walk de réjouissances, et toutes quatre au mois de février, elles prenaient d'un seul coup toutes leurs inscriptions en retard. Or le 15 mars, les cours d'anatomie et de dissection furent suspendus comme d'habitude; l'an prochain à cette même époque, avec six mois d'anatomie, elles se présenteront au premier doctorat, et si elles ont un peu de chance, elles pourront dire que leur tour est bien joué.

Vous pouvez penser après cela que ceux qui auront envie

d'être médecins, mettront le socialisme en pratique, et c'est ainsi que nous verrons des instituteurs, des pharmaciens diplômés de l'enseignement moderne, ou munis simplement du brevet supérieur commencer leurs études médicales.

On trouve déjà extraordinaire, et on crie contre les consultations données par le pharmacien qui a une officine ouverte ; que sera-ce lorsqu'ils seront couverts par leur parchemin.

Que les générations futures se réjouissent, si l'on supprime encore quelque chose, le dossier des étudiants en médecine en prenant leur première inscription se réduira à cette seule note :

« Sait lire et écrire. »

Mais ce qui sera peut-être plus difficile à obtenir, ce seront les pièces de cent sous.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes sentiments très distingués,

Dr DEVERNOIX.

IV

Nous avons cité sans insister, dans le cours de cet ouvrage, les cas où un empirique exerçant illégalement, usurpe le titre de docteur. Nous reproduisons ci-dessous un article paru dans la *Chronique médicale* du 1^{er} août 1909, au sujet de l'un de ces escrocs, récemment démasqué :

V

Fausse thèses

Il a été beaucoup question, ces temps derniers, de ce pseudo-docteur V... qui a trouvé le moyen d'exercer sans diplôme dans

un des quartiers populeux de Paris, sans être inquiété ni par la police, ni par nos syndicats. Cet aigrefin avait, paraît-il, trouvé e moyen de faire imprimer une fausse thèse, *sur l'adénomégalie dans la cirrhose biliaire hypertrophique*.

Cette thèse, qu'il ne soutint jamais, il la dédia à son père, à sa mère, à ses sœurs et même à son beau-frère. Il n'eut garde d'oublier, dans l'expression de sa gratitude, son prétendu président de thèse, M. le professeur Hutinel, ainsi que M. le professeur Gilbert.

Il serait piquant de savoir si ce travail inaugural figure au nombre des thèses conservées à la Faculté de Médecine de Paris et s'il est d'autres thèses semblables à celle-ci, c'est-à-dire qui aient été fabriquées pour les besoins d'une mauvaise cause.

Citons encore, sur ce point, le cas suivant, qui s'est produit dans une sous-préfecture de l'Ouest : Un praticien assez âgé, désirant prendre quelques vacances, a recours à un remplaçant qui se présente comme docteur. Tout se passe bien pendant cette absence, et, à son retour, le vieux médecin, mis en confiance, propose à son jeune collègue de rester avec lui, et de reprendre peu à peu sa clientèle. Les conditions sont décidées, et le nouveau praticien exerçait depuis trois ans, quand des circonstances imprévues vinrent le forcer à avouer qu'il était simplement étudiant de première année, et n'avait même pas encore affronté le premier examen de doctorat.

Le plus curieux est qu'après ce scandale, notre jeune empirique fut accueilli par une Faculté de province, où il reprit le cours de ses études.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- BROUARDEL. — L'exercice de la médecine et le charlatanisme. (Baillière, éditeur. Paris, 1898.)
- CABANÈS. — Remèdes d'autrefois. (Maloine, éditeur. Paris, 1905.)
- CABANÈS ET BARRAUD. — Remèdes de bonne-femme. (Maloine, éditeur. Paris, 1907.)
- HYACINTHE DARMEZIN. — Superstitions et remèdes populaires en Touraine. (*Thèse de doctorat*, Bordeaux, 1904.)
- DOUTREBENTE. — 40 Années de pratique médicale et administrative. (Péricat, libraire. Tours, 1909.)
- RAPHAEL KAUFMANN. — Pratiques et superstitions médicales en Poitou. (*Thèse de doctorat*, Paris, 1906.)
- LE GENDRE ET LEPAGE. — Le médecin dans la société contemporaine. Conférences de déontologie. (Masson, éditeur. Paris, 1902.)
- PIERRE PRUNIER. — Condition juridique des médecins. (*Thèse de doctorat en Droit*. Jouve, éditeur. Paris, 1904.)
- SAINT-AURENS. — Les charlatans de la médecine. (Baillière, éditeur. Paris, 1904.)
- SAINT-PAUL. — Les médecins experts et les stigmates d'irresponsabilité. (*Revue internationale de médecine et de chirurgie* du 10 septembre 1909.)
- WITKOWSKI. — Les médecins au théâtre. (Maloine, éditeur. Paris, 1905.)

WITKOWSKI. — Le mal qu'on a dit des médecins, 1^{re} série.
Steinheil, éditeur, Paris.

— Le mal qu'on a dit des médecins, 2^e série. Steinheil,
éditeur, Paris.

Bulletin de l'Association générale des pharmaciens de France.
Année 1909.

Bulletin des Sciences pharmacologiques. — Février, mars et
mai 1909.

Concours médical. — Dernières années.

Chronique médicale. — Années 1907-1908-1909.

Évolution pharmaceutique. — Année 1909.